



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

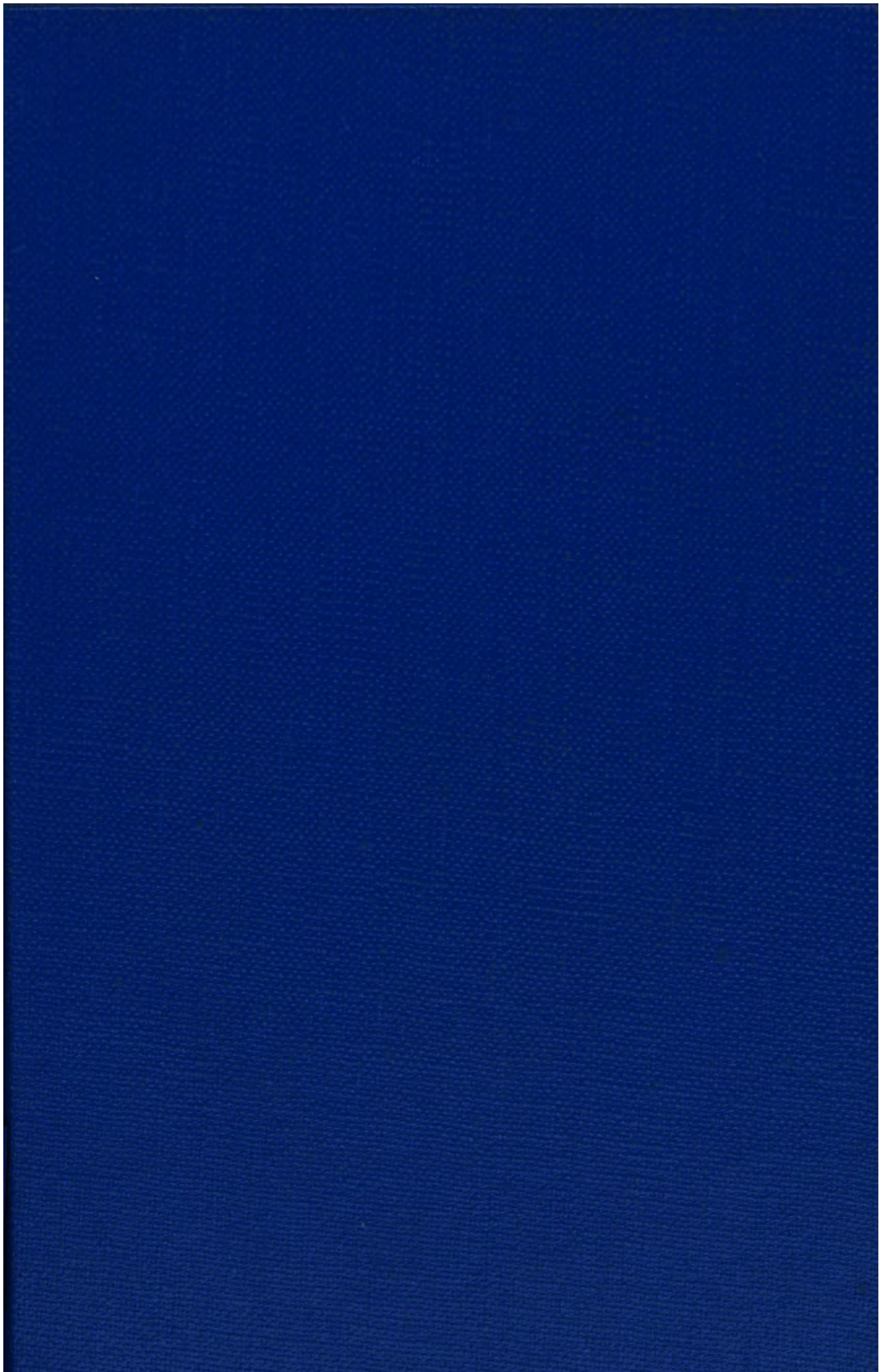
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

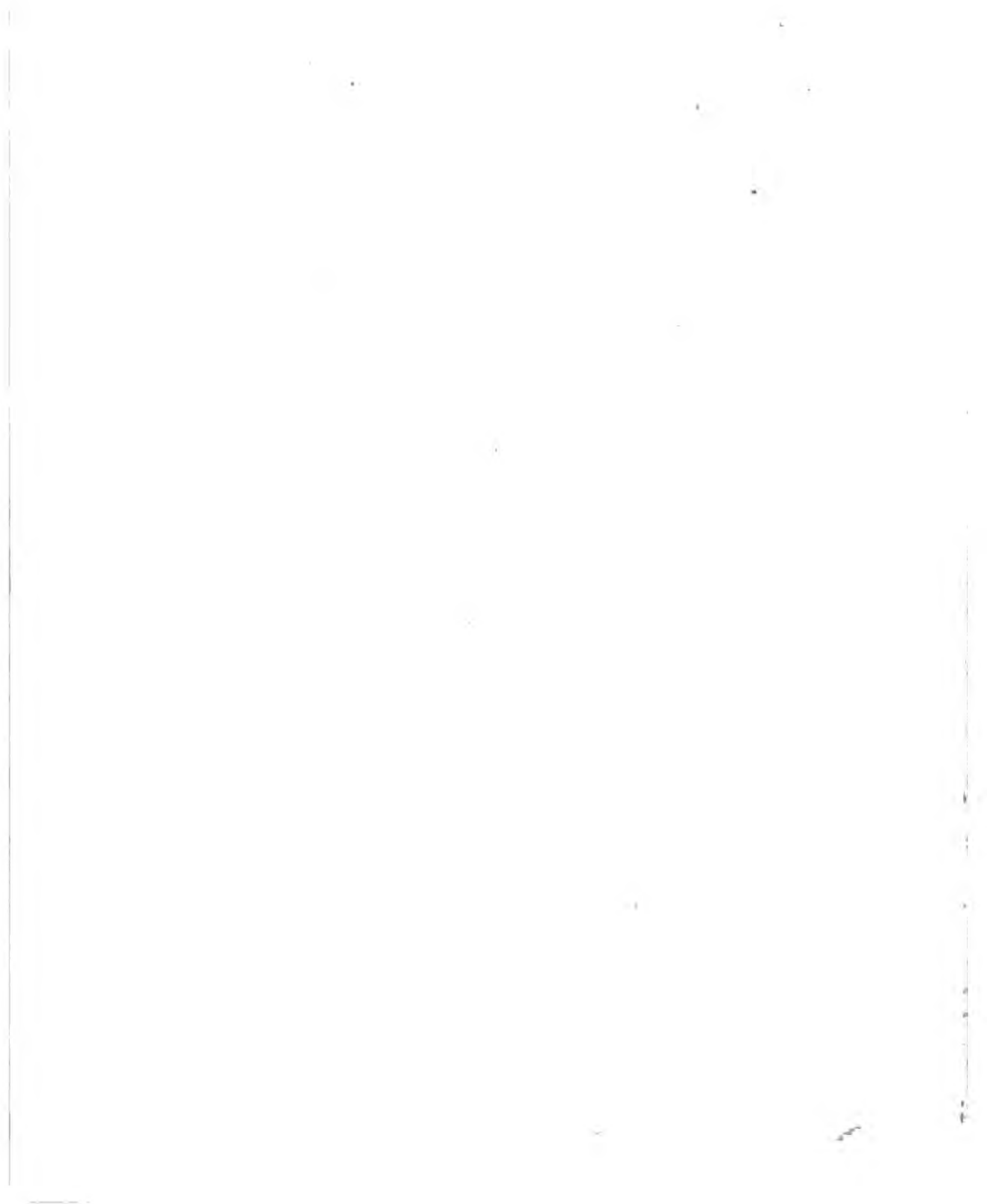




REP. F. 7017

~~4/0 1371 A. 1~~





Il a été tiré de cet ouvrage :

20 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 20.

50 exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, numérotés de 21 à 70.

200 exemplaires sur papier de Hollande van Gelder, numérotés de 71 à 270.

300 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma, à Voiron, numérotés de 271 à 570.

L'édition originale a été tirée sur papier de fil.

LA GEÔLE

DU MÊME AUTEUR, DANS LA MÊME SÉRIE

(Ouvrages déjà parus ou en cours de réimpression)

CRITIQUE ET VOYAGES

Essais de psychologie contemporaine, 2 vol. — **Études et Portraits**, 3 vol. — **Outre-Mer**, 2 vol. — **Sensations d'Italie**, 1 vol. — **Pages de critique et de doctrine**, 2 vol. — **Nouvelles pages de critique et de doctrine**, 2 vol.

ROMANS

Cruelle Énigme, suivi de **Profils perdus**, 1 vol. — **Un Crime d'amour**, 1 vol. — **André Cornélis**, 1 vol. — **Mensonges**, 1 vol. — **Physiologie de l'Amour moderne**, 1 vol. — **Le Disciple**, 1 vol. — **Un Cœur de femme**, 1 vol. — **Terre promise**, 1 vol. — **Cosmopolis**, 2 vol. — **Une Idylle tragique**, 1 vol. — **La Duchesse bleue**, 1 vol. — **Le Fantôme**, 1 vol. — **L'Étape**, 2 vol. — **Un Divorce**, 1 vol. — **L'Émigré**, 1 vol. — **Le Démon de midi**, 2 vol. — **Le Sens de la mort**, 1 vol. — **Lazarine**, 1 vol. — **Némésis**, 1 vol. — **Laurence Albani**, 1 vol. — **L'Écuyère**, 1 vol. — **Un Drame dans le monde**, 1 vol. — **La Geôle**, 1 vol.

En collaboration avec Gérard D'HOUVILLE, Henri DUVERNOIS, Pierre BENOIT. **Le Roman des Quatre**, 1 vol.

NOUVELLES

L'Irréparable, suivi de **Deuxième Amour**, Céline Lacoste et de Jean Maquenem, 1 vol. — **Pastels et Eaux-Fortes**, 1 vol. — **François Vernantes**, 1 vol. — **Un Saint**, 1 vol. — **Recommencements**, 1 vol. — **Voyageuses**, 1 vol. — **Complications sentimentales**, 1 vol. — **Drames de famille**, 1 vol. — **Un Homme d'affaires**, 1 vol. — **Monique**, 1 vol. — **L'Eau profonde**, 1 vol. — **Les Deux Sœurs**, 1 vol. — **Les Détours du cœur**, 1 vol. — **La Dame qui a perdu son peintre**, 1 vol. — **L'Envers du décor**, 1 vol. — **Le Justicier**, 1 vol. — **Anomalies**, 1 vol.

POÉSIES

La Vie inquiète, **Petits Poèmes**, **Édel**, **les Aveux**, 1 vol. — **Poésies inédites**, 2 vol.

THÉÂTRE

Un Divorce (en collaboration avec M. André CURY), 1 vol. — **La Barricade**, *Chronique de 1910*, 1 vol. — **Un Cas de conscience** (en collaboration avec M. Serge BASSET), 1 vol. — **Le Tribun**. *Chronique de 1911*. 1 vol.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1923.

PAUL BOURGET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LA GEÔLE



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE - 6^e

Tous droits réservés



Copyright 1923 by Plon-Nourrit et C^{ie}.
Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

A

M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE

Confraternel et amical hommage.



LA GEÔLE

I

LA LETTRE VOLÉE

C'est le pire malheur des guerres civiles et le plus attristant, qu'elles altèrent la moralité dans des consciences, par ailleurs délicates. Les tentations de la vie privée ne les eussent jamais effleurées. Le fanatisme les fausse du coup. Il s'agit de servir *la Cause*, et, dans l'ardeur du combat, le partisan ne recule plus devant les actes les plus évidemment coupables : trahir une confiance, espionner un ami, acheter un témoignage, forcer le secret d'une correspondance, pratiquer la délation. La tragique aventure que je voudrais conter aujourd'hui eut pour point de départ un de ces égarements dont ceux qui se les permettent ne sauraient mesurer les lointaines et quelquefois terribles conséquences. C'est toujours le mot profond de l'Écriture : « Pardonnez-moi, Seigneur,

ceux de mes péchés que je ne connais pas, » et c'est aussi la preuve que l'on n'interprète pas le devoir. Il faut l'accepter, humblement, littéralement. Simple et sage vérité que les exaltés de la politique oublient sans cesse, dans la frénésie où les jette *l'Idée*, comme ils disent encore, et une ferveur religieuse brûle leurs prunelles, à la minute même où ils manquent au plus élémentaire honneur. Mais voici le fait, sans autres commentaires. Strictement vrai, comme tout le détail des événements qu'il détermina, il risque de paraître assez extraordinaire pour que l'on ait cru nécessaire de le rattacher à une loi de psychologie générale qui domine, hélas ! toutes les périodes troublées de l'histoire.

Le fait remonte à l'automne de l'année 1877 : Les hommes, vieux maintenant, qui avaient alors l'âge de s'intéresser aux affaires publiques, se le rappellent : la campagne électorale, déclenchée par le demi-coup d'État du 16 mai, provoquait dans tout le pays une violente surexcitation des esprits. Mais les rapports personnels demeuraient courtois, extérieurement. D'ailleurs, n'en a-t-il pas été ainsi toujours, même dans des crises d'une autre intensité ? Camille Desmoulins n'eut-il pas comme témoin de son mariage, en pleine Terreur, ce Robespierre

qui l'envoyait, quelques mois plus tard, à la guillotine? Parmi les salons où se rencontraient, dans une apparente neutralité, adversaires et amis du Maréchal, un des plus agréables était celui d'un jeune ménage, très à la mode dans le Paris élégant de ces temps lointains. Si vous feuillotez quelque jour les livres, trop oubliés, du chroniqueur des frivolités d'après la guerre de 1870, ce fringant Fervacques, cher à Barbey d'Aurevilly, vous y rencontrerez le nom de la jolie Mme Jean Vialis, cité presque à chaque page. Mais Fervacques était déjà mort dans cette année 1877, qui marqua l'apogée de cette brève royauté mondaine, sinistrement interrompue. Ce qui rendait paradoxal, non pas le succès de la charmante femme, mais l'éclectisme de son salon, c'était la situation de son mari, chef de cabinet d'un des collaborateurs les plus agressifs du duc de Broglie. Quelques détails biographiques sur ce chef de cabinet et sur son ministre expliqueront cette anomalie.

Jean Vialis, à vingt-huit ans qu'il venait d'avoir, réalisait vraiment le type du genre de serviteurs recherché par Mazarin. « Est-il heureux? » demandait tout d'abord le judicieux cardinal. Heureux, en effet, cet intelligent et loyal garçon l'avait toujours été, du moins dans le dessin visible de son sort.

Il était issu d'une vieille famille terrienne du Nivernais, devenue opulente par sa participation à l'entreprise des forges d'Imphy. Sa bonne chance avait voulu que son père l'élevât tendrement, mais sévèrement. Jean avait été mis comme interne au lycée de Nevers d'abord, puis à Louis-le-Grand. Il avait pris là le goût des lettres, au point qu'au sortir du collège, quatre ou cinq fois lauréat du Concours général, il préparait sa licence, en commençant son cours de droit. Il était reçu le premier à la session de juillet, dans l'été même où éclatait la guerre franco-allemande. Engagé dès la première heure, il se comportait si brillamment qu'il pouvait, Paris délivré de la Commune, reprendre le chemin de l'École de droit avec un ruban rouge à la boutonnière de son veston d'étudiant. Il avait payé son tribut à la commune misère humaine en perdant presque aussitôt son père et sa mère. Mais, dernier bienfait de ces excellents parents, se sachant malades, et pour prolonger leur protection sur leur fils, ils l'avaient marié à une délicieuse créature, choisie par eux, et qui l'avait soutenu de son amour dans cette épreuve, la seule de cette existence continûment comblée. Peut-on compter comme un chagrin la surprise d'avoir, à six ans, entendu par hasard deux servantes

raconter qu'un oncle, qui le gâtait beaucoup, s'était tué d'un coup de pistolet? Ces filles répétaient : « M. André Vialis s'est suicidé. » — *Suicidé*, ces trois syllabes avaient étonné l'enfant trop sensitif, qui se les était prononcées indéfiniment, avec un frisson d'épouvante imaginative, avouée un jour à sa mère. Il ignorait que cette naïve confession avait déterminé son père à le mettre au lycée comme pensionnaire. « Il faut le viriliser, *lui*. » Ce mot du frère du suicidé, Jean ne l'avait pas soupçonné non plus, ni que cette catastrophe de famille tournait au mieux pour son avenir. Elle lui assurait l'éducation plus mâle dont son tempérament, trop pareil à celui de son oncle par l'émotivité, avait besoin. Le lycée lui avait si bien réussi qu'ayant eu cet autre bonheur d'avoir un fils, dès la première année de son mariage, il avait annoncé l'intention de l'élever de même. « L'internat est une école d'énergie, » disait-il à sa femme, qui déjà se tourmentait d'une future séparation avec leur Jean-Marie. Ils avaient appelé l'enfant de ce nom, qui unissait leurs deux prénoms, symbole d'une passion réciproque demeurée, en 1877, et après cinq ans, aussi ardente qu'aux premiers jours. Quand ils rentraient de quelque fête, le soir, serrés l'un contre l'autre dans leur étroit coupé, lui si fier de la

beauté et de la grâce de sa jeune femme qui venait, comme toujours, de faire sensation, elle si émue de se retrouver seule avec lui et de le voir si tendre, il leur arrivait sans cesse de se parler tout haut leur commune pensée, leur espérance d'avoir une petite fille maintenant, une Jeanne-Marie pour jouer avec Jean-Marie :

— « Nous serions trop heureux, » disait-elle, et ses profonds yeux bleus s'assombrissaient pour ajouter : « Ça me ferait peur. » En attendant, à ce bonheur intime du foyer, des succès de carrière venaient s'ajouter. Apparenté par lui-même et par sa femme, née Taraval, au monde conservateur, Jean Vialis s'était trouvé tout enrôlé dans l'équipe des jeunes talents qui se groupèrent, après la démission de M. Thiers, autour des chefs d'un suprême effort de défense sociale, trop justifié depuis. L'un des personnages importants du ministère du 16 mai se l'était attaché avec la promesse, si les élections étaient favorables, — tous les familiers de l'Élysée comptaient bien qu'elles le seraient, — d'une entrée immédiate dans la diplomatie et par en haut.

Ce patron de Jean Vialis était un nouveau venu dans la politique, à qui le 16 mai avait donné son premier portefeuille. Gros industriel du Nivernais, lui aussi, le scrutin de

février 1871 l'avait envoyé à l'Assemblée de Bordeaux à cinquante-six ans passés. Le plus grand danger de ces entrées tardives à la Chambre n'est pas dans la présomption de l'incompétence qui croit tout savoir. Elle se heurte vite aux réalités et s'y brise. Il est, au contraire, dans un excès de défiance qui aboutit à un abus de la réflexion. L'apprenti politicien, s'il a de l'amour-propre et du jugement, se fixe ainsi des règles de conduite, sagaces dans leur fond, car elles résultent d'observations sérieuses, de lectures historiques, de prudentes conversations, mais notre conscrit du Parlement les applique d'une manière trop systématique. Tantôt il croit trop peu, tantôt il croit trop à l'influence des petits moyens. Cette erreur-là était celle de cet homme d'État, rentré depuis dans la vie privée après l'échec d'octobre 1877, beaucoup à cause du drame dont cette analyse est le prologue obligatoire. On comprendra tout à l'heure pourquoi son nom ne doit pas être rapporté. En vertu d'une de ces règles, il avait choisi comme chef de son cabinet un fils de famille, riche, élégant, lequel passerait aisément pour un dilettante désireux de s'occuper ou pour un vaniteux en quête d'honneurs. Qui donc s'aviserait de son véritable rôle, dont lui-même ne devinerait pas la nature? Il croi-

rait à la sympathie du ministre, au lieu que celui-ci se proposait de l'employer à couvrir ses plus délicates relations politiques et quasi policières. C'était chez les Jean Vialis, dans le rez-de-chaussée d'une vieille maison de la rue Saint-Dominique où ce ménage d'amoureux abritait son honnête bonheur, qu'il donnait ses rendez-vous les plus graves et les plus secrets. Durant cette période de lutte acharnée où les partis s'épiaient l'un l'autre avec une égale animosité, il voyait là, et toujours sous des prétextes fallacieux, des agents qu'il considérait comme compromettant de recevoir au ministère et même dans son domicile privé. Encore une de ses maximes : « L'homme d'État n'a jamais assez d'alibis. » Certaines correspondances, tout particulièrement clandestines, lui arrivaient sous le couvert du jeune homme, qui gardait, par ailleurs, la plus entière liberté dans ses rapports de monde ou d'amitié. Cette liberté, son patron ne se contentait pas de la lui laisser. Il la lui imposait. C'est l'explication de l'anomalie que je signalais : le salon de ce favori d'un ministre de combat, ouvert indistinctement à des visiteurs de tous les partis. L'ancien industriel, en train de se *machiavéliser*, — on excusera ce néologisme nécessaire ici, — croyait par-dessus tout, je le répète, aux

petits moyens, aux coups de sonde donnés dans l'opinion, à l'utilité du contact anonyme avec l'adversaire. Il estimait qu'en recevant spécialement des camarades de son âge, — et d'un autre bord, — Jean Vialis était à même de le renseigner mieux sur les « impondérables ». Il s'imaginait être réaliste en prononçant, avec un plissement avisé de ses paupières, ce terme emprunté à la phraséologie bismarckienne et qui suffirait presque à dater ce récit. N'étions-nous pas tous hypnotisés alors par le prestige des vainqueurs de 1870, et du chancelier de fer en première ligne? Ajoutons, pour donner son caractère de noblesse à cette figure d'un très bon Français, qu'il se voulait un roué, afin de mieux servir son pays, convaincu que la défaite du radicalisme était, pour ce pays, une question de vie ou de mort. Il n'était pas le seul, dans ce ministère de si braves gens, à s'exagérer l'importance des menus calculs de coulisses. Sainte-Beuve a très pittoresquement montré l'insuffisance de ces procédés de finesse, chers aux parlementaires, dans notre temps de brutalité démocratique, lorsqu'il a comparé M. Guizot et M. Thiers à deux habiles virtuoses du jeu d'échecs en train de manœuvrer savamment leurs pièces sur le dos d'une baleine endormie. Le monstre bouge. Les masses

populaires remuent. Échiquier, joueurs et combinaison roulent au fond de l'eau. Et il écrivait cela vers 1850 ! La baleine a grossi depuis.

Parmi les compagnons de jeunesse qui fréquentaient le salon des Jean Vialis, sans dissimuler leur hostilité au 16 mai, était un certain Marcel Faugières. Ce républicain passionné obéissait lui aussi, en venant là, au désir du contact avec l'adversaire, érigé en dogme par le ministre. Seulement, Faugières, lui, ne s'en rendait pas compte. Une amitié commencée sur les bancs du vieux Louis-le-Grand unissait les deux jeunes gens. Ils s'étaient retrouvés à l'armée de la Loire. Ces deux souvenirs, celui des enfantines émulations scolaires et celui du martial danger, affronté côte à côte, étaient plus forts que l'antagonisme de leurs idées, accentué pourtant avec les années et la différence de leurs situations. Marcel Faugières était pauvre. Une maigre pension, servie par son père, tenancier au Puy d'une modeste épicerie, lui avait permis — à travers quelles privations, de l'un et de l'autre ! — de pousser ses études de droit jusqu'au doctorat. Il venait de s'installer comme avocat, grâce à un très petit héritage que lui avait abandonné ce père, dont il faisait tout l'orgueil. A quel point ! Ceux qui connaissent l'esprit

d'économie de nos montagnards du Centre le comprendront à ce simple détail : l'envoi du rhétoricien du Puy dans un lycée de Paris, sur les conseils d'un professeur qui avait dit à l'humble boutiquier : « Marcel sera votre gloire. » — Marcel, hélas ! n'était encore qu'un basochien sans causes dont les convictions radicales impliquaient — contradiction fréquente chez les jeunes gens de ce type — une naïve sincérité tout ensemble et un âpre calcul. Ses premières rancunes sociales y trouvaient un assouvissement, et son ambition un champ d'espérance. Il tenait de trop près au peuple pour ne pas deviner que l'avenir, dans un régime fondé sur le suffrage universel, était à gauche. Quand il sortait d'une soirée chez les Vialis, ses larges épaules se haussaient, à se remémorer les propos chimériques écoutés là. D'approcher ces représentants des classes soi-disant dirigeantes et de constater leur ignorance des courants sous-marins du pays, renforçait sa certitude de leur défaite et du triomphe assuré des 363. On se souvient du magistral coup de parti par lequel les meneurs de l'opposition, en posant le terrain sur ce chiffre, firent plébisciter le plus équivoque des programmes. Ses obscurs et longs travaux ne permettaient pas à Faugières les relations qui lui eussent valu les chances

d'une candidature. Il y avait, d'ailleurs, comme répandu sur toute sa personne, je ne sais quoi de farouche qui déconcertait la sympathie. Ce lourd garçon, trapu, comme tassé, avec des yeux jaunes qui luisaient dans une face bilieuse, donnait une impression d'un animal de proie et d'âcre convoitise, et le salon réactionnaire des Vialis avait aussi pour lui cette brutale attirance : le plébéien dénué y respirait une atmosphère de luxe. Quand il y dînait, la fine cuisine le changeait de ses gargotes habituelles. L'élégance du décor et de la toilette des femmes flattait sa sensualité, et comme tout est complexe, dans l'âme, à cet âge de fermentation, le charme de la brillante intelligence de Jean n'était pas étranger à ses assiduités. Peut-être l'estime qu'il avait pour son camarade, jointe à sa propre intransigeance, lui donnait-elle, à son insu, un fiévreux besoin de le conquérir à ses principes. Car tous leurs entretiens aboutissaient à des discussions, auxquelles le traditionaliste ne se plaisait pas moins que le jacobin. L'escrime de la controverse intellectuelle n'est-elle pas un des enivrements de la jeunesse qui pense ? Ces passes d'armes d'idées lui donnent la conscience et la fierté de sa force. Elle y prend aussi la mesure de ses infériorités. La dialectique plus souple

de Jean, son esprit de repartie, sa culture plus variée, parce qu'il avait voyagé, finissaient toujours par irriter l'ami moins rapide, plus pesant, moins bien muni d'arguments. On eût beaucoup étonné Faugières, si on lui eût dit que toutes ces impressions d'ordre si divers avaient pour arrière-fond le plus triste des sentiments humains, l'envie, mais une envie inavouée, ignorée d'elle-même, cachée dans ce pli dernier du cœur où l'on ne veut pas, où l'on ne peut pas descendre. Que ce soit, sinon l'excuse, l'explication du moins de l'acte fatal auquel j'arrive !

Dans la dernière semaine du mois de septembre 1877, — le 29, précisons, à quinze jours exactement du scrutin qui devait avoir lieu le 14 octobre, — le hasard voulut que Marcel Faugières, revenant de la mairie du septième arrondissement où il avait dû demander un renseignement professionnel, passât rue Saint-Dominique et sonnât vers les deux heures à la porte de Jean Vialis. Il voulait lui emprunter quelques revues, et il comptait bien trouver, comme d'habitude, le jeune ménage installé dans le petit salon-fumoir attenant au cabinet de travail.

— « Monsieur et madame ont déjeuné dehors, » lui dit le domestique, « mais ils vont rentrer. »

— « Je les attendrai, alors, » fit Marcel Faugières, « dans le bureau. D'ailleurs, M. Vialis a dû préparer un paquet de livres pour moi. »

Tout naturellement, le domestique introduisit le familier de la maison dans la pièce, à la fois intime et sévère, où, si souvent, les deux jeunes gens avaient passé des heures et des heures à disputer, tantôt cordialement, tantôt âprement, toujours sur des matières élevées. De hautes bibliothèques anciennes, en chêne sculpté, revêtaient les murs. Leurs rayons étaient garnis de volumes qui venaient du grand-père et de l'arrière-grand-père de Jean. Les reliures dataient du premier Empire ou de la Restauration. L'état de leur cuir attestait le soin pieux dont ces volumes avaient été l'objet. Les titres disaient le sérieux et la culture des grands bourgeois qui avaient ainsi collectionné des mémoires, les chefs-d'œuvre des classiques anciens et modernes, des volumes d'histoire, de science, de philosophie, de jurisprudence. Quel contraste avec les bouquins, brochés pour la plupart, et les vulgaires répertoires, achetés à tempérament, qui s'entassaient, tant bien que mal, sur les tablettes en bois noirci du cabinet de l'avocat ! Cette comparaison surgit, dans sa pensée, involontairement. Sur un panneau laissé libre entre deux corps de cette

bibliothèque, était suspendu un pastel représentant Marie Vialis tenant son fils, *leur* fils, entre ses bras. De son fauteuil et assis à sa table de travail, Jean n'avait qu'à lever la tête pour avoir son bonheur devant les yeux. Faugières, qui s'approchait de cette table pour vérifier si les fascicules désirés n'étaient pas là, se prit à regarder longuement ce portrait, à son tour. Autre contraste, et non moins humiliant pour le déshérité ! Ses maîtresses de rencontre et l'avilissement de leur masque plâtré lui revinrent soudain à la mémoire, devant ce clair et beau visage d'honnête femme, au teint délicat de fleur, aux yeux profonds et si doucement bleus, à l'ovale énergique et pur dans l'encadrement de ses légers cheveux blonds, à la bouche aimante et frémissante. Il se détourna vivement, et, comme une pile de revues était sur la table, il y chercha celles qu'il voulait emprunter à son ami. Ne les ayant pas trouvées, une curiosité toute machinale lui fit considérer le large buvard, posé transversalement sur la table. Le maroquin, d'un rouge sombre, n'avait pas une tache. Les porte-plume et les crayons, bien rangés auprès d'un brillant encrier de cristal, attestaient, comme le calendrier mobile mis à jour, l'ordre méticuleux d'un travailleur méthodique. Toujours machinalement Mar-

cel Faugières souleva le dessus du buvard. Il aperçut à l'intérieur une lettre tout ouverte, avec son enveloppe à côté. Évidemment elle avait été remise à Vialis à la minute même où il se préparait à sortir. Ne voulant pas l'emporter avec lui et n'ayant pas le temps de la serrer, il l'avait glissée là. L'indiscret — sans préméditation, ne le calomnions pas — crut reconnaître l'écriture. Il prit la lettre, et les quelques lignes qu'il lut, presque malgré lui, le firent tressaillir. Il ne s'était pas trompé. Elles étaient de la main d'un certain Grangier, son condisciple au lycée du Puy, qu'il avait retrouvé au Quartier latin et présenté à Vialis. Celui-ci avait toujours montré de la répulsion pour ce personnage, garçon de valeur, tournant spirituellement les vers, mais déjà dégradé par l'ivrognerie et qui, retourné dans la Haute-Loire, y dirigeait en ce moment une petite feuille d'avant-garde. Faugières avait appris, non sans étonnement, que ce bohème se présentait comme candidat d'extrême gauche. « Voilà où mène l'alcoolisme ! » avait-il pensé devant cet acte d'indiscipline qui risquait de diminuer les chances du 363, — pour parler le jargon électoral d'alors. — Ce révolutionnaire en correspondance avec les gens du 16 mai, était-ce possible ? Le saisissement de la surprise fut tel

chez Faugières qu'il en demeura quelques instants comme sidéré. Il remit la lettre dans le buvard, sans même en commencer la lecture, dans un mouvement de dégoût. Puis, brusquement, il rouvre ce buvard, il reprend la lettre et une curiosité qui n'est plus machinale la lui fait lire et relire, une fois, deux fois, trois fois, pour se convaincre qu'il n'est pas le jouet d'une illusion.

« *Monsieur le Ministre,* » disait cette lettre datée du Puy, « *j'ai conscience d'être utile à la France et à la vraie République en combattant l'individu qui, à la faveur de l'équivoque des 363, veut surprendre la bonne foi des électeurs de ma ville natale. J'aurais besoin, à cet effet, pour suffire aux frais de la campagne, d'une somme de 30 000 francs. J'hésite d'autant moins à les accepter du gouvernement que j'honore certes plus comme homme M. le duc de Colombières qu'un sous-vétérinaire tel que X...* » Ici encore, le chroniqueur de cette trop véridique histoire demande la permission de ne pas citer un nom, qui importe aussi peu que les formules de déférence obséquieuse par lesquelles s'achevait cette missive, révélatrice d'une manœuvre, d'ailleurs si fréquente qu'elle en est banale.

Le candidat ministériel au Puy était le vieux duc de Colombières, un des grands

propriétaires du Velay par sa mère, de l'antique famille comtale des Brives-Charensac. Le préfet avait eu, pour affaiblir les chances de l'opposition, l'idée d'une candidature indépendante et ultra-radical. Il avait fait sonder le besogneux Grangier, lequel s'était prêté à la combinaison d'autant plus volontiers qu'il se sentait déconsidéré parmi les libéraux. Cette lettre avait été le gage exigé par le ministre, patron de Jean Vialis. Vous l'entendez d'ici, énonçant d'un ton sentencieux une de ses maximes à la Fouché :

— « On n'a jamais assez de petits papiers. »

Grangier n'avait rien à perdre, en fait d'honneur. Il avait froidement écrit la lettre, adressée sous pli recommandé au chef de cabinet, par mesure de précaution. Le drôle, en traçant sur l'enveloppe le nom du destinataire, avait bien eu un peu de honte. Puis, se souvenant du caractère surveillé de Jean, il s'était dit :

— « Au moins, je suis sûr que celui-là ne parlera pas. »

Et encore, ironiquement :

— « Tout de même, pour une belle âme !... »

« La belle âme, » c'était le sobriquet dont son cynisme précoce qualifiait autrefois le candide Vialis et ses scrupules, et c'était

vrai qu'il en avait coûté au chef de cabinet de collaborer, même dans cette mesure : — la réception et la conservation de ce document — à ce tripotage, un de ces procédés que les honnêtes gens empruntent aux roués qu'ils ont pour adversaires sur le triste et fangeux terrain de la politique. La position de la lettre dans le buvard indiquait qu'elle y avait été jetée dans un sursaut de répulsion. L'enveloppe froissée trahissait l'énervement éprouvé à ce mal-propre contact. Une amitié tendre l'eût deviné. Celle de Marcel Faugières pour Jean Vialis était une amitié haineuse. Il y avait du triomphe dans l'affreux rire dont il éclata tout d'un coup, à la quatrième ou cinquième lecture de cette pièce accusatrice. Pour qui? Pour les corrupteurs autant que pour le corrompu. Oui, l'affreux rire! De découvrir chez son camarade une coupable complicité, quelle revanche! L'âcre passion politique dont il était possédé bouillonnait, à tenir entre ses mains ce papier, pour lui infâme, et il répéta tout haut, d'une voix mordante, un des mots qui, à cette époque, servaient de cri de guerre de l'autre côté de la barricade :

— « Et ça s'appelle l'ordre moral! L'ordre moral! »

Mais déjà il ne rit plus. Son maigre visage

se crispe dans une expression sauvage. Les sourcils froncés, les dents serrées, comme dans les minutes d'implacable résolution, il tire son portefeuille de sa poche. Il y met la lettre, après l'avoir soigneusement enfermée dans son enveloppe. Il se soucie bien maintenant des numéros de revues à emprunter ! Il sort de la bibliothèque. Au domestique venu à lui dans l'antichambre, il dit simplement :

— « J'avais oublié que j'ai un rendez-vous à deux heures. Je ne peux pas attendre. »

Sa voix se fait dure pour prononcer ces banales paroles. C'est qu'il subit un tremblement intérieur à l'idée que, sur le perron, dans la cour, au coin de la porte cochère, il rencontrera peut-être Vialis.

— « Hé bien ! » songe-t-il, tout soulagé de se retrouver dans la rue Saint-Dominique sans avoir aperçu la fine silhouette de celui chez lequel il vient de commettre un abus de confiance, qu'il justifie par ses principes, tout en sentant un secret remords des dessous vrais de son acte. « Hé bien ! Si je l'avais rencontré, je lui aurais fait honte. Tout est fini entre nous à partir d'aujourd'hui, après ce que je viens de découvrir, et c'est mieux... Et vous, monsieur le duc de Colombières, vous ne serez pas le député de chez nous. »

II

LE 14 OCTOBRE 1877

Ce fut à onze heures du soir seulement que Jean Vialis constata la disparition de la dangereuse pièce, reçue, on l'a dit déjà, au moment de sortir, et si imprudemment laissée dans le bureau. Au lieu de rentrer avec sa femme, comme il en avait eu d'abord le projet, il était allé au ministère où il avait du travail en retard. Tout son après-midi s'était passé à recevoir des visiteurs et à dépouiller un énorme courrier officiel. Il n'avait reparu dans l'appartement de la rue Saint-Dominique que pour s'habiller en hâte et remonter aussitôt en voiture. Le ménage dînait à l'Élysée. Au retour, il était venu droit à son cabinet, pour y examiner son propre courrier du soir. Quand il avait enfin voulu reprendre, afin de la serrer en lieu sûr, la lettre de Grangier, il ne l'avait plus trouvée. Il en éprouva une de ces secousses terrifiantes qui vous glacent tout le corps et toute l'âme. Précisément parce

qu'il ne s'était prêté qu'avec une extrême répugnance au vilain trafic accepté par le journaliste radical, il aperçut aussitôt le péril d'une publicité donnée à un pareil document. S'il avait été volé? Mais était-ce possible? Sa mémoire ne le trompait cependant pas. Il avait bien reçu cette lettre. Il l'avait bien mise, avec son enveloppe, dans ce buvard qu'il rouvrit et secoua, nerveusement et puérilement. Oui, une seule hypothèse était acceptable, celle du vol. Mais par qui? Le ménage que Marie et lui avaient à leur service venait du Béard, un petit village nivernais, près d'Imphy, que les curieux de l'art roman connaissent pour sa belle église ruinée du douzième siècle. C'était dans une visite à ce sanctuaire transformé en grange, que les Vialis, mariés depuis six mois, avaient rencontré Jean et Marie Bourrachot, des époux de la veille, eux aussi. Ces jeunes gens leur avaient raconté, tout en leur montrant l'église, qu'ils méditaient de se placer comme domestiques à Nevers.

— « Engageons-les, » avait dit Mme Vialis. « Ils s'appellent comme nous. C'est gentil. Nous les formerons. Ça nous changera des autres. »

Les autres, ç'avait été un premier couple, congédié pour indécatesse. Était-il vraisemblable que le séjour de Paris eût, en si peu d'années, corrompu de même ces pay-

sans sur lesquels ils avaient eu les meilleurs et les plus sûrs renseignements, et que l'un d'eux eût pu commettre un acte qui supposait un ténébreux calcul de chantage et de scandale?

Ce soupçon à peine conçu fut insupportable à Jean, qui sonna aussitôt son serviteur. Il écouta s'approcher le pas de ce garçon, en épiait si sa démarche ne trahissait pas une hâte ou une lenteur également dénonciatrices. Mais non. Aucun trouble non plus sur son visage à demi endormi. Aucune nervosité dans ses mouvements, tandis qu'il aidait, cinq minutes plus tard, son maître à se dévêtir. Le chef de cabinet, obligé par son travail, à veiller quelquefois très avant dans la nuit, avait sa chambre à lui, attenante à celle de sa femme. Un coffre-fort, dans l'angle, lui servait à enfermer les papiers importants que lui confiait le ministre. Ce détail achèvera d'expliquer pourquoi il avait laissé la lettre de Grangier dans le buvard. Il était pressé. La serrure du coffre-fort s'ouvrait par une combinaison de lettres, un peu compliquée, et qui voulait du temps. La vue de ce meuble, en avivant chez lui le sentiment de son étourderie, le détermina. Brusquement, mais d'un air détaché, pour ne pas infliger à un innocent l'outrage d'une défiance avouée :

— « Vous avez rangé mon bureau cet après-midi, Bourrachot? » demanda-t-il. « Je n'ai pas retrouvé les papiers et les livres au même endroit. »

Il avait remarqué cela aussi : le déplacement de la pile des revues. La main du valet de chambre qui lui déboutonnait ses bottines ne trembla pas, tandis qu'il répondait, avec l'accent si particulier et un peu traînard de sa province :

— « Ce sera M. Faugières, qui est venu vers les deux heures. Il m'a dit comme ça que monsieur avait dû justement lui préparer un paquet de livres. »

— « M. Faugières? » répéta Vialis. « Alors il m'a attendu? Longtemps? »

— « Pas très longtemps. Il avait oublié qu'il avait un rendez-vous, qu'il m'a dit. »

— « Il m'a attendu, dans le bureau? »

— « Dans le bureau. Dame! Comme c'était M. Faugières, j'ai pensé... Monsieur a l'air tout contrarié... »

— « Moi, » fit Jean, « pas le moins du monde. »

En réalité, il venait d'être secoué tout entier d'un frisson qui lui étouffait la voix. Le domestique n'osa pas insister ni s'excuser davantage, mais, une fois retourné auprès de sa femme :

— « J'ai fait une bêtise, que je crois, »

lui dit-il ; et, après lui avoir raconté la visite de Faugières, sa brusque sortie du bureau, le mécontentement visible de son maître : « C'est pourtant une paire de copains, » conclut-il.

— « Pas tant que ça, » répondit judicieusement la femme de Jean Bourrachot. « S'ils l'étaient vraiment, madame, qui ne voit que par les yeux de monsieur, aurait M. Faugières en amitié. Pour moi, rien qu'à la voix qu'elle prend pour prononcer son nom, je ne dis pas qu'elle le déteste, mais c'est tout juste. »

L'esprit d'observation des serviteurs est, pour certaines nuances, aussi infaillible que celui des enfants. Marie Vialis ressentait, dans ses relations avec Marcel Faugières, un malaise que son mari subissait également. En amitié, la réciprocité des impressions n'est pas toujours consciente, mais elle est constante. Un ami, envié par son ami, comme Jean Vialis l'était par son camarade de collège, ne s'avoue pas que cet ami l'envie, mais il devine cette secrète hostilité. Il la flaire. Il en est gêné, sans le reconnaître souvent. Et puis, il y a, dans les différences radicales de la pensée sur certains points essentiels, — la religion, la politique, — un principe d'antipathie qui peut se dissimuler sous les effusions de la camaraderie. Il est là, irréductible. Quoique Vialis se piquât de

tolérance, les opinions révolutionnaires de Faugières l'offensaient dans son être le plus secret. Depuis quelques mois surtout, un obscur travail d'aversion, à l'égard de son compagnon du lycée et de l'armée de la Loire, s'accomplissait en lui. Il en avait un remords, et il s'en punissait par un redoublement de gentillesse qu'il se reprochait ensuite comme une hypocrisie. Mais s'il ne l'eût pas eue, cette aversion, se serait-il dit tout de suite, et avec cette certitude, après la révélation de son domestique sur la présence de Faugières dans son bureau :

— « C'est Marcel qui a fait le coup. Il a volé la lettre. Il va s'en servir. Mais comment? »

Aller droit chez l'ami félon dès le lendemain, lui arracher l'aveu du vol, exiger la restitution du document, ou, s'il refusait, comprendre du moins ses intentions, c'était la sagesse, et le seul moyen de sortir d'une incertitude, sans issue possible en dehors de cette démarche. Un énergique n'eût pas hésité. Mais la perspective des conflits durs et décisifs, comme devait être celui-là, répugne aux émotifs qui reculent indéfiniment l'heure d'agir et se dévorent en silence. Jean Vialis, très nerveux par tempérament, comme l'indiquait la finesse de ses extrémités, la mobilité de sa physionomie, ses

grands yeux noirs trop expressifs dans un visage d'une délicatesse de traits quasi féminine, avait été comme sensibilisé par l'atmosphère trop douce, trop constamment tendre de sa vie conjugale. L'aguerrissement de l'internat, si prudemment imposé par son père à cette morbidité innée, était bien loin. L'approche d'une explication violente avec Faugières aurait angoissé l'anxieux, même assuré d'y avoir incontestablement le beau rôle. Ce n'était pas le cas. Si l'autre avait commis cette indécatesse, — et il l'avait commise, — il la justifierait par son droit à empêcher une vilénie. Mais comment? La question se posait de nouveau. Couché maintenant auprès de sa femme endormie, Vialis y répondait. Son imagination lui montrait Faugières écrivant cet après-midi même à Grangier, le menaçant de divulguer la lettre, s'il ne retirait pas sa candidature. Que ferait Grangier? Il aviserait la préfecture du Puy, laquelle aviserait le ministre. Si ce dernier devait être averti, il fallait que ce fût par lui, Vialis, le coupable. Mais avouer à son chef son étourderie et ses conséquences, quelle scène aussi, et dont la seule idée le bouleversa au point de le tenir éveillé jusqu'au matin! Il voyait ce chef l'écoutant, et ce masque autoritaire qui décelait chez l'ancien patron d'usine l'habitude du commandement. Ses

rapports avec Jean étaient singuliers. Ami personnel des Vialis, il avait pris le jeune homme avec lui pour les motifs que l'on a dits, mais aussi parce qu'il le savait très sûr et qu'en sa qualité de provincial, il se défiait des purs Parisiens. Dans sa partialité pour ce garçon, très intelligent, très fin, mais hésitant, il y avait un peu de cet engouement, à demi indulgent, à demi dédaigneux, que les natures très mâles éprouvent pour les natures plus faibles, plus sensibles. Il en résultait cette sorte de protection intimidante qui paralyse l'expansion chez celui qui en est l'objet. Il se sent à la fois comblé et méconnu. Comment supporter le regard de ces yeux d'un bleu azur, si clairs sous l'embroussaillement des sourcils épais et grisonnants, et l'accent irrité de cette voix profonde, lui reprochant cette faute si grave? Oui, si grave que le malheureux ne comprenait même plus qu'il l'eût commise : se des-saisir d'une pareille lettre, l'oublier dans un buvard ouvert à tout venant, — et la preuve!... Jean Vialis savait quels doutes son patron nourrissait, contrairement à ses collègues, sur l'issue de la campagne électorale. Le point d'honneur seul avait fait accepter à cet homme perspicace cette solidarité active avec l'état-major de son parti. Ayant approuvé l'opération du 16 mai,

il était prêt à en subir, pour son propre compte, toutes les conséquences. Il s'était, une fois pour toutes, et son confident ne l'ignorait pas, donné à lui-même ce mot d'ordre qui devait être celui de M. le duc de Broglie à M. de Fourtou, quand ce dernier voulut démissionner, en apprenant le résultat du scrutin du 14 octobre : « Nous avons accepté une tâche. La mission est pénible et dure. Nous devons nous en acquitter jusqu'au bout. » Le bout, c'était, en cas d'échec, pour le patron de Jean Vialis, toute chance perdue de revenir au pouvoir, une carrière politique brisée, le renoncement à la haute ambition dont cette personnalité puissante était possédée. Tout cela n'allait pas sans une irritabilité secrète et sans des éclats dont Jean avait été souvent le témoin, lorsque le ministre constatait, chez ses subordonnés ou même ses collègues, quelque erreur de tactique, capable de diminuer les dernières chances de succès. Que serait-ce, quand son protégé viendrait lui dire : « J'ai laissé prendre cette arme à l'ennemi ! »

Mais l'ennemi l'emploierait-il ? Jamais cette « fuite dans la maladie » dont parle le célèbre psychiatre de Vienne, Freud, n'est plus évidente qu'au cours de ces crises où l'émotif se réfugie dans l'incertitude, pour ne pas être obligé de vouloir. Entre ce 29 septembre

où la lettre avait été dérobée et le 14 octobre, extrême date où ce papier pût servir, puisque c'était celle du scrutin final, et depuis le premier matin, après cette nuit d'insomnie, Jean Vialis s'acharna maladivement à multiplier ses motifs de doute sur l'utilisation possible du document volé, et à s'en taire, non seulement vis-à-vis du voleur et de son ministre, mais de sa femme, à laquelle il avait l'habitude si douce de ne jamais rien cacher. Il avait appris cependant, et dès les premiers jours d'octobre, par un camarade commun rencontré au coin d'une rue, que Faugières avait quitté Paris. Pour aller où? L'autre n'avait pas su le dire. Était-ce au Puy, afin d'exécuter cette pression sur Grangier, prévue par Vialis dès le premier moment? Avec quelle angoisse, le soir où il avait connu ce départ et tous les jours ensuite, il ouvrit les journaux venus de la Haute-Loire! A chaque missive timbrée de là-bas, à chaque dépêche, il frémissait. Allait-il apprendre le désistement du signataire de la lettre volée? Une semaine avait passé, l'autre commençait, et rien! Le duc de Colombières, le 363 et Grangier, le soi-disant candidat indépendant, continuaient leur campagne. Faugières n'avait donc pas agi. Comment savoir si même il était au Puy? Devant cette petite enquête, qui ne compro-

tait, celle-ci, aucun conflit personnel, Vialis reculait aussi. Avez-vous, tout enfant, tenu dans le creux de votre main une bestiole, coccinelle ou cétoine, qui faisait la morte? Moralement, ce grand anxieux était comme cet insecte. Il tremblait de rencontrer, ou de créer, un incident quelconque, et il en attendait un, dans cette espèce d'état de stupeur fiévreuse. Et puis, il s'efforçait de se rassurer. Qui sait? Un remords de son vol avait peut-être saisi Faugières? Utiliser la lettre, c'était frapper cruellement un ami qui n'avait eu pour lui que de gracieux et délicats procédés. Peut-être avait-il détruit la pièce, pour n'être pas tenté? Son silence et son absence s'expliquaient ainsi. Certain que son ami s'était aperçu de la disparition du document, sans doute le fuyait-il pour n'avoir pas à lui en parler. Vialis prêtait à cet énergique, dont il connaissait cependant la brutalité, les façons de sentir qu'il aurait eues, lui, à sa place. Peut-être au contraire Faugières avait-il menacé Grangier et tout simplement échoué? Alors, comment celui-ci n'avait-il pas prévenu ou la préfecture du Puy ou Vialis lui-même? Peut-être... Mais à quoi bon énumérer les solutions imaginaires, inventées tour à tour par l'infortuné pour résoudre l'énigme, tromper sa mortelle attente et ne pas parler surtout, ne pas avouer,

même à sa femme? Celle-ci voyait bien qu'il se tourmentait, qu'il se rongeat, et elle, non plus, n'osait pas lui parler. Elle s'était fait un tendre principe de respecter les secrets professionnels que pouvait, que devait avoir son mari, dans sa situation de confident d'un haut personnage politique. L'imminence d'un scrutin dont elle savait la formidable importance ne suffisait-elle pas à justifier ce regard distant de son bien-aimé Jean, ce pli soucieux de son front, cette crispation de ses lèvres, cette malade tension de tout son être, dont elle devait plus tard comprendre avec désespoir la sinistre signification et le tragique pronostic?

Enfin, le 14 octobre était arrivé. Ce fut vers le soir, — un soir pluvieux et sombre d'automne, — que les résultats des élections commencèrent d'être connus. Les ministres, qui avaient joué et qui allaient perdre cette audacieuse partie, étaient tous réunis place Beauvau. Dans la pièce à côté de celle où ils tenaient conseil, se pressaient leurs amis personnels, leurs secrétaires, leurs attachés, des journalistes, leurs chefs de cabinet, et, parmi ces derniers, Jean Vialis, littéralement foudroyé, depuis le matin, par la lecture du *Journal républicain de la Haute-Loire*, dans lequel il avait trouvé la reproduction du terrible document, signé de Grangier

et oublié puis volé dans son buvard, à lui. Marcel Faugières avait passé, en effet, plusieurs jours au Puy à reculer devant l'abominable action. Il avait quitté Paris, pour ne pas être exposé à rencontrer son camarade, et avec l'intention bien arrêtée de contraindre Grangier à se désister en le menaçant. Vialis y avait vu juste sur ce point. Mais comment Faugières s'était-il procuré la lettre? Voilà ce qu'il lui aurait fallu dire ou laisser deviner à Grangier, et l'orgueilleux avait hésité. Au dernier moment, la passion politique avait eu raison de tous les scrupules d'amitié. Ceux d'orgueil avaient résisté. Au lieu de faire une démarche directe auprès du candidat, Faugières avait anonymement envoyé le terrible papier au directeur de la feuille qui soutenait le plus ardemment la liste des 363. La copie autographiée avait paru, la veille du scrutin, sous ce titre trop exact : « Un document-massue. » Jean, qui se faisait expédier depuis deux semaines tous les journaux de la Haute-Loire, avait eu celui-là dès les neuf heures du matin. Aussitôt ce numéro reçu, qu'ordonnait la raison? L'apporter à son chef pour qu'il n'apprît la chose que par lui et en même temps qu'il vît le désespoir de son remords. Le jeune homme était bien parti pour le ministère dans cette intention. Il avait

trouvé l'homme d'État si nerveux qu'il n'avait pas osé lui montrer la feuille. La journée s'était passée, sans qu'il le revît, à libeller les affaires courantes, et maintenant il attendait, comprenant trop bien que son sort se jouait durant ces heures, solennelles pour toute la France, — mais pour lui !... Que le gouvernement triomphât, et dans la joie de la victoire, son étourderie n'était plus qu'une peccadille. Dans la défaite, elle devenait une trahison...

La nuit avance. Les télégrammes continuent d'affluer. L'opposition l'emporte à Paris... C'était prévu. Dans les grands centres... C'était prévu aussi. Mais des dépêches arrivent, de la campagne celles-là. Le gouvernement gagne des sièges. Vialis espère. Les votes de la Haute-Loire ne sont pas encore relevés. Enfin en voici les chiffres. Le duc de Colombières est battu. Tout de suite d'autres résultats se succèdent, de plus en plus désastreux. Au matin, les élections sont toutes connues. C'est l'effondrement. Les ministres sortent dans le petit jour lugubre et gris, qui sculpte en un dur relief les traits, creusés par la veille et le chagrin, de ces hommes d'État vaincus. Jean Vialis frémit à rencontrer le regard de son patron, *qui sait tout*. Le jeune homme le devine, sans que l'autre ait parlé. Il le suit. Le vent

du désastre a déjà dispersé le plus grand nombre des assistants de tout à l'heure, les uns partis en hâte pour répandre les nouvelles, les autres préoccupés déjà de désertar un bateau qui sombre. Les coupés des ministres sont dans la cour. Vialis esquisse un salut pour prendre congé de son chef. La portière ouverte, celui-ci, d'un geste impérieux, lui ordonne de monter avec lui, et, quand la voiture s'ébranle, avec un accent d'atroce ironie :

— « Mes compliments, monsieur, » ricane-t-il, « vous avez ponté sur les deux tableaux. C'est bien joué. Seulement, » — et il ne riait plus, — « c'est bien malpropre. » Visiblement, il ne se possédait pas. Son chef de cabinet, à cette seconde, lui représentait le désastre où toutes les ambitions de son vieil âge venaient de s'écrouler ! Comme elles étaient au service de ce qu'il estimait le bien public, il ne souffrait pas tant de sa blessure personnelle que du malheur, pour lui certain, du pays, et une indignation de bon citoyen grondait dans sa voix pour continuer :

— « Malheureux ! Comment vous ont-ils pris, vous, vous, vous?... Et qu'est-ce qu'ils vous ont promis? »

— « Mais, je vous assure... » balbutiait Jean, la voix étouffée par la surprise. Il

s'attendait à de cruels reproches, — à ce soupçon-là, non ! C'était trop affreux.

— « Ne me dites pas que vous avez égaré cette lettre, » interrompit le ministre, dont la colère grandissait, « qu'on vous l'a volée... Si c'était vrai, vous vous en seriez aperçu. Oh ! vous avez de l'ordre. » Il avait mis de nouveau une mauvaise ironie à faire, d'une des qualités qu'il reconnaissait au jeune homme, un grief de plus pour l'accabler. « Vous seriez venu m'avertir tout de suite. Ça se rachète, ces petits papiers. Les gens ne les volent même que pour ça... Je vous aurais pardonné, vous le savez bien. Je vous aimais tant ! J'avais une telle foi en vous !... »

— « Alors, vous croyez?... » interrogea Vialis, à qui le souffle continuait de manquer.

— « Je crois ce que nous a télégraphié M. de Colombières, qu'il tenait le succès, que ce document l'a perdu, et que, moi, j'ai dû entendre au Conseil des mots comme on ne m'en avait jamais dit. Car enfin, monsieur, » — et sa forte main secouait durement le bras de sa victime, — « mon chef de cabinet, c'est moi. Ses fautes, j'en suis responsable. Pour M. de Colombières, c'est moi qui ai livré cette lettre, puisque je l'ai confiée à un indigne !... » Et comme l'autre voulait protester : « Avouez enfin ! Avouez donc !... »

Il n'est pas possible, entendez-vous, pas possible que l'on vous ait volé cette lettre et que vous vous soyez tu !... D'ailleurs là-bas », — il avait desserré son étreinte pour montrer d'un geste de fureur, par la fenêtre de la voiture, la direction de l'hôtel de la place Beauvau, — « nous étions dix ministres tout à l'heure, dix hommes de cœur et d'honneur qui commentions les télégrammes sur cette élection de la Haute-Loire et cette manœuvre de la dernière minute, cette publication de lettre qui assassinait notre candidat. Allez donc demander à mes collègues ce qu'ils pensent de vous ! Car il a bien fallu que je vous nomme, pour défendre mon honneur à moi. Mon honneur !... » — Il répéta : « mon honneur ! » Et le délire le gagnant, prêt à frapper : « Mais tenez ! Allez-vous-en ! » Il avait pris le tuyau acoustique pour crier au cocher : « Arrêtez. » Jean Vialis voulut une dernière fois parler. Puis, esquissant un geste de désespoir, il ouvrit la portière et sauta dans la rue.

Un des meilleurs physiologistes d'aujourd'hui, M. le professeur Widai, a créé le mot d'*hémoclasie* pour caractériser un déséquilibre humoral dont le principal phénomène consiste en un subit éclatement de certains globules du sang dans certaines conditions et sous certaines influences. Ne se produit-il

pas dans l'ordre mental, et sous le coup des grands chocs émotifs, un phénomène analogue, une véritable *psychoclasie*, pourrait-on dire, comme un éclatement intérieur de tous les éléments dont se compose notre personne : intelligence, sensibilité, volonté? La peur panique est un fait de psychoclasie. Cette terrassante et subite invasion de l'amour, le coup de foudre, en est un autre. Le sentiment d'un désastre irrémédiable de la vie privée, l'annonce d'une mort, d'une ruine, d'un déshonneur surtout, peut produire sur un prédisposé un désarroi pareil de tout l'être, le *démoraliser*, cet autre mot, si bien fait, qu'admirait Napoléon. Son énergie dissoute n'est plus capable de réagir. C'est alors, si l'atavisme a déposé en lui cette impulsion au suicide, la plus inexplicquée et la plus redoutable des hérédités, que l'idée d'échapper, par la mort volontaire et immédiate, à une douleur intolérable, surgit des profondeurs inconscientes de l'âme. Cette idée n'est pas plus tôt apparue qu'elle se réalise en un geste quasi automatique, et dont la soudaineté déconcerte toutes les prévisions. Quand le père de Jean Vialis avait dit de son fils, autrefois : « Il faut le viriliser, lui, » il pensait à son propre frère dont il attribuait l'acte désespéré à une défaillance de caractère, n'ayant jamais

constaté en lui-même cette impulsion qui avait déjà déterminé pourtant le suicide d'un grand-oncle maternel et de deux cousins. Cette hérédité avait pareillement dormi chez Jean, qui, depuis des années, n'avait rien rencontré de sévère. Elle se réveilla tout d'un coup sur le trottoir de l'avenue des Champs-Élysées, tandis qu'il regardait s'éloigner, sous la pluie, le coupé qui emportait son chef. Une minute, il resta la tête basse, les yeux fixes, immobile. Puis, marchant droit devant lui, d'un pas mécanique de somnambule, il se dirigea vers la Seine, attiré par le fleuve dont il regarda longtemps, accoudé sur le parapet, l'eau verte et froide se briser contre les piles du pont de la Concorde. Ce parapet, il ne le franchit pas. Il était bien décidé à mourir, mais pas sans avoir crié son innocence.

Le voici donc s'arrêtant de son impulsion et marchant maintenant du côté de sa maison. Ces états de décomposition intérieure, précisément parce qu'ils supposent une carence dans la partie centrale et directrice du « moi », sont étrangement instables. Sans doute, si le délirant avait vu, quand il ouvrit la porte de son appartement, le sourire ému de sa jeune femme lui apparaître, oui, sans doute, un retournement se serait accompli dans sa pensée, qui l'eût sauvé.

Mais, son mari ne revenant pas, Marie Vialis avait conclu que le dépouillement des scrutins de province se prolongeait, et elle était sortie pour aller à l'église. Jean ne rencontra donc dans l'antichambre que son domestique, ce pauvre et honnête Bourrachot, cause innocente de ce sinistre drame, qui avait, quinze jours auparavant, introduit le traître dans la bibliothèque du chef de cabinet. Celui-ci ne regarda ni la correspondance du matin que le brave garçon lui tendait sur un plateau, ni ce visage de rustaud dévoué où se lisait un obscur remords. Bourrachot était trop réfléchi, en sa qualité de campagnard, pour ne pas associer le changement remarqué chez son maître à la conversation qu'ils avaient eue le soir de cette visite de Faugières, lequel n'était plus revenu.

— « Monsieur est si pâle, » osa-t-il demander, étonné de la physionomie du mourant. C'était bien la mort qui se lisait, en pleine vie, sur ce livide et convulsé visage. « Monsieur n'est pas malade? »

— « Non. C'est d'avoir veillé. Mais dans cinq minutes, je vais dormir longuement. »

Le valet de chambre ne pouvait pas comprendre quelle lugubre signification prenait dans cette bouche cette simple parole prononcée d'un accent si las.

— « Je vais préparer le lit de monsieur, »

répondit-il, « et y mettre une boule. Monsieur a l'air d'avoir si froid. »

Mais déjà Vialis entra dans la bibliothèque, toujours en proie au même tragique vertige. Le buvard posé sur le bureau du milieu lui rendit plus présent encore le souvenir de sa faute et de ce qui avait suivi. Brusquement il ouvrit un tiroir dans lequel il gardait un revolver d'ordonnance, celui qu'il portait à sa ceinture dans l'armée de la Loire. Cette arme était restée chargée depuis cette époque. Il la considéra longtemps avec une émotion singulière. Elle lui rappelait trop ses fiertés d'alors. Il la prit, s'assura que les balles étaient bien dans les douilles. Puis, d'une main raffermie par le calme étrange des suprêmes résolutions, il libella deux lettres qu'il mit dans deux enveloppes d'inégale grandeur. Sur la plus petite, il traça le nom de son ministre. Sans la fermer, il la glissa dans l'autre qu'il eut soin, celle-là, de cacheter. Sa plume tremblait maintenant, en y écrivant comme adresse : *Pour ma chère Marie*. Il se leva, marcha vers le pastel que Faugières avait regardé, avant son vol, avec une si basse envie. Toutes les joies de son existence, toutes ses raisons de ne pas se tuer étaient là, sur cette toile qu'éclairaient les tendres prunelles bleues de sa chère Marie, comme il venait de l'écrire

et de tant le sentir, et les boucles châtain cendré de leur joli enfant, d'une nuance si pareille aux cheveux de son père. Cette vision de son passé exaspéra la douleur du désespéré, au lieu de l'adoucir. L'idée que sa honte pouvait rejaillir sur ces deux êtres qui portaient tous deux son nom et qu'il aimait tant, acheva de l'affoler. Hâtivement, il retourne à son bureau. Il reprend l'arme, et, debout devant la glace de la cheminée, il appuie le canon sur sa tempe, le doigt sur la gâchette. Le coup part. Le malheureux s'écroule, foudroyé. La mort avait été instantanée.

III

LE PROFESSEUR VERNAT

Le domestique, accouru au bruit de la détonation, vit son maître étendu devant la cheminée. Les doigts crispés serraient la crosse du pistolet. De la tempe trouée, un filet de sang coulait sur la joue droite et s'épanchait sur le tapis. D'épouvante, le brave garçon recula jusqu'à l'antichambre en appelant sa femme : « Marie !... Marie !... » et cela juste au moment où la clef tournait dans la serrure de la porte d'entrée.

— « C'est madame !... » s'écria-t-il, plus épouvanté encore. C'était Mme Vialis qui revenait, en effet, tenant d'une main son livre de messe et de l'autre un journal, acheté au coin de la place de Sainte-Clotilde, afin d'y chercher le résultat des élections.

— « Monsieur est là ?... » avait-elle demandé au concierge et, sur une réponse affirmative, elle s'était hâtée. La pâleur de son charmant visage et sa lassitude disaient assez le trouble que lui infligeait la lecture

des nouvelles, et aussi qu'elle-même avait bien peu dormi durant cette nuit, dont elle ne soupçonnait pourtant pas l'affreux retentissement sur sa destinée. Elle en était à ce joli moment des jeunes ménages où les séparations de douze heures sont de réelles peines. Jean lui avait annoncé, en s'en allant, la veille au soir, après le dîner, qu'il resterait sans doute au ministère jusqu'au matin. Quelle mine allait-elle lui trouver? Elle s'en tourmentait, l'ayant quitté si nerveux, autant que du chagrin qu'il devait éprouver des élections, — davantage. Une vraie amoureuse est toujours obscurément jalouse du temps et des sentiments qu'une carrière d'ambition dérobe à la tendresse chez l'homme le plus épris. Si les claires prunelles bleues de Marie Vialis s'étaient laissé pénétrer jusque dans leur arrière-fond, peut-être y aurait-on lu une délivrance à l'idée qu'elle allait avoir son mari uniquement, entièrement à elle. Dieu! Comme sa voix se préparait à se faire consolatrice et persuasive pour lui murmurer en l'étreignant : « Hé bien! Tu ne seras pas secrétaire d'ambassade. Voilà tout. Moi, je resterai la femme d'un simple avocat au barreau de Paris. Qu'importe, pourvu que je t'aie! » Elle arrivait, si fine, si souple, dans une robe tailleur dont la nuance vert-myrtle seyait à son teint de

blonde et qu'elle avait choisie par une tendre coquetterie. Quel saisissement de voir la porte de la bibliothèque ouverte, et, sur le seuil, le valet de chambre, blanc comme son tablier de travail et qui la supplie, barrant l'entrée avec ses bras étendus, pour l'arrêter ! Une voix prononce à côté d'elle une phrase à laquelle aussitôt elle fait écho. C'est la femme de chambre qui demande, avec un tremblement de terreur :

— « Mais qu'y a-t-il ? »

— « Oui. Qu'y a-t-il ? » répète Marie Vialis.

— « Monsieur... » balbutie le domestique, qui n'a pas le temps d'achever. La veuve a deviné une catastrophe. Elle s'est élancée. Il veut la retenir. D'une force décuplée par l'angoisse, elle se dégage. Elle est dans la pièce. Elle voit l'affreux spectacle. Avec un cri déchirant, elle s'est jetée à genoux près du cadavre. Elle le soulève par les épaules. Elle l'implore :

— « Mon Jean !... Mais c'est moi !... C'est ta Marie qui te parle... Mais regarde-moi ! Dis que tu m'entends ! Dis-le, mon Jean ! Dis !... Tu ne réponds pas ? Tu ne regardes pas ?... Mais non... Ce n'est pas possible... Ah ! Pourquoi m'as-tu fait cela ?... »

Et, dans un second cri, plus perçant encore, un hurlement presque, elle laisse aller

la pauvre tête et s'abandonne à terre, elle aussi, comme une bête blessée, étreignant le mort, baisant ses yeux vides, sa tempe sanglante, sa bouche sans souffle, lui prenant les bras, les mains, les épaules, et secouée d'un sanglot sans paroles, long et convulsif, à croire qu'elle-même va passer...

— « Madame !... » adjurent les deux domestiques, « Madame !... » Et, penchés sur elle, ils essaient de relever la désolée qui se débat en les repoussant.

— « Laissez-moi, » gémit-elle. « Vous êtes des malheureux. Vous étiez là, et vous ne l'avez pas empêché ! Laissez-moi ! Laissez-moi !... »

— « Pourvu que le petit ne l'entende pas?... » dit à mi-voix la femme de chambre, et tout haut : « Nous vous laissons, madame, mais ne criez pas. Monsieur Jean-Marie n'est pas réveillé... »

Le nom de son fils était-il allé frapper dans la mère une corde profonde qui avait vibré automatiquement, à son insu même, ou bien fut-ce une impression animale de soulagement, les deux domestiques ayant cessé de la tenir ? Sa plainte se faisait douce maintenant, étouffée, d'autant plus navrante, et sans cesse le même reproche passionné de la première minute revenait : « Pourquoi m'as-tu fait cela ? » D'un geste instinctif,

pour avoir son front et sa joue tout contre le front et la joue du mort, elle avait arraché de sa tête son chapeau dont les brides claires et déchirées traînaient dans le sang, à côté du pistolet. Ce détail, d'un ordre si humble, provoqua chez la femme de chambre un de ces réflexes de métier, quasi automatiques aussi ; mais les sentir, dans des instants de stupeur affolante, c'est revenir sur le plan de la réalité.

— « Jean, » dit-elle tout bas en ramassant du même mouvement le coquet chapeau et l'arme funeste, et les tendant à son mari, « laissons-la et viens que je te parle... » Puis reculant sur la pointe des pieds et le forçant à faire de même, elle reprit, sans perdre des yeux le groupe tragique : « Je vais rester pour les garder. Toi, il faut que tu ailles tout de suite dire à Louisa qu'elle ne quitte pas le petit. Tu lui diras aussi qu'il y a eu un accident, mais qu'elle n'en parle pas. C'est une Anglaise. Si elle promet, elle tiendra. Aux concierges et à la cuisinière, pas un mot. Ils bavarderaient dans tout le quartier, et alors !... » C'était un autre automatisme, non plus de la servante, mais de la paysanne que cette peur des commérages, un autre encore que ces ordres dictés à son mari. Elle avait toujours été la tête du ménage et elle prouvait qu'elle était vraiment une

tête, en continuant : « Et puis, il faut aller chercher un médecin, pour elle d'abord et surtout pour la justice, qu'il n'y ait pas d'histoire de tribunaux où on serait mêlé... »

— « Un médecin? » répondit Jean. « Il y a ce docteur du coin de la rue de Las-Cases. »

— « Dans l'état où est madame, quelqu'un qu'elle ne connaît pas? Jamais de la vie! C'est le docteur Vernat qu'il faut trouver, puisqu'il est le médecin de la maison, et tout de suite. Il a son service à la Charité. C'est une chance. Va. Louisa d'abord, et puis grouille-toi... Cours... Cours... »

— « Mais s'il n'est pas à la Charité? »

— « Il y sera. C'est son heure, et il y aura toujours un de ses élèves, celui qu'il a envoyé, il y a deux mois, quand le petit a été malade et que, lui, ne pouvait pas venir... Mais cours donc, cours donc... Dieu! Pauvre madame! Comme elle pleure! Comme elle l'aimait! C'est vrai, tout de même, qu'il n'aurait pas dû lui faire ça. Mais qu'est-ce qu'il a eu?... »

— « Oui, qu'est-ce qu'il a eu, ce pauvre monsieur?... » se demandait lui aussi Jean Bourrachot, en allant, de son pas le plus rapide, de la rue Saint-Dominique à celle de l'Université, qui débouche, comme on sait, dans la rue Jacob où se trouve le vieil hôpital.

Son simple bon sens de rustaud lui faisait se répondre, ayant entendu parler au pays du suicide de l'oncle : « Quand elle est dans une famille, cette idée de se détruire ! Tout de même, lui qui aimait tant madame ! Et elle donc ? Elle deviendrait folle que ça ne m'étonnerait pas... Pourvu que Vernat soit là ! Il arrangera tout avec la justice. Car il y a encore ça... Ma femme a raison. Ah ! Elle en a une caboche... Elle avait raison. Il est là !... »

Il venait de reconnaître, stationnant à la porte de la Charité, le coupé dont il avait si souvent ouvert la portière, devant le perron du rez-de-chaussée des Vialis, depuis ces cinq années que le jeune ménage avait pris Vernat comme docteur. Ils l'avaient hérité de leurs parents, qui le tenaient eux-mêmes de Trousseau. Le maître de l'Hôtel-Dieu avait deviné dans Vernat un génie médical du type du sien, fait pour la clinique plus que pour le laboratoire. C'est ici le lieu de tracer un nouveau portrait, celui de ce grand thérapeute, qui fut, comme professeur, avec moins de précision dans la forme que Trousseau lui-même, avec moins d'éloquence entraînant que son rival Georges Dieulafoy, une des célébrités de la Faculté de Paris. Mais, s'il est une gloire aussi viagère, hélas ! que celle des acteurs et des chanteurs, c'est

celle du médecin. Mort, on ne se rappelle de lui que ses théories, et, en médecine, les hypothèses d'aujourd'hui seront remplacées par celles de demain. Broussais, Charcot, Bouchard, que représentent ces noms dont le prestige fut souverain? Trois romans pathologiques, l'un sur l'inflammation, l'autre sur l'hystérie, le troisième sur les ralentissements de la nutrition. La valeur réelle de ces hommes supérieurs, c'était une force personnelle, disparue avec eux, si puissante, quand ils vivaient, que des traitements, inefficaces entre d'autres mains, guérissaient entre les leurs. Ce rayonnement, Paul Vernat le possédait déjà au plus haut degré, à cette période de ses débuts, où il n'avait pas, comme plus tard, cet appoint des honneurs officiels qui impose aux malades autant et plus qu'aux collègues. Il n'était qu'un agrégé sans chaire et un simple médecin des hôpitaux. Mais l'approcher, c'était croire en lui, aveuglément. Cette puissance de persuasion dominante allait lui faire jouer un rôle décisif dans une aventure d'un ordre aussi banal que tragique. Si la prudente femme de chambre n'avait pas empêché son mari de s'adresser à un médocastre de quartier, comme c'était sa première idée, ce suicide d'un impulsif n'aurait sans doute été que le plus brutal des faits divers. Il n'aurait

pas donné naissance au grand et profond drame de vie morale auquel le geste frénétique du malheureux Jean Vialis servit de sanglant prologue, — drame prolongé durant toute une existence de veuve et de mère et qui eut pour théâtre une âme admirable.

Le plus étrange est que ce médecin, dont l'intervention détermina ce drame, était dès lors, comme tant d'hommes distingués de sa génération, un négateur systématique du monde spirituel. Il l'est demeuré jusque dans la mort, et ses amis croyants — il en avait — gardent le bien triste souvenir de cet après-midi d'été où ils accompagnaient au Père-Lachaise l'enterrement civil, que ce dévoué et d'un si grand cœur avait exigé. Car, cette énigme reste insoluble, du moins pour moi, la sensibilité de Vernat, de ce scientifique pour qui rien n'existait qui ne relevât du scalpel et de la cornue, était tout altruisme, tout sacrifice. Personne n'eut plus que lui, depuis sa première et laborieuse jeunesse jusqu'à sa brillante maturité, le souci passionné de la tenue morale, la haine de l'imposture, le dégoût des compromis de conscience, le culte scrupuleux du devoir. Ces vertus, il les exigeait autour de lui. L'égoïsme et la fourberie l'indignaient, même dans leurs manifestations les plus inoffen-

sives. Qu'un candidat se fît recommander à un examen, par exemple, cette très maladroite et presque enfantine intrigue suffisait pour qu'il redoublât de sévérité dans son verdict. Cette rigidité de janséniste athée s'accompagnait d'une incomparable délicatesse d'amitié, quand il avait donné son estime et sa sympathie. L'une n'allait pas sans l'autre. Il avait le don si rare de la compréhension tendre : « Guérir un malade, » enseignait-il à ses élèves, « c'est d'abord le consoler. » — Autant dire qu'il y a une influence souveraine de l'âme sur le corps, et il ne croyait pas à l'âme ! Un prêtre de grande valeur, qu'il avait soigné avec sa maîtrise et sa sollicitude habituelles, lui demandait un jour : — « Mais enfin, comment expliquez-vous la pensée ? » — « Par le mouvement. » — « Et le mouvement ? » — « Par l'énergie. » — « Et l'énergie elle-même ? » — « Elle est, voilà tout. » — « Mais si elle arrive à produire la pensée, c'est qu'elle l'enveloppe. D'un sac où il n'y a pas d'or, vous ne pouvez pas tirer de l'or. » — « Et vous concluez ? » — « Que le psychisme suppose l'esprit. » — « L'électron me suffit, à moi. Votre idée de Dieu, monsieur l'abbé, c'est la patère chimérique à laquelle vous accrochez un rêve de bonheur et de justice, qui n'est que l'instinct de conservation, trans-

formé par l'évolution d'une hérédité séculaire. »

Ce dialogue porte avec lui sa date. L'évolution !... L'hérédité !... De quel accent les physiologistes d'il y a cinquante ans prononçaient ces mots, dans lesquels ils faisaient tenir la vie entière avec tout son inconnu ! Si Vernat, l'un d'entre eux, eût anatomisé son être intime avec l'acuité qu'il mettait à examiner les patients dans son hôpital, il aurait constaté la limitation d'une hypothèse faussement simple qui mutile l'homme en le réduisant à l'addition de ses atavismes. Ils ne sont que les matériaux avec lesquels nous construisons notre personne. C'est à ce travail sur soi-même, qui suppose une volonté libre et responsable, qu'il invitait ses malades, quand il leur commandait de réagir. Il appelait cela leur donner le choc moral. Et qu'était-il, lui, leur suggesteur, qu'un volontaire, préparé certes par ses hérédités, mais qui les avait utilisées pour son développement, en les modifiant au lieu de les subir ? Son père, un des brillants professeurs de rhétorique des lycées de Paris, — et dont, entre parenthèse, Jean Vialis avait été l'élève, — avait transmis à son fils le goût du bien-dire, le sens de l'ordonnance dans le discours et ce respect instinctif de la hiérarchie propre au fonctionnaire. Ces traits

se retrouvaient dans le médecin. Ainsi s'expliquait la lucidité supérieure, l'élégance de ses articles ou de ses leçons de clinique, et l'importance presque naïve qu'il attachait aux grades et aux honneurs. Mais, sur le lettré, il avait, à coup de volonté, édifié un savant, et, sur le fonctionnaire, un indépendant pour tout ce qui regardait sa vie privée et ses opinions. D'origine provençale, comme le révélait ses yeux bruns et chauds dans son mince visage mobile, il avait endigué l'imagination qu'il tenait de sa race, comme il avait, par un constant dressage, musclé son organisme naturellement trop frêle. Qui s'en serait douté à le voir, petit de taille, mais vigoureux, marcher d'une allure qui disait la souplesse et la force? En sa qualité de fils d'universitaire, absorbé par les idées, il avait eu, jeune carabin, cette indifférence au monde extérieur, trop voisine de l'incurie. Une remarque de Trousseau avait suffi pour le corriger : « Souvenez-vous, mon ami, que nous devons approcher nos malades avec des habits nets comme nos mains, » lui avait dit simplement ce maître, en lui montrant une tache sur le revers de son veston mal brossé d'étudiant. Du petit au grand, tout était discipline dans ce remarquable clinicien, et qu'est-ce que la discipline sinon l'empire du soi sur soi, l'affirmation

par le fait que l'âme est une réalité? Encore une fois, cette intelligence, dont la devise était la soumission au fait, s'est refusée jusqu'à la fin à reconnaître ce fait-là.

En revanche, je le répète, et par une conséquence qui rappelle le mot fameux du Père de l'Église sur « les âmes naturellement chrétiennes, » il reconnaissait le fanatisme du devoir, et, comme tous les hommes d'une moralité vraie, il donnait le premier rang parmi les « impératifs catégoriques » — il employait volontiers ce mot kantien — à l'obligation professionnelle.

— « Nous autres, médecins, » aimait-il à répéter, « nous sommes le Secours, et immédiat, si nous le pouvons. »

Quand Bourrachot, ayant monté les escaliers quatre marches par quatre marches, arriva sur le palier du second étage de l'hôpital, Vernat, suivi de ses élèves, se préparait à entrer dans la salle où il avait son service. Il était en train, suivant sa coutume, de questionner l'interne de garde sur les observations de la nuit. Il s'interrompit en voyant s'avancer vers lui le domestique des Vialis, les yeux effarés, la face décomposée :

— « Quelqu'un est malade chez vous? » demanda-t-il.

— « J'ai besoin de vous parler seul, monsieur le docteur, » répondit Bourrachot.

— « Je suis à vous après ma visite, dans une petite heure. »

— « Non, monsieur le docteur, » insista l'autre, et, s'approchant, à voix basse : « Venez tout de suite. M. Vialis vient de se tuer. »

Quoiqu'un médecin des hôpitaux de Paris ait assisté à trop de tragédies et rencontré trop de catastrophes pour s'étonner aisément, Vernat demeura quelques secondes comme atterré de cette nouvelle, puis, se tournant vers son interne :

— « Et notre pneumonie du 22? » interrogea-t-il.

— « En pleine résolution, monsieur, » fit l'interne, « les pointes de feu ont merveilleusement réussi et l'injection de caféine. »

— « Continuez le traitement, et puisqu'il n'y a rien de grave dans la salle, assurez le service. Je repasserai d'ailleurs, avant midi, donner un coup d'œil. Allez, messieurs. »

Le temps de dépouiller sa tenue d'hôpital, de revêtir sa jaquette et son pardessus, Vernat roulait dans sa voiture vers la rue Saint-Dominique, le domestique auprès de lui, et il poussait à fond un interrogatoire commencé dès le vestiaire, puis continué dans l'escalier :

— « Alors M. Vialis venait de rentrer après avoir passé la nuit au ministère?...

Son courrier l'attendait? Il l'a ouvert?... »

— « Non... »

— « Ces jours derniers, avez-vous remarqué qu'il fût triste, irritable?... »

— « Oui... »

— « Et avait-il de l'appétit? Dormait-il?... Vous ne savez pas?... » Et brusquement : — « Y a-t-il longtemps que vous êtes dans la maison? »

— « Oui... »

— « Alors vous connaissez la famille. Savez-vous si un de leurs parents s'est tué? Un cousin, un oncle?... »

— « Oui, un oncle, monsieur le docteur, et au moins un autre parent. »

— « Et comment? »

— « D'un coup de pistolet. Tous deux, qu'on m'a raconté. »

Ce témoignage avait sans doute pour le médecin une importance capitale, car il cessa de questionner le valet de chambre et ne prononça plus qu'une parole, au moment où le coupé s'arrêta devant le perron des Vialis.

— « Nous allons savoir s'il est mort... Oui, » ajouta-t-il, sur un geste de son compagnon, « tant que l'on n'a pas écouté le cœur... »

— « Ah! monsieur le docteur, » fit Bourrachot, lorsqu'il eut ouvert la porte de l'an-

tichambre et introduit le médecin, « s'il n'était pas mort, est-ce que madame pleurerait comme elle pleure? »

C'était toujours la même plainte, longue et lente, coupée de la même phrase qui donnait, répétée indéfiniment, la sensation d'un délire :

— « Pourquoi m'as-tu fait cela? » Et toujours aussi, la pauvre femme gisait, étendue auprès du corps et le serrant de la même étreinte, surveillée par la servante qui se tenait sur le seuil, épiant en même temps le retour de son mari.

— « Monsieur le docteur, » dit-elle à voix basse, « comment la séparer de lui? J'ai essayé encore une fois. Elle a crié. J'ai cru qu'elle devenait folle... »

Le médecin resta quelques instants à considérer ce groupe tragique, au lieu d'avancer. Son idée était déjà faite sur la cause probable du suicide. Dès qu'il y avait eu mort volontaire dans la famille, l'hérédité était en jeu. Mais quelle occasion avait déclenché l'acte? Trop pénétrant psychologue pour n'avoir pas démêlé qu'une tendresse passionnée unissait les deux époux, il était aussi trop renseigné sur les dessous de la vie pour ne pas savoir qu'une infidélité physique est possible, même dans le plus sincère amour, de la part de l'homme le plus souvent,

quelquefois de la part de la femme. Il écoutait donc les paroles gémies plutôt que prononcées par la malheureuse, en cherchant à les traduire. De leur sens exact dépendait la conduite qu'il tiendrait lui-même vis-à-vis d'elle. Cette menace de folie, entrevue par l'ignorante Marie Bourrachot, se précisait pour lui. Il connaissait, pour en avoir traité les malaises, la fragilité nerveuse d'un organisme qu'un tel trauma psychique pouvait fausser à jamais. Il fallait agir, cependant. Il vint droit à elle, et comptant que le saisissement d'une présence inattendue lui infligerait une secousse peut-être salutaire, il l'appela par trois fois de son nom : « Madame Vialis, madame Vialis, madame Vialis... » sans qu'elle répondît. Il la prit alors par le bras et rencontra une résistance convulsive qui lui fit, s'il insistait, appréhender une crise dangereuse. En ce moment, et comme il abandonnait son étreinte en hochant la tête, il aperçut l'enveloppe laissée sur la table par le suicidé. Il lut l'adresse. Il tenait le moyen.

— « Madame, » dit-il simplement, « il vous a écrit. »

La veuve se redressa, d'un geste non moins convulsif que sa résistance de tout à l'heure. Vernat tenait l'enveloppe qu'il lui tendait d'assez haut. Elle dut lâcher le cadavre et se

mettre debout pour la prendre. L'avidité de savoir le mot de l'affreuse énigme l'emportait même sur la douleur. D'une main qui ne tremblait plus, elle ouvrait l'enveloppe, sans prendre garde au médecin qui, agenouillé maintenant à la place qu'elle occupait tout à l'heure, appliquait son oreille contre la poitrine du mort, par acquit de conscience professionnelle. Du premier regard, il avait discerné la rigidité du cadavre. Il dit un mot à l'oreille du domestique, qui alla chercher une serviette. Il couvrit la tête à laquelle le trou du front, les yeux déjà vitreux, la bouche ouverte, donnaient un effrayant aspect. A ce manège, non plus, Marie Vialis ne prit pas garde. Son âme tout entière passait dans la lecture des deux lettres dont chaque mot lui arrivait, comme prononcé par la chère voix qu'elle n'entendrait plus.

IV.

L'APPEL A LA MÈRE

« *Ma chère âme, »* disait la première lettre, « *quand tu rentreras, je ne serai plus. Je t'aime passionnément, mais je ne peux pas survivre au déshonneur. Cette lettre au ministre t'expliquera tout. Tu la lui porteras. Il est impossible qu'il ne comprenne pas que je ne lui ai pas menti. Je n'ai qu'une façon de le convaincre que je ne suis pas un traître, un infâme. J'ai tout de même été bien coupable, mais pas comme il a pensé. Je le suis envers toi, envers notre enfant, en m'en allant comme je fais. Mais je ne peux pas. Je ne peux pas. Je souffre trop. Pardon! Pardon! Pardon, mon amie! Je t'aime, mais je dois te quitter, pour qu'il n'y ait pas de tache sur notre nom. Le mien, c'est le tien, celui de Jean-Marie. Dieu aura pitié de moi. Nous nous retrouverons. Mais être accusé comme je le suis, et ne pouvoir prouver la vérité qu'en mourant, — car enfin on croit les morts, — c'est bien dur. Adieu, mon unique amour! En te demandant de*

porter toi-même cette lettre au ministre, je te confie mon honneur. »

L'autre lettre était ainsi rédigée :

« Monsieur le ministre,

« L'homme qui vous écrit va se tuer. Il a le droit de vous dire qu'il n'a pas commis l'action que vous avez eu, vous, le droit de lui reprocher. C'est vrai, il devait, puisque vous l'honoriez de votre confiance, ne pas avoir l'impardonnable légèreté de laisser dans un buvard, où l'on pouvait la prendre, et on l'y a prise, la lettre dont la publication a causé le désastre du Puy. Cette lettre volée, et quand il l'a su, il devait aller à vous, qui aviez été si bon pour lui, vous confesser sa faute. Il a eu trop honte, et — pourquoi ne pas vous l'avouer dans cet instant de la suprême vérité? — trop peur aussi d'une de ces colères comme celle que vous venez d'avoir et qu'il ne se permet pas de vous reprocher. Toutes les apparences sont contre moi. Je n'ai qu'une manière de vous prouver que je ne suis pas un traître. C'est de vous montrer, et de cela vous ne pourrez pas douter, que je ne supporte pas la perte de votre estime. Je n'ai pas le moyen de me justifier par des témoignages, mais c'en est un que la mort. Quelqu'un qui ne peut pas accepter le déshonneur n'a pas commis une

action déshonorante. Je ne vous ai pas trahi. C'est moi qui ai été trahi par un ami de jeunesse dont je vous donne le nom, pour que vous puissiez, par une enquête, contrôler ma sincérité. Ce misérable s'appelle Marcel Faugières. Il est avocat à la Cour d'appel et demeure, 12, rue Gay-Lussac. D'ailleurs, encore un coup, un mourant ne ment pas, et c'est un mourant qui vous écrit, un mourant qui vous demande de garder à ceux qu'il laisse après lui, sa femme et son fils, la bienveillance que vous lui avez toujours témoignée, avant votre sévérité de ce matin. Je vous répète que je comprends qu'elle était légitime. Elle ne l'est plus. Vous le savez maintenant. »

Plusieurs minutes d'un horrible silence s'écoulèrent. Vernat, debout maintenant entre le mort et la veuve, se préparait à la retenir, si un nouvel élan de désespoir la précipitait derechef sur le cadavre. Que contenaient ces deux lettres dont elle restait comme sidérée?

— « Il faut que j'aïlle, » dit-elle enfin d'une voix âpre et forte, « et tout de suite. » Elle remettait les lettres dans leurs enveloppes, d'un geste saccadé, avec un regard d'une résolution sauvage, en répétant : « Tout de suite, tout de suite. »

— « Mais où? » interrogea-t-il.

— « Au ministère. »

— « Il s'est tué pour une faute de service, » pensa Vernat. « Comment va-t-on la recevoir et que va-t-elle faire? »

Puis tout haut :

— « Ma voiture est à la porte, madame, à votre disposition. Je vous accompagnerai, si vous le permettez. »

— « Vous êtes bon, docteur, » fit-elle, « je ne serai pas seule !... »

Et pas un mot d'étonnement de voir auprès d'elle ce médecin qu'elle n'avait pas appelé, pas une question. C'est le point où l'extrême désespoir touche réellement au trouble mental. Il ne lui arrive plus du monde extérieur que les impressions qui rentrent dans le cercle de sa douleur.

— « Mais je dois embrasser mon fils d'abord, » continua-t-elle, et comme elle se retournait pour sortir, elle s'aperçut dans une glace et les taches de sang sur sa figure.

— « Ah ! » gémit-elle avec un cri d'horreur, « il ne faut pas qu'il voie ça ! »

Elle sortit, suivie de sa femme de chambre, pendant que Vernat disait à l'inquiet Bourrachot :

— « Elle a pensé à son fils. Elle va se reprendre, j'espère. Mais il y a des formalités nécessaires, la déclaration à la mairie, d'abord. Courez-y. Si le commissaire de police

pouvait être venu avant qu'elle ne soit rentrée du ministère ! Il s'agit de lui éviter de nouvelles émotions. Elles risqueraient d'être dangereuses. »

— « Oh ! » fit le domestique, soulagé visiblement par le « j'espère » du médecin, « quand madame a l'idée que c'est son devoir, elle est bien courageuse. Vous avez vu, monsieur le docteur, quand vous lui avez donné cette lettre... Tout de même, » ajouta-t-il, « elle a raison, monsieur n'aurait pas dû lui faire ça... Quand il est entré dans la politique, j'ai dit à ma femme : « Monsieur n'est pas taillé pour... Il s'agite trop et pour des riens... »

L'aspect de la veuve, lorsqu'elle reparut, justifiait le témoignage du serviteur. Sur son visage, plus pâle encore, mais résolu, les sinistres traces étaient effacées. Elle avait eu l'énergie de revêtir déjà une robe et un manteau noirs. Elle était gantée de deuil. Sa bouche serrée, la tension de ses traits délicats, la fixité de ses yeux bleus disaient assez que la fièvre intérieure persistait, mais domptée par cette volonté du devoir que Vernat venait de mettre en jeu par hasard. L'état d'égarement où il avait trouvé la jeune femme lui imposait l'évidence qu'entre elle et son malheur, il fallait dresser une digue, non pas d'un moment, mais de

toujours. Laquelle? Cette innocente victime d'un contre-coup tragique de l'hérédité — car l'hypothèse rentrait trop dans son système pour qu'il ne l'admît pas complètement — lui inspirait déjà cette pitié particulière aux médecins que l'hôpital n'endurcit pas. Ils voient clairement le péril suspendu sur le malade qui, lui, ne le soupçonne point. Quand elle avait parlé de son enfant, l'éclair d'un terrible pronostic avait traversé l'esprit du savant : le neveu s'était tué comme l'oncle et d'autres parents. Que de chances pour que le fils se tuât plus tard comme le père ! Et il la regardait marcher devant lui dans l'antichambre d'où elle l'avait appelé, sans entrer, cette fois, dans la bibliothèque, se sentant trop peu sûre d'elle.

— « Allons, » avait-elle dit simplement. Assise dans le coin du coupé, elle ne prononça plus un mot, durant le temps assez long que le cheval de louage mit à franchir la distance entre la rue Saint-Dominique et le ministère. Mais un geste inconscient qu'elle eut, dès que les roues commencèrent de tourner, en disait plus à son compagnon que toutes les confidences. Elle lui avait saisi le bras et le lui serrait avec la force d'un étau. Muet commentaire à son cri : « Je ne serai pas seule. » La contracture de

cette étreinte révélait sa détresse. Son âme, toujours en vertige, avait peur de perdre la raison. Cette convulsion continuée augmentait l'appréhension de Vernat ; et comme elle tenait de sa main libre l'enveloppe sur laquelle il pouvait lire le nom du destinataire.

— « De quelle manière le ministre va-t-il la recevoir? » se répétait-il, « et va-t-il la recevoir?... Si je pouvais causer avec lui auparavant, lui expliquer qu'il y va de tout l'avenir de cette pauvre femme? Dans quel état doit-il être lui-même, après les élections? Et s'il s'agit d'une faute de service et qui touche à ces élections?... Il y a cependant quelque chose que je puis lui demander, pour l'enfant de ce malheureux Vialis, que l'on fasse le silence dans la presse sur ce suicide. C'est notre intérêt d'ailleurs. »

Ce « notre » indiquera que le médecin de la Charité partageait les idées du gouvernement d'alors. Cette opinion, exceptionnelle dans son milieu, prouvait que son empirisme systématique avait du moins enregistré et compris le fait de la Commune. A Paris et dans les crises aiguës, chaque homme un peu en vue a sa fiche politique, et connue des intéressés. C'était une chance pour que celui-ci réussît dans une démarche qu'il considérait comme très importante. Elle empê-

cherait peut-être que le fils plus tard ne connût la mort volontaire de son père, et ne subît l'obsédante et redoutable hantise de l'imitation. Autre chance : le ministre était là. L'huissier de service reconnut Mme Vialis qui, bien souvent, était venue chercher son mari. Il fit cependant quelques objections que Vernat leva en disant :

— « Vous pouvez toujours faire passer la carte de madame et la mienne, avec ce billet. »

Puis, avisant sur une table une plume, de l'encre et du papier, il griffonna simplement ces lignes :

« Monsieur le ministre,

« Le chef de votre cabinet, M. Jean Vialis, vient de se tuer. Par humanité, — il souligna trois fois ce mot, — vous recevrez sa veuve qui a une lettre du mort à vous remettre. »

— « Son Excellence vous attend, » revint dire l'huissier, qui laissa passer le médecin avec la jeune femme. Le ministre était debout devant son bureau. Il tenait à la main le billet de Vernat, et son masque puissant exprimait une stupeur épouvantée devant ce sinistre effet de sa colère. Il montra ce papier, sans même saluer les nouveaux venus, en balbutiant :

— « Mais est-ce possible? »

Pour toute réponse, Mme Vialis tendit à celui qu'elle considérait dès maintenant comme l'assassin de son mari la lettre qu'elle avait reçu la mission d'apporter. Le ministre la prit. A mesure qu'il lisait, deux grosses larmes commencèrent de couler sur ses joues flétries, attestant son remords de l'aveugle emportement qui venait de désespérer jusqu'au suicide un jeune homme qu'il aimait. Ce violent était un juste. A peine Jean Vialis descendu de voiture, sa conscience lui avait reproché cette brutale condamnation, sans enquête préalable, à laquelle l'avait entraîné l'énervement de cette terrible nuit. Il connaissait la sensibilité malade de son chef de cabinet. « Si on lui a volé cette lettre, comme il le prétend, » avait-il raisonné, « c'est bien dans son caractère de n'avoir pas parlé. J'ai manqué de sang-froid. J'ai eu tort. » Rentré au ministère, avant d'aller chez lui se reposer, pour prendre connaissance de son courrier, il avait tout écarté, afin d'écrire aussitôt à Jean Vialis une lettre qu'il se préparait à envoyer rue Saint-Dominique au moment même où la veuve arrivait. Il la prit sur son bureau, cette inutile lettre, en disant à la veuve :

— « Cette estime que votre pauvre mari me demande de lui rendre, madame, il l'avait

toujours eue. Il l'avait toujours méritée. Le malentendu qui a pu surgir entre nous n'a duré qu'un instant. La preuve : je lui écrivais, il y a quelques minutes, pour le rappeler... Mon Dieu ! Que n'a-t-il attendu !... »

La jeune femme repoussa de la main l'enveloppe que le vieil homme lui offrait d'un geste implorateur. Sans le regarder, sans le saluer, elle sortit de la pièce, tandis que Vernat, resté en arrière, s'essayait à réparer l'effet de cet outrageant départ :

— « Monsieur le ministre, elle ne se connaît pas. En ce moment, elle n'est pas responsable. Pardonnez-lui et pardonnez-moi, si je vous demande, comme médecin, pour que l'enfant ne sache pas comment a fini son père, d'empêcher que la presse ne parle de ce suicide. »

— « Il sera mort d'un anévrisme. Rédigez la note vous-même, » dit l'homme d'État.

— « Il lui devait au moins ça, » fit la veuve, quand Vernat, revenu auprès d'elle, lui eut appris cette promesse. « Mais rendez-moi encore un service, » ajouta-t-elle. « Qu'il ne vienne pas à l'enterrement ! Je veux y être. S'il était là, je ne pourrais pas. »

— « Madame, je tenterai cette autre démarche, » dit le médecin, « mais quand je vous aurai reconduite. »

C'était l'occasion pour lui de l'observer encore, et de se préciser à lui-même le plan audacieux qu'il commençait d'entrevoir et qui donnerait à la désespérée ce « choc moral » cher à sa thérapeutique. Ils ne furent pas plus tôt assis dans la voiture qu'un mot d'ordre tout professionnel se prononçait dans sa pensée :

— « Il y a défervescence. Elle vient d'*agir son émotion*. La pile est déchargée. »

Et c'était vrai que la détente nerveuse se faisait évidente par le contraste entre l'attitude actuelle de la malheureuse et sa frénésie de tout à l'heure, quand elle s'agrippait au bras de son compagnon comme un naufragé qui va sombrer. Elle se tenait dans le coin du coupé toujours, épuisée, presque défaillante, mais avec cette étrange sensation de soulagement animal qui succède, même dans le désespoir, à ces crises explosives où il semble, en effet, que l'âme ait dépensé tout son potentiel de souffrance. Elle en éprouvait, malgré elle, comme un bien-être accablé, et elle en était reconnaissante à celui qui l'avait aidée. Il la voyait, en même temps, apprendre qu'il était là, et s'en étonner :

— « Que vous venez d'être bon, docteur !... » disait-elle comme au départ, mais lucidement cette fois. « Sans vous, je n'aurais

pas pu faire ce que je devais faire. Je comprends. C'est Bourrachot qui est allé vous chercher, et vous êtes accouru aussitôt, vous qui êtes si occupé. Ah ! merci ! »

Puis, sans transition, c'est la règle dans les états émotifs où les idées s'associent avec une apparente incohérence qui suit une logique intérieure :

— « Est-ce qu'il vous a dit comment ça s'est passé ? Car enfin, lui, il était là... Ah ! si j'y avais été, moi !... Je ne suis pas restée dehors une demi-heure. Je suis partie avant la fin de la messe. Ah ! trop tard ! trop tard !... Mais c'est avant que j'aurais dû l'aider, mon pauvre Jean !... Tous ces jours-ci, je le voyais bien, qu'il avait un gros poids sur le cœur. C'était le vol de cette lettre... Vous comprendriez, si je vous avais montré ce qu'il écrivait au ministre. Cela aussi, j'aurais dû le faire. Vous sauriez quel cœur il avait, mon Jean !... Et que cet homme ait pu le croire un traître, mais quelle injustice ! Pour un papier qu'un camarade, vous entendez, un camarade de collègue, un monstre, a pris dans un buvard où mon mari l'avait laissé ! Le ministre le lui avait confié. Le voleur l'a publié. Cette publication a fait manquer je ne sais quelle élection... Voilà ce qu'il redoutait, mon Jean, et pourquoi il était si triste. Et moi, je n'ai pas osé le lui

demander, le secret de sa tristesse. Je pensais : « Ce sont les affaires publiques qui l'inquiètent. » Il était si bon Français, si convaincu !... Alors j'essayais de l'amuser, de le distraire. Je l'entraînais dans le monde, au lieu qu'il fallait l'interroger, le presser, lui arracher son secret... Mais j'aurais tout arrangé ! C'est moi qui serais allée chez le ministre, tout de suite, avant que la chose n'éclate... Et je suis sans excuse. Je le pressentais, le malheur, depuis longtemps. Nous avons été trop heureux. C'est si imprudent, d'être heureux !... Je l'ai senti encore davantage, dans ces derniers jours, devant son regard si sombre, et je n'ai pas voulu croire à cet avertissement. J'ai été lâche... Si seulement il était rentré une demi-heure plus tôt, ou moi sortie une demi-heure plus tard ! Je l'aurais rencontré là, sur un de ces trottoirs, car il a passé par ce chemin... Je l'aurais forcé à me parler alors. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !... »

Elle pensait ainsi, tout haut, et, à mesure qu'elle se rapprochait de sa maison, asile de son bonheur qui allait devenir celui de son tragique veuvage, elle s'exaltait à retrouver les souvenirs de sa douce vie conjugale épars dans les moindres aspects de ce quartier familial.

— « Comment empêcher qu'elle n'aille

tout de suite auprès du corps? » se demandait Vernat, inquiet de cette reviviscence de nervosité qui déjà succédait à la détente. « Il faudrait, comme tout à l'heure, qu'elle vît d'abord son enfant. » Et tout haut, quand le coupé entra dans la cour : « Où est la chambre de votre petit garçon, madame? »

S'il avait compté, par cette brusque question, produire sur la malheureuse le même effet de dérivatif que précédemment avec l'annonce de la lettre, il s'était bien trompé.

— « Là, dans l'aile droite, » répondit-elle, sans que ses yeux se tournassent même vers les fenêtres désignées ainsi. Le passionné désir de revoir le cher visage de celui qu'elle avait perdu pour toujours la possédait tout entière. Son agitation annonçait une nouvelle et périlleuse crise qui allait être arrêtée, non point par sa volonté, non point par la suggestion impérative du médecin, mais par le plus vulgaire des obstacles. On était en train d'enquêter sur le suicide dont Bourrachot avait fait la déclaration, aussitôt Mme Vialis partie. Comme le cœur qui saigne les maudit, ces humbles et inévitables détails, d'ordre froidement administratif, que notre civilisation paperassière multiplie autour des décès ! Il devrait quelquefois les bénir. Ils lui imposent un arrêt de ses élans qui lui permet de survivre.

— « Le commissaire et le médecin des morts sont dans la bibliothèque. »

Ces mots, prononcés à mi-voix par le valet de chambre, et pour le docteur seul, celui-ci les répéta tout haut à la veuve, en ajoutant :

— « Je vais vous épargner de les voir, madame. Je leur dirai que vous n'êtes pas en état, et c'est vrai. Allez embrasser votre fils. La mère trouvera la force de ne pas pleurer... »

— « C'est un peu de temps de gagné, » monologuait-il de nouveau, remonté dans sa voiture dix minutes plus tard. « C'est comme pour mon pneumonique du 22. Qu'est-ce que nous avons voulu avec nos pointes de feu et notre caféine? Gagner du temps, jusqu'à la résolution naturelle. »

Il retournait à son hôpital, comme il l'avait annoncé, prêt à secourir le misérable qui souffrait à la Charité, dans sa chair infectée par le pneumocoque, comme il venait d'aider la femme riche, atteinte au plus vif de sa sensibilité intime, et sans trop distinguer une des deux souffrances de l'autre, sinon par la difficulté de la thérapeutique, il poursuivait sa pensée :

— « Il y a cette différence, pourtant, que ces résolutions d'une pneumonie ont

des signes plus nets. Quand les crachats se font plus abondants, sous-crépitants, fins, puis gros et que la température s'abaisse, nous sommes sûrs que la dyspnée va disparaître. Les exsudats psychologiques, ça ne se liquéfie pas comme ceux des bronches. Ça se liquéfie, pourtant, puisque ça disparaît. C'est ce que l'on appelle se consoler. Seulement, où sont les ventouses, les vésicatoires et les cataplasmes sinapisés, où l'huile camphrée et le sérum qui agissent dans des cas comme celui de cette pauvre petite femme? Je crois pourtant que je tiens un moyen. A moins que... »

Il avait, en se prononçant à lui-même cette formule de doute, son habituel hochement de tête. Ce geste en aurait dit long à un de ses élèves, sur l'audace de l'acte chirurgical qu'il se préparait à tenter. Car c'était bien d'une opération qu'il s'agissait, aussi hardie dans le domaine moral que celles dont il était témoin, jadis, au vieil Hôtel-Dieu quand il passait de la clinique de son maître Trousseau à celle de Maisonneuve. Une macabre légende courait sur ce dernier. Les étudiants d'avant 1870 n'en ont pas perdu la mémoire. Un jour que cet étonnant virtuose du bistouri avait exécuté, sans anesthésie et sans antisepsie, une des amputations prodigieusement audacieuses dont il

était coutumier, son interne lui aurait demandé, en lui montrant les deux tronçons du patient : « Quel morceau faut-il remporter dans le lit? » Pour n'avoir pas l'appareil effrayant de l'œuvre sanglante, certaines interventions de l'ordre purement sentimental sont si graves, leur retentissement comporte des risques tels ! Comment ne pas hésiter, devant une parole à prononcer qui, une fois entendue, ne s'oubliera plus jamais, devant un secret à révéler qui achèvera peut-être de désorbiter une pensée déjà troublée? Vernat, dont la qualité maîtresse au chevet de ses malades était la décision franche, se demandait encore s'il donnerait suite à son dessein, quand, à six heures du soir, après un après-midi passé tout entier en visites, — dont une, celle qu'il avait promise, au ministre, — il descendit de nouveau de sa voiture devant le perron du rez-de-chaussée de la rue Saint-Dominique. Le visage bouleversé, comme au matin, du valet de chambre qui vint lui ouvrir la porte détruisit du coup ses scrupules :

— « Ah ! c'est vous, monsieur le docteur !... » gémissait cet homme. « Justement, ma femme me suppliait d'aller vous chercher, tout de suite... Ça recommence, et c'est pire... Madame est au pied du lit de monsieur depuis des heures, qui lui tient la

main et ne veut pas le quitter. Elle n'a rien mangé de la journée, et par moments elle crie, elle crie !... Mais vous l'avez entendue... Et, pendant ce temps-là, M. Jean-Marie pique une de ces colères... Il faut y avoir assisté pour y croire. Il crie, lui aussi, après son papa et sa maman. On doit le tenir, et, sitôt qu'on le lâche, ça recommence. Il n'y a que madame qui peut quelque chose sur lui. Mais, dans l'état où elle est, Dieu sait ce que ça lui ferait de voir le petit comme ça... »

— « Arrangez-vous pour que je le voie, moi, sans qu'il s'en doute, » dit Vernat.

— « Suivez-moi, monsieur le docteur. Tenez... En entre-bâillant la porte... Vous l'entendez? »

Des cris arrivaient, en effet, dans le corridor intérieur où les deux hommes s'étaient engagés, l'un guidant l'autre. A travers l'interstice que laissait le battant, ouvert à demi par le domestique, le médecin aperçut le spectacle vraiment affreux d'une de ces fureurs d'enfant qui justifient le proverbe ancien que la colère est une courte folie. Le petit garçon, — il n'avait pas cinq ans encore, — errait dans la pièce, le visage en feu, se débattant comme un animal traqué. Quand sa bonne, Louisa, et la femme de chambre Marie voulaient le saisir, il les frap-

paît, il les mordait, et, quand il s'échappait d'elles, il se précipitait contre les murs, comme pour s'y briser. Ou bien il se roulait sur le parquet, en proie à des convulsions durant lesquelles son hurlement était remplacé par un râle.

— « Vous avez raison, il lui faut sa mère, » dit Vernat au domestique. « Je reviens avec elle. Surveillez-le, sans le toucher... Elle est dans la chambre de M. Vialis?... Oui. Alors, restez ici. Je me retrouverai. Je connais les aîtres. »

Avec cette mémoire du petit détail physique — détours d'une maison ou traits d'un visage — propre aux métiers où l'homme exerce beaucoup son regard, il avait déjà pris le couloir à gauche, tourné à droite, et il était devant une autre porte, franchie souvent lorsqu'on l'appelait pour quelque maladie de la jeune femme, notamment, il s'en souvenait, quand elle était grosse de Jean-Marie. Il s'arrêta pour épier, sans l'entendre, le gémissement dont lui avait parlé Bourrachot.

— « Elle est dans une période d'accalmie, » conclut-il. « Tant mieux. »

Il frappa. Une fois. Deux fois. Trois fois. Pas de réponse. Il entra et la vit agenouillée au pied du lit, la tête appuyée sur une des mains du mort. Autour de l'autre s'enroulait

un chapelet. Elle avait dû le défaire un peu pour dégager ces doigts livides qu'elle baisait de minute en minute. Sans ces baisers et sans les profonds soupirs qui s'échappaient avec eux de sa poitrine, on l'aurait crue morte, elle aussi, tant elle demeurerait immobile dans son affaissement. Vernat fit vers elle quelques pas. Elle ne les entendit point. Il fallut qu'il lui touchât l'épaule pour la tirer de cette hypnose. Elle se retourna dans un brusque sursaut, avec cette expression de farouche révolte qu'il lui avait déjà vue le matin, mais qui s'adoucit en reconnaissant l'homme dont la compassion intelligente avait été son unique appui durant cette journée d'angoisse. Elle lui en avait assez dit pour qu'elle pût penser tout haut devant lui, comme elle avait fait après la terrible scène chez le ministre, et reprenant, après des heures, la confession interrompue par sa rentrée chez elle :

— « Vous voyez !... Comme il est triste !... » dit-elle en montrant le beau et pâle visage du suicidé qu'encadrait sinistrement une mentonnière, disposée pour cacher le trou noir de la tempe, et elle ajouta d'une voix navrée : « Et moi, je lui demande pardon de ne pas l'avoir deviné. J'ai été bien coupable. »

« Madame, » répondit le médecin d'une

voix sévère, « c'est envers votre enfant que vous êtes bien coupable en ce moment. C'est à votre enfant que vous devez demander pardon. »

Elle le regarda avec étonnement. Ébranlée dans tous ses nerfs par le drame dont cette funèbre contemplation lui renouvelait encore l'horreur, elle entrevit soudain une catastrophe pire.

— « Mon enfant? » répéta-t-elle, « qu'est-il arrivé à mon enfant? »

— « Venez voir, » dit Vernat. Répliquer à ce cri d'angoisse par cette parole équivoque, c'était un dur procédé, mais certain, pour réveiller la mère chez la veuve. Et déjà elle s'élançait, elle courait vers la chambre que la furieuse colère du petit garçon continuait de remplir de ses cris. Il l'aperçut, et il se rua vers elle avec la même frénésie qu'il mettait tout à l'heure à se débattre contre l'approche des trois domestiques. Elle le souleva de terre, non moins passionnément, et, serré contre elle, il commença de s'apaiser, mais en refusant de répondre autrement que par des larmes et des étreintes à cette question, indéfiniment et tendrement répétée :

— « Mais qu'as-tu, mon tout petit, qu'as-tu? »

— « Il faut le coucher, pendant qu'il est

tranquille, » ordonna le médecin. « Aidez Mme Vialis, » — il s'adressait aux deux servantes, — « à le déshabiller très doucement. Qu'elle reste là, jusqu'à ce qu'il s'endorme, pour que la crise ne le reprenne pas. Ce ne sera pas long. »

Moins de dix minutes plus tard, en effet, la mère reparaisait :

— « Si vous saviez ce que ce pauvre petit s'est imaginé !... » fit-elle. « Comme il n'avait pas vu son père de la journée, ni moi de tout l'après-midi, il s'est cru abandonné. Tout cela, parce que je lui ai lu hier le conte du *Petit Poucet* ! Et vous avez vu ?... »

— « J'ai vu qu'il est bien le fils de son père, » répondit Vernat. Puis, mettant dans son accent toute la gravité solennelle d'un redoutable avertissement : « Et c'est ce que vous devez, madame, vous répéter à vous-même, dorénavant, après ce qui s'est passé aujourd'hui, à toutes les heures, à toutes les minutes de votre vie... »

Elle s'appuya des mains à une table sur laquelle traînaient des jouets d'enfant, pour ne pas tomber sous le nouveau coup que lui portait cette simple phrase, chargée pour elle d'un si funeste sens, et elle balbutia :

— « Vous ne voulez pas dire, docteur ?... »

— « Qu'il est menacé de finir comme son père ? Oui, » continua l'implacable guérisseur,

dont le parti était pris maintenant. « Suivez-moi, madame, » continua-t-il avec une autorité singulière, en lui saisissant la main et l'entraînant vers la bibliothèque.

— « Non, pas là, » implora-t-elle, « par pitié, pas là ! »

— « Si, madame, » insista-t-il en la contraignant d'entrer, « là, dans cette pièce où votre pauvre mari a commis l'acte que vous n'avez pas compris et qu'il faut que la mère comprenne, pour son enfant. Quand je suis entré ici, ce matin, vous disiez à votre pauvre mari : « Pourquoi m'as-tu fait ça ? » Quand vous vous êtes trouvée en face du ministre, c'est cet homme que vous avez accusé, puis vous-même dans la voiture et tout à l'heure. Hé bien ! madame, sur mon honneur de médecin, je vous affirme que personne n'est responsable de cette mort, ni le ministre, ni vous, ni M. Vialis. Ce qui lui a mis l'arme à la main dans ce décor, remarquez, où il avait devant les yeux votre portrait, celui de son enfant, tous ses motifs de ne pas se tuer, c'est une impulsion plus forte que lui-même, *autre* que lui-même. Vous m'avez entendu, *autre*. Car enfin, cette faute de service, ce n'était rien qu'un malentendu, le ministre l'a dit devant moi. Mais il y avait l'hérédité... » Il répéta, en détachant les syllabes, et leur donnant le son d'un glas :

« *L'hérédité!*... Vous le savez bien pourtant qu'un de ses cousins au moins et son oncle se sont tués et de la même manière. »

— « Oui, » fit-elle, « mais quel rapport? Son oncle était un viveur, un joueur, au lieu que mon Jean... »

— « Cet oncle était un héréditaire comme votre mari, » interrompit Vernat. « Mais le monde en est plein, » reprit-il, « de viveurs et de joueurs qui ne se tuent pas, tout bonnement parce qu'ils n'ont pas dans leur sang ce sinistre atavisme de la mort volontaire, et si vous recherchez dans la famille des Vialis... »

— « C'est vrai, » dit-elle, en frissonnant, « j'ai entendu parler de ce cousin, d'un grand-oncle encore... »

— « J'en étais sûr. Il n'y a pas de suicide qui ne soit héréditaire, excepté, semble-t-il, le premier. Mais, si l'on y regardait bien, on verrait que ce premier suicide n'a été lui-même que le terme final d'un atavisme émotif, développé de génération en génération. Qu'était votre mari, sinon un grand émotif, et si vivement impressionnable? Vous le lui avez bien souvent reproché devant moi, à votre chevet, quand vos moindres malaises l'affolaient. Et votre fils, qu'est-il, lui aussi, qu'un grand émotif déjà? Devant nous, il y a un quart d'heure, cet instinct

de se détruire par lequel il se jetait contre les murs, qu'était-ce qu'un recommencement?... »

— « Ah ! » interjeta la mère en se prenant le visage entre les mains. « Vous me faites trop de mal ! Taisez-vous ! Pourquoi me dites-vous tout cela ? Vous voulez donc que je meure de douleur, là, devant vous ? »

— « Je veux, » dit le médecin, « que vous trouviez dans cette vérité la force de faire votre devoir. »

— « Quel devoir ? Si vous avez raison, il n'y a pas de devoir, il n'y a ni bien ni mal, puisque nous ne sommes pas responsables. Ce sont vos propres paroles. Et Dieu ! Mais il n'est pas le bon Dieu, s'il permet qu'à cause d'un germe qu'il porte dans son sang, quelqu'un de juste, de délicat, d'honnête, comme mon mari, soit condamné à se tuer, et son fils après !... Ah ! monsieur, mon pire ennemi ne m'aurait pas parlé comme vous venez de le faire. »

— « Vous me remercirez un jour, madame, » répondit Vernat tristement, mais fermement. « Je ne vous ai jamais dit, je ne vous dirai jamais que l'hérédité est inévitable. Je passe ma vie à la combattre, quand, par exemple, je prescris des remèdes et une hygiène à un enfant né de parents tuberculeux. Voyons. Votre mari serait mort d'une

maladie de poitrine, serait-ce vous parler en ennemi que de vous dire : il y a là une menace pour votre fils, emmenez-le dans le Midi? Je ne fais pas autre chose que de vous dénoncer une menace, quand je vous montre une redoutable prédisposition, transmise dans la famille et que je vous avertis d'y parer. Oui, madame, il y a chez votre fils un élément morbide. Vous venez d'en constater la virulence dans cette crise de colère. Il dépend de vous que cette virulence s'amende ou s'aggrave, de vous, » insista-t-il, « de l'éducation que vous lui donnerez. Cette œuvre de préservation, vous devez en être l'ouvrière. Elle est possible. La preuve que le germe héréditaire n'éclôt pas nécessairement, c'est que le père de votre mari et son grand-père ne se sont pas tués. Ce germe, vous devez le faire avorter. Je dis : *vous devez*. La preuve que l'on peut en même temps reconnaître la loi de l'hérédité et croire au devoir, c'est que j'y crois, moi, et je le remplis, mon devoir, à cette minute. Je vous ai regardée souffrir ce matin et tout à l'heure. J'ai compris que vous alliez sombrer dans le désespoir ; et alors, que serait devenu votre fils? A cause de lui, et de ce germe, vous le dominerez, ce désespoir. Encore une fois, vous le *devez*... » Il eut un instant d'hésitation. Une de ses règles strictes était de ne

jamais se permettre un mensonge d'idées. D'autre part, il savait la piété de Mme Vialis et son observation quotidienne lui avait trop montré que toute force vivante enveloppe une puissance de guérison, pour qu'il ne s'interdît pas de toucher, dans cette âme blessée, à cette force-là. Qu'elle eût tiré de son discours cet argument contre Dieu gênait cet athée. Il reprit : « D'ailleurs, madame, vous avez un confesseur, consultez-le. Je serais bien étonné si ce prêtre ne vous disait pas, comme moi, que l'hérédité demeure, en effet, le mystère des mystères, comme elle est la cause des causes. Il l'expliquerait, lui, par la réversibilité. Moi, je l'explique par l'évolution des cellules. Ce ne sont que des hypothèses. On ne peut pas tout comprendre, mais un fait est un fait. Je vous enverrai, dès ce soir, deux ou trois volumes de science où vous trouverez ce fait-là étudié dans sa crudité. Quant au moyen d'en défendre votre fils, je ne peux, en ce moment, que vous en indiquer les grandes lignes. Qu'il ignore tout, d'abord, de cette catastrophe. Nous y avons paré déjà. J'ai remis une note que le ministre fera passer dans la presse. M. Vialis aura succombé à une maladie de cœur. Que l'enfant ne voie pas votre désespoir. Il en serait sensibilisé aujourd'hui et peut-être éclairé

plus tard. Pas de secousse, que ce soit votre règle vis-à-vis de lui. C'est par le calme que vous l'aurez en main... Mais c'est tout un programme que vous aurez à construire vous-même. Je suis prêt à vous y aider. Si votre mari pouvait vous parler à cette seconde, savez-vous ce qu'il vous dirait : « Sauve le petit. » Et, la voyant revenue de sa révolte de tout à l'heure, il conclut : « Jurez-moi, madame, dans cette pièce où M. Vialis a souffert la suprême agonie, et en son nom, de tout essayer pour refaire votre vie sur cette volonté : sauver son fils. »

— « J'essaierai, je vous le jure, » dit-elle après un silence, vaincue par l'espèce de radio-activité qui émanait de cet homme supérieur, tendu tout entier en ce moment dans un de ces actes d'influence par lequel un être communique à un autre, lui insuffle, lui infuse l'énergie de sa conviction intime. « Mais, » dit-elle encore, « ce sera dur, et je suis si faible ! » Et plus bas, trahissant ainsi la défiance qu'elle avait d'elle-même : « Demain, le ministre ne viendra pas à l'enterrement ? »

— « Il est entendu que non, » répondit Vernat, et quand, au sortir de cette conversation, il se retrouva dans sa voiture avec ses pensées : « Cette femme est plus forte qu'elle ne le croit, » songea-t-il. « Claude

Bernard a raison : nous pouvons plus que nous ne savons. Elle essaiera, comme elle a juré. C'est une âme de fidélité. Moi, j'ai fait ce qu'il fallait. J'ai été *le Secours...* » Jamais sa conscience n'avait de satisfaction plus vive que dans les moments où il pouvait se rendre ce témoignage et s'appliquer ce mot dont il avait, on l'a dit déjà, fait sa devise. Puis, secouant sa tête : « Quoi qu'elle fasse d'ailleurs, il est trop probable que cet enfant finira comme son père. Mon confrère Grasset a beau dire que « l'hérédité n'est ni fatale, « ni inéluctable (1) ». C'est la geôle. Mais à un prisonnier dans une geôle, pour qu'il ne se casse pas la tête contre le mur comme voulait faire ce petit Jean-Marie, que faut-il dire : « Vous pouvez en sortir. Méritez-le... » Hélas ! quand il s'agit de cette prison-là, il n'y a personne qui ait qualité pour donner l'*exeat!* »

(1) Professeur GRASSET, *Physiopathologie clinique*, t. III, p. 1093.

V

APRÈS VINGT-SEPT ANS

Vingt-sept longues années avaient passé, depuis ce sinistre jour d'octobre 1877, où le médecin de la Charité arrachait à la veuve désespérée de Jean Vialis ce serment, ce vœu plutôt d'une lutte contre la fatalité suspendue sur l'enfant du suicidé. O contradiction d'un négateur de la force spirituelle, conviant une désespérée à un effort qui supposait un appel à cette force spirituelle ! Ce demi-siècle et plus, d'hôpital et de laboratoire, n'avait rien changé dans les théories du moniste Vernat, qui continuait de se considérer comme fidèle à la méthode scientifique, en ne cherchant, à travers ses expériences de clinicien, que des vérifications à des hypothèses métaphysiques admises une fois pour toutes. Titulaire maintenant d'une chaire à la Faculté, il était devenu un de ces praticiens célèbres, véritables grands seigneurs du Paris moderne, qui vivent dans les magnificences d'un luxe

princier, entourés d'une cour de disciples et de clients, également fanatisés. Une telle existence est comme un terrain tout creusé pour recevoir ces trois fleuves de feu dont parlait Pascal après saint Jean, la passion de sentir, la passion de savoir et l'orgueil de la vie : « *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ* (1). » Et l'apôtre ajoute aussitôt : « Le monde passe et la concupiscentie du monde passe avec lui... » Vernat, dans son triomphe, était bien près déjà de cet écoulement de toutes les choses périssables qui faisait dire encore à Pascal : « Les fleuves de Babylone coulent et tombent et entraînent. O Sainte Sion, où tout est stable et rien ne tombe ! » A cette cité mystique d'après la mort, le grand médecin ne croyait pas. Il croyait, en revanche, à la sûreté de son propre diagnostic, et il se savait condamné pour une échéance plus ou moins longue, ayant discerné en lui tous les symptômes initiaux de la terrible maladie de Bright : céphalée, palpitations, vertiges, petites hémorragies, sensation du doigt mort, crampes, démangeaisons et le reste. Il lui arrivait souvent, par un geste invo-

(1) « Tout ce qui est dans le monde est concupiscentie de la chair, concupiscentie des yeux, et orgueil de la vie... » (Saint JEAN, Ép. I, ch. II, v. 16.)

lontaine, de passer sa main sur son front, pour y constater le signe de la temporale, la flexuosité saillante de l'artère dilatée. Et quand il se considérait dans la glace, il pouvait y voir un masque bouffi de sexagénaire dont le regard attristé ne rappelait guère l'éclat si fier de ses prunelles de jeune homme. Quoiqu'il se tendît à l'attitude stoïque de son maître Trousseau, l'idée qu'il était à la merci d'un épisode aigu assombrissait toute sa pensée. Il ne passait jamais le seuil de son hôtel du parc Monceau, sans qu'une voix intérieure lui murmurât le fatal : « Il faudra bientôt quitter tout ça. » Et « tout ça » ce n'était pas seulement cette belle demeure et ses tableaux, ses meubles rares, ses tapisseries. C'était aussi la plus dévouée des compagnes, la femme autrefois délicieusement belle et si gracieuse encore dans sa vieillesse commençante, qu'il avait épousée un peu avant le suicide de Jean Vialis. C'était son hôpital de la Charité, où il avait installé un service modèle et qu'il aimait, comme Napoléon pouvait aimer la caserne de sa Garde. C'était les quelques salons où il se plaisait à être reçu parmi les hommages. C'était enfin, c'était surtout ses malades. Il était resté aussi passionné pour son art qu'au temps où tout jeune étudiant, il montait l'escalier du vieil Hôtel-Dieu pour aller entendre ce

même Trousseau, et où son cœur battait à coudoyer, parmi les auditeurs du « patron », cet autre maître qui s'appelait Duchenne (de Boulogne). Il continuait de pratiquer, avec une ferveur exaltée par la conviction de sa fin prochaine, sa noble devise, on s'en souvient : « Être le secours ! » N'ayant eu qu'un seul enfant, mort dès sa naissance, il avait reporté toutes ses puissances affectives sur ses patients, et en particulier ceux qu'il suivait depuis les commencements de sa carrière. C'est dire qu'aucune visite n'excitait chez lui un intérêt plus vif que celle qu'il faisait à ce rez-de-chaussée de la rue Saint-Dominique dans lequel Mme Jean Vialis continuait de vivre. Elle n'avait jamais voulu, depuis le suicide de son mari, quitter cet appartement, où elle avait connu des années d'une joie si complète, tragiquement et soudainement abîmée dans une de ces catastrophes dont certaines âmes, celles qui savent aimer, ne se relèvent pas. Elle n'avait pas permis que rien y fût changé. Son culte pour la mémoire de son mari maintenait toutes choses dans le même état qu'au moment où le jeune chef de cabinet, accusé par son ministre, s'était tué dans cet accès de vertige émotif, — héréditaire, hélas ! Elle n'avait jamais non plus cessé de trembler à l'idée de la menace. Et comment le

médecin, devant cette hantise, ne se fût-il pas demandé s'il n'avait pas eu tort de la provoquer? Que de fois ce scrupule avait tourmenté sa conscience, et plus encore au moment où ce récit recommence! On va comprendre pourquoi. On était dans la dernière semaine du mois d'octobre 1904, très peu de jours après l'anniversaire du drame de 1877, et Vernat descendait de son coupé devant ce même perron de la rue Saint-Dominique, à la même heure où le domestique de Vialis était venu le chercher par une même matinée, voilée et triste. Un appel trop pareil lui était arrivé à son réveil, sous la forme d'un billet écrit par la veuve qui le suppliait de passer chez elle en allant à son hôpital. Elle se sentait un peu souffrante, disait-elle, d'un refroidissement, et sa missive se terminait par cette phrase trop significative : « Ce n'est pas seulement sur ma santé que j'ai à vous consulter. Vous m'avez comprise. *Il y a urgence.* »

— « Il y a urgence, » se répétait-il, et elle a souligné ces mots. « Elle veut me parler de son fils. Je m'y attendais. »

Il s'arrêta une minute sur le palier, comme s'il eût eu besoin de ramasser toutes les forces de son esprit avant d'affronter un entretien dont il comprenait la périlleuse gravité. Depuis longtemps, il évitait avec

Mme Vialis les allusions à ce qui restait pourtant leur commune pensée. Il avait profité, pour rassurer complètement la mère, d'un fait qui, d'ailleurs, avait pour lui une grande importance. Jean Vialis s'était tué à vingt-huit ans. Jean-Marie les avait eus en 1900, et cette date avait été franchie sans qu'aucun événement se fût produit. Or, il y a dans l'hérédité du suicide une loi que les psychiatres modernes appellent *l'homochronie*. C'est au même âge, et le plus souvent dans la même saison, que la mort volontaire s'observe chez une lignée de prédisposés. « L'époque dangereuse est passée, » avait déclaré le médecin à la veuve. « Vous l'avez sauvé. » Mais à part lui : « Que serait-il arrivé, » s'était-il demandé, « si, à ce même âge, une circonstance s'était présentée à lui, aussi bouleversante que celle d'octobre 1877 pour son père? » Le thérapeute à la mode était trop informé des moindres racontages de salon pour ne pas savoir que cette circonstance pouvait se présenter maintenant, d'une minute à l'autre, et déclencher le geste fatal. La mère était-elle au courant d'une situation demeurée secrète, pas assez pour que lui, Vernat, ne la connût point? Si elle l'interrogeait, que répondrait-il? Il se surprit à murmurer, en tirant le cordon de tapisserie qui mettait en mouvement, à la vieille ma-

nière, une sonnette intérieure, la formule du classique serment hippocratique :

— « *Nec visa, nec audita, nec intellecta...* »

Et, à voix haute, comme le domestique lui ouvrait la porte, — le même qu'en 1877, mais tout grisonnant aujourd'hui :

— « Madame est souffrante, Bourrachot? »

— « Chaque année, ce mois-ci, » répondit le valet de chambre, « c'est toujours la même chose, monsieur le docteur. Ça lui rappelle trop notre pauvre monsieur. C'est comme moi, quand vient juillet, où j'ai perdu ma femme. Alors madame reste des heures, seule, enfermée dans ce maudit bureau où ça s'est passé. Monsieur le docteur, ordonnez-lui donc d'aller au moins dans le petit salon. Elle ne serait pas à se manger les sangs pour *rien*. Regardez, monsieur le docteur... »

Il ouvrait une autre porte, celle de la bibliothèque, et d'un geste découragé il montrait la veuve, toujours en deuil, qui s'absorbait dans sa pensée, assise au coin du feu, à deux pas du bureau sur lequel posait toujours le buvard où l'ami félon avait trouvé et dérobé la fatale lettre. Les cheveux de la blonde Marie Vialis d'autrefois étaient tout blancs, maintenant. De la joliesse de ses vingt-cinq ans, elle ne gardait que son fin profil, devenu si douloureux, si amer. C'étaient bien les mêmes lignes délicates qui se retrou-

vaient sur le portrait, toujours suspendu au mur, où elle tenait son enfant serré contre elle, — prophétique symbole de ce qu'avait été toute sa vie ! Seulement, ces lignes étaient à présent gravées comme avec une pointe. Une constante terreur avait pétri d'anxiété ce visage, rayonnant jadis de tendresse heureuse. Il s'éclaira pourtant, lorsqu'elle aperçut enfin son visiteur, d'un demi-sourire qui découvrait de blanches dents demeurées intactes, signe, comme l'épaisseur des cheveux, comme la souplesse de la taille et du mouvement, d'une vitalité résistante. Hélas ! Elle ne l'avait employée qu'à souffrir, dans ce décor de son ancien bonheur qui mettait, autour d'elle, la mélancolie des élégances fanées. L'appartement avait été installé, à l'époque de son mariage, en 1872. Les meubles d'étoffes étaient alors à la mode. Des fauteuils capitonnés garnissaient ce cabinet de travail. Leur soie avait passé. Celle des rideaux s'élimait et se décolorait. Les reliures des volumes hérités des grands-parents Vialis revêtaient les parois de leur maroquin flétri et ajoutaient encore à cet aspect de vétusté triste, d'autant que le rez-de-chaussée donnait sur un étroit jardin où, par cette matinée grise, deux arbres maigres secouaient leurs feuilles mortes sur un gazon jauni comme elles. Cependant la

recluse de cet asile de regrets s'était levée avec une fièvre qui prouvait qu'elle espérait Vernat bien impatiemment, du fond de sa solitaire rêverie.

— « J'avais si peur, » fit-elle, « que vous vinssiez plus tard, et comme j'attends Jean-Marie à onze heures... »

— « Vous avez voulu me parler de lui auparavant, » interrompit le médecin. « Mais c'est de vous qu'il faut parler d'abord. Ainsi vous avez de nouveau pris froid. Au Père-Lachaise, naturellement? Voyons, laissez-moi vous ausculter... » Il l'avait, tout en causant, forcée de s'asseoir, et, l'oreille collée d'abord sur sa poitrine, puis sur son dos. « Respirez. Ne respirez pas... Bon. Ce n'est pas grand'chose. Mais si vous n'êtes pas plus prudente, je vous envoie dans le Midi. »

— « Vous savez bien que je ne peux pas y aller, avec mes œuvres. »

— « Là encore, » insista-t-il, « vous vous surmenez. »

— « Vous n'allez pas me les défendre! Vous oubliez qu'elles m'ont aidée à vivre, surtout depuis ce mariage de mon fils. »

Un silence tomba entre eux, que Vernat rompit le premier :

— « Il y a quelque chose de ce côté-là? » interrogea-t-il.

— « Oui. Et d'abord qu'il n'est pas heu-

reux, » répondit-elle. « Je le savais bien que cette femme n'était pas celle qu'il lui fallait. Et vous aussi, vous le saviez. Quand je suis venu vous annoncer : « Jean-Marie est amoureux de Sabine Lancelot. Il veut l'épouser, » j'ai compris tout de suite, à votre physionomie, que cette jeune fille ne vous plaisait pas. »

— « Je la connaissais à peine, » rectifia le médecin. « Je vous ai dit la vérité, que je l'avais vue très dévouée au lit de mort de son grand-père, où l'on m'avait appelé pour une dernière consultation. »

— « Vous me l'avez dit en effet, » reprit Mme Vialis, « et surtout qu'il fallait ménager l'exaltation de Jean-Marie. Je me rappelle, allez, tout votre discours, et les chiffres que vous m'avez cités que quinze suicides, sur cinquante, ont pour cause une histoire d'amour. Ce n'est pas un reproche, mon ami. Le médecin devait me parler comme vous m'avez parlé, et moi, je devais agir comme j'ai agi. Quand j'ai commencé de faire quelques objections à Jean-Marie, il m'a regardé. C'étaient tellement les yeux de son père !... »

— « Ne regrettez rien, » fit Vernat. « Ils ont l'un et l'autre de la fortune, deux enfants beaux et bien portants. Ils mènent une vie un peu trop mondaine. Ils sont jeunes.

Jean-Marie néglige un peu les études d'histoire, commencées à sa sortie de l'École des Chartes? Je vous avais conseillé de le diriger de ce côté-là, pour lui éviter une carrière d'ambition et ses dangers possibles. Ces dangers sont évités. Il reste à savoir si cette existence de distraction, la sienne aujourd'hui, ne vaut pas mieux pour sa santé que l'abus du travail de cabinet dont je m'inquiétais, je vous avoue. Quant à n'être pas heureux, avec son caractère, il ne le sera jamais... »

— « Et c'est vous qui me parlez ainsi, à moi!... » interrompit la mère, en regardant son interlocuteur fixement et avec un frémissement autour de ses lèvres et sur ses paupières. « Vous!... » répéta-t-elle. « Mais si vous n'êtes pas vrai avec moi, vous, sur qui pourrais-je m'appuyer? Même à mon confesseur je n'ai jamais dit que mon mari s'est tué. Je ne peux pas lui demander conseil. Il n'y a que vous à qui je puisse parler de l'horrible chose... »

— « Calmez-vous, madame, calmez-vous, » dit le médecin. « Vous désirez que je vous donne un conseil?... J'y suis prêt. »

— « Hé bien! » reprit-elle. « J'ai d'abord une question à vous poser. »

— « Posez-la. Je vous répondrai. »

— « Vous sortez beaucoup, docteur. Vous

voyez beaucoup de gens. Vous entendez beaucoup de choses. Quand on parle de ma belle-fille dans le monde, qu'est-ce qu'on en dit? »

— « Que c'est une très jolie femme et qu'elle est charmante. »

— « Ah! » s'écria la mère sauvagement. « Encore ce mensonge, car c'en est un!... Oui ou non, ma belle-fille passe-t-elle pour coquette?... Vous ne répondez pas. Vous avez promis pourtant... Pour légère?... Vous ne répondez pas... Prononce-t-on le nom d'un homme?... Vous ne répondez pas... Mais comprenez donc que si je vous les pose, ces questions, ce n'est pas pour moi. Ma conviction à moi est faite. Sabine n'est pas une honnête femme. Ce qu'il faut, c'est que vous m'aidiez à défendre mon fils, parce que... » Elle montrait le bureau sur lequel son mari, avant de se tuer, lui avait écrit cette courte lettre d'adieu. Et sur un geste du médecin qui signifiait : « Mais qu'y puis-je? » elle continua : « Voilà plusieurs semaines qu'il est affreusement triste. C'est un de ces abattements comme je lui en ai tant vu, quand il était petit, à la veille de se confesser, avant de passer un examen, enfin chaque fois qu'il trouvait l'occasion de donner cours à cet esprit d'anxiété que j'ai tant combattu en lui. J'ai voulu que toute

son éducation fût faite ici, à cause de cela. En ce moment, il traverse une crise. Elle est grave, puisqu'il m'a écrit pour m'annoncer sa visite, ce matin, dans des termes si inquiétants, et en me demandant d'être seule. Mon ami, car vous êtes mon ami, le meilleur, le plus sûr, celui qui sait tout, encore une fois aidez-moi, de nouveau, dans cette circonstance !... »

— « Alors vous croyez qu'il veut vous parler de sa femme?... Qu'il est jaloux?... » interrogea Vernat, sans répondre directement. Tandis que Marie Vialis le pressait, sa physionomie était devenue de plus en plus indéchiffrable. Il ne s'était pas trompé en appréhendant une inquisition à laquelle sa conscience ne lui permettait pas de se prêter. Le secret professionnel, pour un médecin scrupuleux, ne porte pas seulement sur les maladies. Il s'étend jusqu'aux propos surpris dans un monde où il n'est reçu qu'à cause de son métier. Vernat était donc bien décidé à ne pas prononcer un mot qui confirmât les soupçons que la belle-mère déclarait avoir sur sa bru, et comme, à sa question sur la jalousie de son fils, elle avait répondu « oui, » il prit les devants et demanda :

— « Et vous avez peur qu'il ne vous prononce, lui, un nom? »

— « Oui. »

— « Et vous pourriez me dire lequel? »

— « Georges Saintenois, » fit-elle d'une voix qui s'étouffait. En même temps, elle avait saisi le bras de Vernat, comme autrefois, dans la voiture qui les emmenait au ministère, et, desserrant son étreinte : « Ah ! vous n'avez pas tressailli. C'est donc vrai que ce nom ne vous dit rien !... » Puis, affaissée sur elle-même : « Mais qu'est-ce que cela prouve? Vous ne seriez pas le grand médecin que vous êtes, si vous ne saviez pas tout garder là et là... » Et elle touchait de ses doigts alternativement sa poitrine et son front en gémissant : « Comme on est seule ! »

— « Mais non, madame, vous n'êtes pas seule, » répliqua Vernat, en lui prenant la main à son tour. Et, pratiquant en effet cette règle professionnelle de l'empire sur soi dont elle venait de le louer, il prit un ton de bonhomie indulgente pour l'apaiser. Il pensait : « Pauvre femme ! Elle a deviné ! » Et tout haut : « Voyons ! permettez-moi de raisonner avec vous? Qu'avez-vous espéré en m'interrogeant? Que je vous répondrais : oui, j'ai entendu parler de M. Georges Saintenois à l'occasion de votre belle-fille ; ou bien : non, je n'en ai pas entendu parler. Voilà qui ne prouverait rien : les propos du monde ou son silence. Que de relations innocentes on calomnie ! Que de liaisons

coupables on ignore ! Ce que vous voulez, c'est contrôler vos soupçons. Quoi que vous prétendiez, vous ne pouvez avoir que des soupçons. Ce n'est pas le moyen. »

— « Vous vous dérobez toujours, » dit la mère, en hochant tristement la tête. « C'est votre droit, peut-être votre devoir... Vous ne vous déroberez pas à cette autre question. Mon fils sera là dans une heure. Supposons que je ne me trompe pas, — et sur ce point-là je ne me trompe pas. J'ai trop bien observé son attitude vis-à-vis de sa femme, ces temps derniers. Supposons donc qu'il soit jaloux, qu'il ait lieu de l'être. Supposons encore qu'il me prononce un nom et que ce nom soit celui de Georges Saintenois. Oui ou non, êtes-vous d'avis que je dois entrer dans son idée, lui montrer mon opinion, à moi ? Ne croyez-vous pas qu'en agissant ainsi, je le ferai se libérer, s'extérioriser ? Le jour où mon pauvre mari a constaté le vol de cette lettre que lui avait confiée le ministre, s'il m'en avait parlé, si nous avions discuté ensemble les conséquences possibles, il n'aurait pas subi ce tête-à-tête avec l'idée fixe qui affole. J'en sais quelque chose. Dans la scène avec son ministre ensuite, le choc aurait été amorti, et ce qui est arrivé ne serait pas arrivé. »

— « Le cas n'est pas le même, » répondit

Vernat. « Il y avait un fait positif, alors, et un fait, ça se circonscrit, ça se précise. Dans la circonstance présente, il ne s'agit chez vous, je vous le répète, et chez votre fils, s'il est vraiment jaloux, que de soupçons. Vous multipliez les siens par les vôtres, tout simplement, et vous déterminerez l'explosion. Mon avis, puisque vous me le demandez, est que vous lui cachiez, au contraire, tout ce que vous venez de me dire, mais résolument, absolument. S'il vous prononce le nom de Saintenois, comme vous l'appréhendez, ayez le courage de hausser les épaules, de rire, si vous pouvez, de le plaisanter... »

— « Mais, docteur, » interrompit-elle, « vous rendez-vous compte de ce que vous me conseillez? Alors, Sabine aurait un amant, et moi, la mère du mari, je couvrirais cette infamie?... »

— « Arrangez-vous pour n'avoir pas à la couvrir. »

— « Comment, si la chose est vraie? »

— « En ayant avec votre belle-fille la conversation que vous ne devez pas avoir avec votre fils. »

— « Je ne vous comprends pas... Une conversation avec ma belle-fille? Sur Saintenois? »

— « Oui. »

— « Mais c'est l'avertir. »

— « Justement, et l'arrêter, si elle n'en est encore qu'aux légèretés. La faire rompre, si elle est allée plus loin. Si votre fils vous a prononcé ce nom, n'hésitez pas, prononcez-le, vous, à sa femme, non pas comme vous ayant été dit par votre fils, — une scène entre eux serait dangereuse, — mais comme ayant été découvert par vous seule. Vous verrez bien ce qu'elle vous répondra, quand vous lui donnerez vos raisons de penser qu'elle n'est pas une honnête femme. Je ne vous les demande pas. Il me serait interdit de les discuter. Vous en avez, pour vous défier particulièrement de ce jeune homme. »

— « Certes, mais surtout pour me défier d'elle, et c'est ce qui rend cette conversation bien difficile. Je me suis toujours interdit de me plaindre d'elle, même à vous. Il a fallu ce billet de mon fils, ce matin, et le sentiment de la gravité probable de l'entretien qu'il veut avoir avec moi, pour que je vous aie parlé à cœur ouvert, comme j'ai fait. Entre ma belle-fille et moi, depuis le premier jour, ç'a été la glace. Vous venez de le dire, elle aime passionnément le monde, et le monde, quand on a traversé ce que j'ai traversé, on ne le supporte plus. Elle a entraîné mon fils dans un tourbillon où je ne les ai pas suivis. Leurs dîners, leurs soirées, je n'y suis jamais

allée. La solitude, ici, avec mon passé, au dehors l'église et mes œuvres, voilà toute mon existence depuis leur mariage. Je n'ai rien à reprocher à Sabine, au point de vue de la correction. Elle m'a toujours montré cette déférence froide qui signifie : vivez et laissez-moi vivre. Oh ! elle y a mis des formes, si bien que je ne serais pas autorisée à formuler contre elle un grief quelconque. Seulement, passer tout d'un coup de ce silence poli et armé à une brusque attaque, est-ce possible ? Si elle est coupable, elle rompra net, et je ne l'aurai pas, cette explication. »

— « Tout de même, elle est mariée, » dit Vernat, « et avec un homme dont elle connaît le caractère, puisque vous la jugez si réfléchie. Elle l'a vu emporté, violent. Elle a dû subir plus d'une de ces colères qui nous ont fait assez peur, autrefois. Si elle est coupable, à tout prix elle voudra éviter que vous la dénonciez à quelqu'un dont elle ne peut pas ne pas avoir peur. Mon pronostic, c'est que vous la trouverez souple à vous étonner, dès que ce nom de Saintenois aura été prononcé, du moins si vous ne vous êtes pas trompée. Et, si vous vous êtes trompée, si elle n'a rien dans sa vie, que risquez-vous... Si elle m'avait gardé comme médecin, » continua-t-il, « je vous épargnerais une con-

versation qui paraît vous être trop pénible. Car un médecin peut se permettre beaucoup d'indiscrétions. »

— « Mais elle ne vous a pas gardé comme médecin, » répondit Mme Vialis, « et à un moment où cela pouvait donner à penser. »

C'était elle qui, maintenant, fixait sur son interlocuteur un regard d'une acuité scrutatrice. Quelle effrayante vérité cherchait-elle encore à surprendre? Vernat ne le devinait que trop, et son visage se faisait de plus en plus impassible, tandis qu'elle insistait :

— « Oui, quand elle a été grosse de son second enfant. »

— « Parce qu'elle a repris le médecin qu'elle avait jeune fille? » répondit-il. « Je ne m'en suis pas offensé. D'abord, j'étais absent de Paris, quand a commencé cette grossesse. Des malaises sont apparus qui exigeaient des soins immédiats. Elle s'est adressée à un confrère qu'elle connaissait. C'était trop légitime. Elle l'a gardé. C'était trop légitime encore. Mais... » — il s'était levé et avait tiré sa montre, — « le temps me presse un peu : excusez-moi. D'ailleurs, mon ordonnance est faite, du moins pour le moral : avec votre fils, le chloroforme, l'anesthésie. Avec votre belle-fille, le couteau, s'il y a lieu... Quant à votre refroidissement, voici... »

Il s'asseyait devant le bureau sur le même

fauteuil qu'avait occupé, avant de se tuer, le mort dont sa cliente et lui sentaient passer le fantôme entre eux. Il tira de sa poche un stylographe et un carnet dont il détacha une feuille pour y libeller quelques lignes. Il n'avait pas voulu toucher au papier et au porte-plume que la veuve maintenait là, auprès du buvard, sans elle-même s'en servir jamais ; et elle renouvelait les feuilles et l'encre sans cesse, par cette pitié naïve d'une tendresse qui se donne, sans y croire, l'illusion de prolonger une vie profondément regrettée. Cette divination et ce respect d'une nuance de sentiment qu'elle savait elle-même presque enfantine, toucha Mme Vialis. Elle prit l'ordonnance avec un « merci » plus ému. Comme elle reconduisait son visiteur, celui-ci se retourna, la main sur le bouton de la porte, pour lui dire du même accent dominateur qu'il avait eu vingt-sept ans auparavant, à cette même place :

— « Rappelez-vous, madame, ce que vous m'avez juré dans cette pièce, sur la mémoire de votre mari : tout essayer pour refaire votre vie sur cette volonté, sauver son fils. »

C'étaient les mêmes mots destinés à panser la même plaie, et ceux qu'il se prononçait tout seul, remonté dans sa propre voiture, faisaient écho aux formules dont son déter-

minisme se contentait vingt-sept ans auparavant :

— « La crise approche. Si jamais ce malheureux Jean-Marie apprend que Saintenois est l'amant de sa femme et la vérité sur l'enfant, il se tuera, lui aussi. Oui, l'hérédité, c'est la geôle !... Mais l'apprendra-t-il ? Cette pauvre mère arrivera-t-elle à l'abuser ? Je lui ai indiqué le seul procédé. En aura-t-elle l'énergie ? Quand je pense qu'elle méditait de tout lui dire ! Elle ne m'a questionné que pour avoir des preuves à lui donner, plus complètes que celles qu'elle possède déjà. Ce péril-là, du moins, est reculé. »

VI

LA MENACE

Le perspicace observateur ne s'y était pas trompé. La pauvre mère — comme il l'appelait trop justement — n'avait que des soupçons. Quand elle avait dit : « Sabine n'est pas une honnête femme, » elle affirmait ce qu'elle redoutait, — et qu'elle ignorait, — pour enlever tout scrupule à son interlocuteur. « Il parlera, » avait-elle pensé, « s'il croit que je sais tout. » En même temps, elle espérait, — avec quelle passion ! — une réponse négative, mais franchement, fermement donnée, et non pas cette fin de non-recevoir opposée à son inquisition. C'est qu'il y allait, pour elle, de l'œuvre de sa vie, consacrée toute à écarter de son fils les émotions qui pourraient déclencher la funèbre hérédité. Que sa femme, dont il était amoureux comme au premier jour, le trahît et qu'il vînt à l'apprendre, qu'arriverait-il ? La mère en frémissait, chaque fois qu'elle imaginait cette terrible hypothèse, et de nouveau, le

médecin parti. A une minute, elle avait lu trop distinctement au fond de ces yeux, qui se voulaient intraversables, la pensée réelle de cet ami si dévoué, et trop nettement compris que le scrupule du secret professionnel lui commandait le silence, quand elle avait fait allusion à la naissance du second enfant.

— « Lui aussi, » songeait-elle en écoutant la porte d'entrée se refermer, « il a mon idée sur Juliette. Il croit qu'elle n'est pas de Jean-Marie... »

C'était par ce doute sur la légitimité de la petite fille que le douloureux soupçon avait commencé. Jusqu'alors, il n'y avait eu entre la bru et la belle-mère que ces rapports, glacés mais corrects, qu'elle avait rappelés à Vernat. Ils s'expliquaient assez par un de ces malentendus habituels entre deux générations, aggravés, dans l'espèce, par la farouche sévérité du deuil de la plus âgée des deux femmes. La substitution d'un médecin à un autre, au début de la deuxième grossesse de Sabine, avait bien été le premier incident vraiment grave et qui avait changé cette mésestente en méfiance. L'explication était pourtant très simple et Vernat l'avait donnée. Les premiers symptômes de cette grossesse étaient apparus au moment où Sabine rentrait à Paris, en septembre, après un

séjour aux bains de mer. Pendant ce temps-là, son mari était aux eaux de Nérès. Ce que Vernat s'était bien gardé de rappeler, après avoir argué de son absence pour justifier le choix de l'autre médecin, c'est que l'enfant était née soi-disant un peu avant terme. L'attitude de Sabine vis-à-vis du nouveau docteur avait aussitôt donné à la belle-mère l'impression d'une de ces complicités tacites, comme il s'en établit entre une malade et celui qui la soigne, quand elle sent qu'il a deviné un mystère dont ni lui ni elle ne parleront jamais. La veuve était trop profondément chrétienne pour ne pas s'être reproché ce jugement téméraire comme un coupable manque de charité. Mais certaines pensées, une fois tombées en nous, y germent avec une irrésistible force. Quand l'enfant était née et que Sabine avait voulu la nourrir, au lieu qu'elle s'était refusée autrefois à nourrir son fils, la belle-mère s'en était étonnée, ainsi que du prénom de Juliette, choisi par sa bru. Pourquoi? Les renseignements lui avaient manqué pour le savoir. C'était celui de la mère de Georges Sainte-nois, et la maîtresse du jeune homme avait voulu appeler ainsi la fille qu'elle avait eue de son amant. La mère du mari avait senti là une énigme, de même qu'elle avait senti le mensonge dans l'accent avec lequel Sabine

avait insisté sur la prétendue ressemblance du pauvre petit bébé vagissant et de son prétendu père. Cette comédie s'était prolongée quelque temps. Elle avait cessé sur un regard échangé un jour entre les deux femmes, où s'étaient affrontés le défi de l'une et la perspicacité de l'autre. Depuis lors, la bru avait toujours opposé à l'observation de sa belle-mère des prunelles, non pas fuyantes, — le dérobement des yeux est encore un aveu, — mais muettes, inexpressives, celles de quelqu'un qui s'est muré dans son secret. La petite fille avait commencé à grandir. C'était elle que Marie Vialis avait maintenant considérée avec l'attention continue et divinatrice que développe l'idée fixe. Le jeune ménage habitait rue de Villejust, dans la partie qui touche à l'avenue du Bois-de-Boulogne, où l'on promenait l'enfant par les beaux après-midi. Que de fois la veuve avait franchi la distance entre la rue Saint-Dominique et cette avenue, dans quel espoir? Celui de voir peut-être, devant la voiture poussée par la *nurse* de Juliette, un homme s'arrêter qui caresserait la petite, et sur le visage duquel apparaîtrait la vraie ressemblance. Un jour, en effet, et comme elle débouchait d'une allée transversale dans cette avenue, elle avait aperçu cette voiture, et, s'en appro-

chant, quelqu'un qui avait causé avec la *nurse* comme un familier de la maison de ses maîtres. Puis il avait embrassé la fillette endormie, doucement, pour ne pas la réveiller. Mme Vialis avait reconnu un des camarades de son fils au régiment, venu chez elle à plusieurs reprises autrefois, et dont elle gardait un souvenir un peu pénible, pour un motif qu'elle ne s'était jamais avoué à elle-même. C'était un garçon aux traits irréguliers dans un masque heurté, mais frappant, avec quelque chose de martial et de décidé dans sa physionomie qui le rendait plaisant et lui conférait en même temps une espèce d'autorité. Comment la mère de Jean-Marie n'eût-elle pas éprouvé une impression d'instinctive envie en comparant cette mâle allure au je ne sais quoi d'hésitant, d'incertain, de morbidelement sensitif qu'elle rencontrait sans cesse et redoutait tant chez son fils? Le jeune homme, penché sur la petite Juliette, avec cette tendresse prévenante, était ce Georges Saintenois, qu'elle avait nommé au médecin. En quittant l'enfant, il avait passé devant Marie Vialis, sans la remarquer. Mais elle, toute sa force d'observation s'était concentrée dans ses yeux pour ne rien perdre des lignes de ce visage, de ces gestes, de ce port, et comme un cliché photographique s'était fixé dans sa mémoire,

sur lequel sa réflexion avait médité indéfiniment.

Et d'abord, durant les semaines suivantes, elle était retournée chaque jour à l'avenue du Bois, au moment où elle était presque sûre que la *nurse* y promènerait la petite fille. Elle s'asseyait dans la même allée transversale par où elle avait débouché l'autre fois. Un massif lui permettait de se dissimuler et elle épiait, non sans une secrète honte de cet aguet clandestin. Les sensibilités très pures ont de ces remords imaginaires, quand elles accomplissent en toute innocence des actes commis habituellement par des coupables. Voici qu'au début de la seconde semaine, elle avait revu le même jeune homme, ce Georges Saintenois, déjà passionnément soupçonné par son intuition maternelle. Il tournait le coin de l'avenue Malakoff, accompagnant, qui? Sa bru elle-même. Le couple s'était arrêté une minute sur le trottoir pour regarder, elle d'un côté, lui de l'autre. Que cherchaient-ils? La voiture de l'enfant, vers laquelle ils se dirigèrent aussitôt, et ils marchaient d'un mouvement si léger, si pareil. Ils se souriaient de la bouche et des yeux, soutenus, animés par cette joie de la présence qui met un rayonnement autour de l'amour heureux et le dénonce trop. Arrivés devant la voiture,

Sabine avait soulevé sa fille dans ses bras et l'avait tendue à son compagnon. Le geste de ce dernier pour prendre, lui aussi, la petite, et lui baiser le front et les yeux avait achevé de convaincre l'observatrice, d'autant plus qu'au même instant l'autre enfant, René, qui ressemblait si évidemment au mari, celui-là, était accouru pour embrasser sa mère. Elle l'avait aussitôt renvoyé au cerceau avec lequel il jouait. Saintenois, qu'il saluait, lui avait simplement tapoté la joue du bout des doigts, en le regardant à peine. La grand'mère s'était alors avancée. Elle comptait saisir chez sa belle-fille un trouble plus révélateur encore. Elle avait bien vu à son approche la physionomie de Sabine, si gaie, si ouverte, se refermer, mais comme toujours en sa présence, et sans que cette rétraction prouvât chez la jeune femme une impression particulière. Saintenois en revanche ne put dissimuler une certaine gêne quand, présenté par la bru à la belle-mère, celle-ci répliqua : « Je reconnais bien monsieur. » Mais cette gêne ne s'expliquait-elle point par la phrase qu'il dut prononcer en réponse :

— « Vous êtes trop bonne, madame, de reconnaître quelqu'un que vous aviez reçu si aimablement, et qui aurait dû, depuis très longtemps, aller vous rendre ses devoirs. »

— « Ne vous excusez pas, monsieur, » fit-elle ; « voici des années que je ne suis plus du monde. »

Celles qui ne sont plus du monde, les solitaires comme elle, développent dans leur existence monotone une force de compréhension singulière. On les croit ignorantes des gens et des choses, naïves, facilement abusées, et l'on demeure étonné par la sagacité pénétrante de leur coup d'œil sur les caractères et sur les situations. C'est que la part des événements extérieurs étant réduite pour elles à leur minimum, ces solitaires n'en laissent rien passer qu'elles ne coulent à fond. Rappelez-vous le mot de Newton à qui l'on demandait comment il avait découvert la gravitation : « En y pensant toujours. » Les veuves, les vieilles filles, les femmes condamnées par leur santé à ne pas sortir, fournissent sans cesse des exemples saisissants de ce pouvoir de la pensée constante et réfléchie, qui se retrouve également chez les religieuses. Comment Mme Vialis se fût-elle, une fois lancée sur cette piste, arrêtée dans son enquête ? Jamais, depuis ces quatre ans, elle n'avait vu sa prétendue petite-fille, sans poursuivre cette patiente et minutieuse analyse du moindre indice, que le génie du savant pratique par méthode. L'instinct d'une amoureuse jalouse

ou d'une mère inquiète ne procède pas autrement. L'enfant bougeait, balbutiait, parlait, riait, regardait, secouait sa tête, et dans ses gestes, dans la construction de son corps, dans le mouvement de ses lèvres, dans la couleur de ses yeux, de ses cheveux, de son teint, la veuve cherchait, elle trouvait l'animal d'une autre race, une créature qui n'avait rien du sang de son mari et de son fils. Jean-Marie était châtain comme son père. Elle-même était blonde. Quand Sabine, blonde également, appelait en riant sa fillette : « Ma vilaine noireude, » elle allait au-devant d'une remarque, inévitable pour quiconque voyait l'enfant entre elle et son mari. Ce dernier donnait à Juliette un autre surnom, plus tendre, mais que sa mère à lui n'entendait jamais sans frémir : « Mademoiselle l'Infante, » et c'était vrai que la jolie créature ressemblait à ces petites princesses de type si intensément espagnol dont Vélasquez fut le peintre. Mais le pays basque, c'est déjà l'Espagne, et par sa famille maternelle, Georges Saintenois était originaire d'une bourgade de la partie des Basses-Pyrénées qui fut jadis la Basse-Navarre, Hasparren, en dialecte *Ahazparné*. Lui aussi évoquait, au premier regard, le souvenir d'un personnage de Vélasquez, avec son teint olivâtre, et la maigreur osseuse de son

visage un peu long. Ses cheveux noirs étaient de la même nuance que ceux de la petite fille, de la même nuance leurs yeux d'un brun sombre. Le jeune ménage étant allé une fois passer l'automne à Saint-Jean-de-Luz, sur les conseils de Saintenois, précisément, Jean-Marie avait dit à la veuve en lui amenant Juliette à leur retour :

— « C'est là-bas qu'elle avait vraiment l'air d'une infante parmi ses ménines, quand elle jouait avec d'autres petites de la ville. On la croyait du pays... »

Quelle phrase à entendre pour une mère que l'aveuglement de son fils supplicie et qui, pourtant, mourrait plutôt que de lui communiquer ses doutes ! Et elle l'écoutait ajouter, lui vantant le charme prenant de toute cette vallée de la Nivelle :

— « Georges nous avait donc trouvé une délicieuse maison, du seizième siècle, tout simplement, mais modernisée à l'intérieur. Il avait même eu la gentille idée de penser au chartiste. Imagine-toi que l'on conserve à l'hôtel de ville de Saint-Jean l'acte de mariage de Louis XIV avec Marie-Thérèse d'Espagne, qui s'est célébré en 1660. « C'est « un sujet pour toi, ce mariage, » me disait-il. Tranquillise-toi, maman. Je n'abandonnerai pas mon histoire du duc de Nivernais. »

Jean-Marie avait commencé en effet, à

sa sortie de l'école, par un ressouvenir d'Imphy et de ses attaches provinciales, une étude sur ce petit-neveu de Mazarin, mêlé à toute la diplomatie de son époque par ses ambassades à Rome, à Berlin, en Angleterre, à la littérature par ses fables et ses discours à l'Académie, aux salons par la grâce de ses manières et ce « ton excellent » que lui reconnaissait le prince de Ligne, à l'art des jardins par Prunevaux et ses charnelles, à la grande histoire humaine par son attitude de stoïcisme élégant dans les prisons révolutionnaires. Le jeune homme s'était engoué de cette figure d'une gentillesse maniérée, mais si délicate. Il en avait entretenu sa mère indéfiniment. Puis le mariage était venu et les séances à la bibliothèque et aux archives des Affaires étrangères se faisaient de plus en plus rares.

Ce n'était rien, que ce conseil de Sainte-nois à son camarade, sur un changement de sujet de travail. La mère y avait vu un nouvel indice : il n'était pas un véritable ami, puisqu'il comprenait si peu ce caractère dont l'hésitation était le vice intime. Par une invincible association d'idées, elle s'était rappelé le faux ami de son mari, dont la félonie avait eu jadis une si tragique conséquence. Jamais, depuis lors, il n'était arrivé à Jean-Marie de prononcer le nom de

Saintenois, sans qu'elle ne revît en pensée Marcel Faugières. Elle identifiait l'impression d'antipathie qu'elle éprouvait, toute jeune femme, pour ce traître, même avant son acte infâme, et celle que lui donnait Saintenois dans les courtes visites qu'il se croyait obligé de lui faire maintenant. Pourquoi, sinon pour abuser Jean-Marie davantage encore? Elle voulait voir dans cette antipathie un pressentiment. Avait-elle si tort? Les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets. Les relations de deux jeunes gens d'un type antagoniste ont beaucoup de chances d'aboutir à une lutte secrète, ignorée parfois des deux combattants, et où la personnalité la plus énergique fait du mal à l'autre. Quand cette image de Marcel Faugières ressuscitait ainsi devant la mémoire de la veuve, dont le mari s'était tué à cause de lui, un autre pressentiment s'imposait. Faugières, en effet, avait fini sinistrement. Il avait réussi à entrer à la Chambre. Il était même devenu sous-secrétaire d'État. Marie Vialis se trompait-elle en rattachant le désastre de cette carrière politique, brisée net en 1898, au crime commis par lui vingt ans auparavant. Nos actions coupables ont cet immédiat résultat qu'elles diminuent notre force de moralité. La trahison envers Jean Vialis avait aussitôt marqué, pour

Faugières, le début d'une déchéance intérieure. Pour étourdir son remords, après le suicide de sa victime, il avait pris des habitudes d'intempérance et de vice. D'où ces besoins d'argent qui font, d'un politicien pauvre et avide, une proie toute désignée pour les forbans de la finance. Compromis dans la faillite d'une banque véreuse, Faugières avait passé en cour d'assises. Acquitté, mais après des débats flétrissants, il avait dû se retirer de la vie politique. Peu de temps après, Mme Vialis apprenait la nouvelle de sa mort.

— « Celui-ci sera puni comme l'autre, » se disait-elle, quand elle rapprochait la perfidie de Faugières et celle de Saintenois, « si vraiment ce dernier était l'amant de la femme d'un ami qui avait en lui une telle confiance. » Puis, elle pensait à la catastrophe que serait pour son fils cette révélation. Devant cette perspective trop douloureuse, elle se rejetait en arrière. Elle s'acharnait à jeter bas l'édifice d'arguments construit par sa réflexion de tant de jours, et elle se répétait, tout haut quelquefois, pour se suggestionner, par l'énergie de sa propre affirmation :

— « Ce ne sont pas des preuves. »

En tout cas, et que la trahison fût vraie ou non, Jean-Marie ne la soupçonnait point,

et, vraie ou non, il fallait à tout prix que le martyr de la jalousie lui fût épargné. La mère s'en rendait trop compte, pour avoir lu tant de livres sur le suicide : chez un prédisposé à la mort volontaire, un malheur imaginaire peut être aussi funeste qu'un malheur réel. Son mari ne s'était-il pas tué dans le désespoir d'un déshonneur qui n'existait pas? Elle avait donc tendu toutes ses forces, pendant des semaines, des mois, des années, — puisque la petite fille avait quatre ans, — à dissimuler cette enquête qu'elle ne pouvait s'empêcher de poursuivre autour de ces énigmes vivantes : Sabine, Saintenois, l'enfant. Elle s'était torturée, dans le silence, d'autant plus repliée sur elle-même, d'autant plus secrète, qu'elle approchait davantage de la certitude, ou plutôt, si elle fût descendue dans l'arrière-fond de sa conscience, elle eût reconnu comme elle l'avait, dans une minute de vérité totale, crié au médecin, que sa conviction était faite. Si elle s'obstinait à un dernier reste de doute, c'était pour ne pas se mésestimer trop de son attitude vis-à-vis de sa belle-fille et de l'enfant. Cette petite Juliette, dont la seule présence dans la chambre lui serrait le cœur, elle la caressait comme l'autre, ce petit René, le vrai fils de son fils, celui-là. Cette Sabine dont l'impureté, suspectée, devinée,

sentie, faisait horreur à sa délicatesse d'honnête femme, elle l'accueillait avec des sourires. Elle se laissait appeler « ma mère ». Elle tendait sa joue à ces lèvres profanées par des baisers criminels. Pour ne pas se reprocher cette attitude comme une complicité, il fallait qu'elle ne sût pas tout à fait. Encore un motif impérieux de ne pas s'avouer, contre l'évidence, qu'elle savait !

Combien de temps aurait duré cette étrange tempête intérieure ? Toujours peut-être, si celle qui la subissait, en s'y attardant par terreur d'une épreuve pire, n'avait été surprise par une autre évidence, aussi inquiétante que soudaine, et qui avait rappelé à la veuve certaines façons d'être de son mari dans les deux semaines qui avaient précédé le suicide. Un jour qu'elle était entrée, suivant son habitude, à l'heure du salut, dans la basilique de Sainte-Clotilde, sa paroisse, elle avait cru reconnaître la silhouette de son fils appuyé contre le mur d'une chapelle latérale, celle où, tout petit garçon, elle le menait entendre la messe, dite par un vieux prêtre, mort maintenant, son confesseur, et qui avait préparé l'enfant à sa première communion. Depuis son mariage, c'était un des griefs de la belle-mère contre sa bru, qu'elle s'avouait, celui-là : Jean-Marie se relâchait de plus en plus de

ses pratiques religieuses. La vie mondaine, qu'il menait avec sa femme, n'était pas compatible avec les habitudes de piété, un peu strictes et sévères, où sa mère l'avait entretenu, d'abord parce qu'elle était elle-même très pieuse, et puis à cause de ces lignes rencontrées dans le livre du docteur Briere de Boismont sur le suicide, lu et relu indéfiniment : « Que de fois nous avons entendu des malades qui nous exposaient leurs souffrances morales s'écrier : Sans la religion, nous nous serions donné la mort (1) ! » De cela non plus, de ce refroidissement de sa vie chrétienne, elle n'avait pas osé lui parler, par terreur d'être entraînée à critiquer Sabine en des termes qui lui donneraient trop à penser. En l'apercevant ainsi, près de cet autel, qui méditait, qui priait, — car, à un moment, il s'agenouilla, — elle fut sur le point d'aller à lui, pour s'agenouiller, elle aussi, pour prier à ses côtés, comme autrefois. Tandis qu'elle hésitait, retenue par le scrupule de réserve qu'éprouvent les sensibilités très fines devant les émotions intimes et secrètes d'une autre âme, même la plus chère, le jeune homme se leva pour s'en aller. Il frôla presque sa mère sans l'apercevoir,

(1) BRIERRE DE BOISMONT, *Du suicide*, chap. VII : « Traitement du suicide. »

et celle-ci fut toute saisie d'observer sur ce visage, trop pareil de traits à celui de son père, une expression de détresse. Elle en demeura si troublée qu'elle ne put se retenir de passer rue de Villejust, vers la fin de l'après-midi, sous un prétexte quelconque. De nouveau elle constata un assombrissement de cette physionomie, assez marqué pour qu'elle commençât de l'interroger, sur sa santé d'abord. Puis, comme il répondait évasivement, elle s'arrêta, bouleversée par cette idée : « Soupçonnerait-il Sabine, lui aussi? »

Il y avait trois mois que cet incident avait eu lieu, et précisément à la veille d'un départ d'été pour les Pyrénées. Dès le retour, la mère avait observé, dans ces yeux, qu'elle connaissait si bien, le même arrière-fond de mélancolie. Elle n'avait pas cessé de suivre depuis lors, sur ce front qui se plissait de rides, autour de ces lèvres qui se crispaient, de ces joues qui se creusaient, les allées et venues d'une idée dévoratrice. Aujourd'hui, Jean-Marie luttait contre cette emprise, et sa mère le trouvait presque aussi gai qu'autrefois, ou plutôt s'efforçant de l'être, avec la fébrilité de quelqu'un qui veut se reprendre à tout prix. Elle savait que, demain, il lui répondrait à peine, par monosyllabes, comme

étranger, comme absent. Une remarque achevait de l'angoisser. Il lui arrivait de surprendre un autre regard fixé sur le jeune homme avec une curiosité inquisitive, celui de Sabine, et, quand Jean-Marie s'en apercevait, lui aussi, visiblement il se contractait, il tressaillait. Tout enfant, il avait cette même figure repentante, lorsqu'il se savait fautif. Repentante? De quoi, sinon d'une pensée qu'il tremblait de voir devinée par sa femme? Pourquoi? Parce qu'elle était offensante pour elle. Afin de la chasser, cette pensée, si Juliette et René étaient dans la chambre en ce moment-là, il les embrassait avec passion, et plus particulièrement la petite fille qui semblait, elle-même, avoir une préférence pour son *pépé*, comme elle l'appelait, au lieu que Sabine — et c'était un des étonnements de la veuve — avait une partialité pour son garçon. Du moins elle le gâtait davantage, ostensiblement. Autre énigme, et sur laquelle il était interdit à la belle-mère, non seulement d'interroger, mais de sonder sa bru : cette tendresse pour René dérivait-elle d'un remords? Ou bien était-elle jouée, afin de dérouter les soupçons? Oui. Autre énigme, et autre silence, après tant de silences si douloureux qu'ils ne pouvaient pas se prolonger indéfiniment. Mme Marie Vialis le comprenait trop bien,

et, quoique torturée jusqu'au martyre par l'incertitude, elle concevait un supplice pire, celui d'une explication dont l'issue possible la sidérait littéralement d'épouvante.

Elle allait cependant l'avoir, cette explication. Le billet, reçu de son fils la veille au soir, et dont elle avait parlé au médecin, la lui annonçait. Elle n'en doutait pas. Sinon, Jean-Marie aurait-il pris la précaution de la prévenir de sa visite, en lui demandant qu'elle fût seule? Il savait que le matin, elle sortait pour aller à l'église ou chez les pauvres. Il savait aussi qu'elle donnait souvent des rendez-vous à des personnes engagées dans les mêmes œuvres qu'elle. Il s'était donc arrangé pour qu'elle eût le temps de se rendre libre. D'où cette insistance à s'assurer ainsi un tête-à-tête? La réponse n'avait pas fait doute pour la mère une seconde. Il voulait l'entretenir du chagrin qui, depuis ces trois mois, causait sa muette et persistante tristesse, et, que ce chagrin lui vînt de Sabine, la mère en était si certaine qu'elle avait réclamé le conseil de Vernat, de cet ami, supérieurement intelligent et bon, qui l'avait aidée dans la crise la plus tragique de sa vie. Elle avait espéré de lui, qui connaissait tant de gens et recevait tant de confidences, la révélation de quelque fait positif peut-être, grâce auquel,

si elle devait, après l'entretien avec son fils, parler à sa belle-fille, elle pourrait couper court à toute dénégation. Elle ne se doutait pas que cette arme, demandée à Vernat vainement, ce fils lui-même la lui donnerait, et qu'il l'enverrait en effet parler à sa femme, mais dans quelles conditions !

VII

LA MÈRE ET LE FILS

Tout de suite, et dès l'entrée de Jean-Marie dans la bibliothèque où Mme Vialis avait voulu le recevoir, par souvenir du drame qui s'était passé là, et pour y prendre de la force, elle vit que le jeune homme arrivait en proie à un trouble extraordinaire. Il vint à elle et l'embrassa, avec une frénésie où il y avait de la supplication. Elle disait, cette étreinte désespérée : « Sauve-moi ! Sauve-moi ! » Et, comme le brave Bourrachot, après l'avoir introduit et s'être retiré, rouvrait la porte pour demander à sa maîtresse un ordre de service, Jean-Marie, quittant sa mère, se retourna vers le domestique dans un geste de fureur, et il lui criait d'une voix violente :

— « Tu ne peux donc pas nous laisser tranquilles?... Mais va-t'en ! va-t'en ! »

Que la veuve du suicidé les connaissait bien, ces brusques colères, qui soulevaient Jean-Marie par sursauts et dont le spasme

forcené trahissait un si profond déséquilibre émotif ! Un éclair de sa mémoire le lui montra, tout petit, dans l'après-midi qui avait suivi le suicide du père, justement, et le délire qui le précipitait contre les murs. Distinctement, par delà les années, elle entendait le médecin diagnostiquer : « Il est bien le fils de son père ! » Et, indulgente, câline, tendre comme alors, elle saisit la main de son enfant pour lui dire :

— « Mon pauvre ami, ne te fâche pas contre notre brave Bourrachot, il ne sait pas... » Puis, le contraignant à s'asseoir : « Moi non plus, je ne sais pas... Tu m'as tant inquiétée avec ta lettre !... Redeviens calme, mon petit. » Et, lui caressant le front, les cheveux, la joue : « Comme tu as chaud ! Tu as la fièvre. Voyons. De quoi veux-tu me parler ? »

D'avance, et sans qu'il eût prononcé une parole, elle était sûre que sa bouche irritée allait accuser sa femme. Mais pour qu'il ne devinât pas qu'elle aussi, sa mère, accusait Sabine dans sa pensée, elle continuait :

— « Il s'agit des enfants?... Ils sont malades?... C'est ta santé à toi qui t'inquiète?... Sois franc. Ce sont des ennuis d'argent ? Tu as spéculé, joué à la Bourse?... Cela ne te ressemblerait pas. Rappelle-toi que ma fortune est la tienne, même de mon vivant... »

— « Comme tu es bonne ! maman !... » répondait-il. « Comme tu m'aimes !... Tu viens de me faire du bien... Non. Il ne s'agit ni des enfants, ni de ma santé. C'est de Sabine que j'ai à te parler. »

A cette attaque si directe, la mère se sentit opposer elle-même un visage fermé, celui du professeur Vernat, tout à l'heure, à cette même place. Involontairement elle se souvint de ce masque indéchiffrable, et elle songeait : « Ça lui était plus facile qu'à moi, » en écoutant son fils commencer la confession de sa lamentable vie conjugale :

— « Afin que tu comprennes, maman, » disait-il, en la tutoyant comme elle l'avait habitué à le faire, pour maintenir entre eux une plus proche intimité, « il faut que je reprenne les choses de loin. J'en ai besoin, moi-même, pour remettre un peu d'ordre dans le tumulte de mon esprit... » Et, après un silence : « Tu sais mieux que personne combien j'ai aimé Sabine, tellement que j'ai passé outre, non pas à ta volonté, mais à tes idées... »

— « Mes idées ? » interjeta la mère, en haussant les épaules. « Je n'ai jamais eu que l'idée de ton bonheur. »

— « Hé bien ! Le bonheur, je l'ai eu par Sabine, pendant trois années, les trois premières, avec ce seul regret que tu te tenais,

toi, à part de notre vie. Mais quoi ! Si je me plaignais que tu ne vinsses jamais à nos dîners, à nos soirées, tu me disais : « Nous « n'avons pas le même âge, et tu n'as pas eu « mes chagrins. » Je ne pouvais pas t'en vouloir de regretter mon père, comme j'aurais voulu que Sabine me regrettât, si j'étais mort comme lui. »

Le malheureux ne se doutait pas du coup porté à sa mère par ce « comme lui. » La pauvre femme l'interrompt, pour qu'il n'insistât pas :

— « Mais tu aimes toujours Sabine?... » fit-elle, « mais tu es toujours heureux? »

— « Je l'aime toujours. Mais je ne suis plus heureux. Moi, je n'ai pas changé. Elle, si. »

— « Comment? Pourquoi? A quelle date? »

— « Il faudrait des heures pour te répondre, maman. Tu le sais comme moi, la vie conjugale de tous les jours, c'est d'innombrables, d'indéfinissables impressions qui vous font sentir l'union ou le divorce à votre foyer. Je te résumerai tout d'un seul mot : il y a quatre ans que ma femme n'est plus ma femme, — depuis la naissance de *la* petite fille. » A l'accent dont il avait dit *la*, et non *ma* ou *notre* fille, la mère tressaillit. Il continuait : « Pardonne-moi la brutalité de ces détails physiques, maman. Il faut que je te

les donne. Après ses couches, elle a prétexté son état de santé pour s'écarter de moi. Elle m'a fait parler par son docteur, ce Monclar, qu'elle a pris au lieu de notre ami Vernat. Je ne le permettrais plus aujourd'hui, ce changement de médecin ! »

Quel tressaillement encore de la mère, à constater cette marche parallèle de leurs deux esprits sur le chemin du soupçon ! Et de plus en plus anxieuse, mais se dominant :

— « De quel droit, mon ami, supposes-tu que ce docteur Monclar est un malhonnête homme ? Que Sabine te ment ?... Et puis le mariage, ce n'est pas seulement la passion. C'est aussi l'amitié, l'union des cœurs, les devoirs communs, la famille... »

— « L'amitié ? » répéta Jean-Marie avec une ironie douloureuse. « Mais être amis, c'est sentir, c'est penser de même, et il suffit que j'exprime un sentiment, que j'adopte une idée, pour que Sabine sente et pense d'une manière absolument contraire. Tu me diras que les choses n'ont pas une seule face, que deux points de vue très différents peuvent être tous deux légitimes. La preuve qu'il s'agit ici d'une antipathie de personne à personne, c'est que j'ai fait cent fois cette expérience : me ranger, moi, à ses idées, épouser ses sentiments. Cela suffit pour qu'elle en change aussitôt !... D'ailleurs, les senti-

ments, les idées, ce n'est pas la vie. La vie, c'est les gestes, le son de la voix, ce qui fait que l'on est soi et pas un autre. Hé bien ! je déplais à Sabine par tout mon être. Je le comprends. Je le vois. C'est une sottise : quand nous marchons, nous ne sommes jamais du même pas. Quand je ris, je l'énerve. Quand je parle haut, — c'est mon défaut, de m'exciter en causant, tu me l'as tant reproché, mais si tendrement, — Sabine, elle, se contracte avec une si insolente hostilité ! Quand je vais pour l'embrasser, — je l'aime toujours, je te le répète, — comme elle se raidit ! Comme elle se crispe ! Comme elle se détourne ! Tu me diras encore : ce sont des misères. Ce qui n'est pas une misère, c'est le détachement de cœur qu'elles révèlent. Non seulement ma femme ne m'aime plus, maman, mais je lui suis devenu, physiquement, moralement, intellectuellement, insupportable. »

— « Tu te le figures, mon petit, » rectifia Mme Vialis. « Rappelle-toi. Tu as passé ton enfance et ta jeunesse à te forger des chagrins chimériques, à prendre l'imaginaire pour le réel, à te construire des « cachots en « Espagne, » comme Vernat disait pour nous faire rire. Aujourd'hui un professeur t'en voulait. Demain, c'était un camarade qui te boudait. Tu ne passerais jamais cet examen.

Tu ne viendrais jamais à bout de ce travail. Tu allais tomber malade d'une grave maladie, dont tu avais lu la description dans un livre de médecine. Et si tu m'avais raconté ces folies, seulement ! Mais non, tu te nouais, tu te fermais. Ce qu'il me fallait lutter pour te confesser, t'arracher le secret de tes bouderies, exorciser le cauchemar ! Une vieille maman a de ces patiences. Une femme jeune, comme Sabine, vivante, allante, ne les a pas. Si nous causions, elle et moi, je gage qu'elle me dirait de toi exactement ce que tu me dis d'elle. Je l'entendrais se plaindre de tes susceptibilités, de tes silences, de ton caractère difficile. Et moi, je lui répondrais par quatre petits mots, qui seront également ma réponse, à toi : pensez à vos enfants. »

— « Ah ! maman, » dit Jean-Marie en se levant, « c'est la pire plaie. Tu viens d'y toucher. »

— « Je ne m'y trompais pas. Il a deviné cela aussi !... » songea-t-elle. Cette fois, elle ne put empêcher que son visage ne s'altérât tandis que le jaloux continuait sa plainte, et c'était de nouveau un saisissant parallélisme entre ses remarques et celles de sa mère, pour aboutir à la même affreuse conclusion devant laquelle ils reculaient tous les deux. Les mêmes petits faits les avaient avertis, et il les évoquait, en allant et venant

dans la pièce, comme son père jadis, dans ses minutes d'énervement. « Tu te rappelles, maman, que tu m'as souvent reproché de trop gâter Juliette, et je te répondais : c'est pour compenser. Sabine gâte l'autre, et elle est trop sévère pour la petite. J'avais l'impression qu'elle ne l'aimait pas beaucoup... » Et, avec un rictus amer : « J'étais si aveugle, que je voyais là une rancune d'une maternité qu'elle n'avait pas voulue, d'un accouchement particulièrement douloureux. Ça cadrerait bien avec ce que je t'ai dit tout à l'heure, et les avis du médecin... Et voilà qu'un jour, il y a un peu plus de trois mois, je reviens du quai d'Orsay où j'étais allé copier des notes pour une reprise de mon duc de Nivernais, un peu plus tôt que d'habitude. La petite fille avait été assez souffrante dans la matinée. Je monte dans sa chambre. J'étouffe mon pas dans l'escalier, de peur de la réveiller, si elle dormait. J'ouvre la porte avec des précautions de voleur. J'aperçois l'enfant endormie, en effet, dans son petit lit, et, agenouillée, la regardant avec une adoration que je ne peux pas te décrire, — celle avec laquelle je te voyais me regarder, maman, quand j'étais petit, — Sabine ! Les deux visages, celui de Juliette et le sien, se reflétaient dans une glace où je pouvais bien les étudier l'un et l'autre.

Par instants Sabine se relevait un peu et posait ses lèvres sur le front de l'enfant, si doucement que ce baiser ne la réveillait pas. Et puis, du bout de ses doigts, amoureusement elle lui caressait la joue. René, assis dans un coin, était occupé à feuilleter un livre d'images. A une minute, il le laissa tomber. Le bruit réveilla la petite qui se mit à pleurer. La mère saisit le coupable qu'elle secoua durement, avec un regard, — je ne peux pas te le décrire non plus, — celui qu'elle a pour moi. »

— « Et tu veux que je ne n'appelle pas ça des imaginations?... » fit Mme Vialis.

— « Je l'ai cru moi-même, sur le moment. Je me suis dit : « Sa fille est malade. La mère a un remords de n'être pas toujours très gentille pour elle. » Mais mon attention était éveillée. Écoute, maman : une observation quotidienne m'a conduit à cette certitude que Sabine nous joue une comédie, qu'elle aime profondément sa fille, qu'elle peut à peine supporter son fils, et qu'elle dissimule ces deux sentiments avec une effrayante maîtrise d'elle-même. Pourquoi? Oui, pourquoi, s'il n'y a pas dans la naissance de l'enfant un secret qu'elle ne veut pas que l'on soupçonne? Cette idée n'eut pas plus tôt surgi en moi qu'une autre évidence m'est apparue. Juliette ne ressemble pas à Sabine.

Elle ne me ressemble pas, ni à toi, maman. Ses cheveux noirs, son teint olivâtre, ses yeux de flamme... Et j'ai commencé de me dire : « Elle n'est pas de mon sang. Alors, « tout s'explique... »

— « Avec cela qu'une ressemblance signifie quelque chose!... » objecta la mère. Qu'elle se l'était prononcée de fois à elle-même, cette phrase, sans y croire, et elle la disait à son fils qui n'y croirait pas non plus ! Que lui répondre d'autre ? Et presque suppliante : « Mais regarde autour de toi, mon pauvre ami. Tous les jours tu rencontres des enfants qui ne ressemblent ni à leur père ni à leur mère, et ces mères sont d'honnêtes femmes dont on ne peut pas douter. Si l'on connaissait les oncles, les tantes, les grands-pères, les arrière-grand-mères de ces enfants, on la trouverait, la ressemblance. »

— « Je l'ai trouvée, moi, cette ressemblance, » dit Jean-Marie, « ou du moins... » Il se laissa tomber de nouveau sur une chaise, comme un homme qu'arrête une horrible sensation, celle de donner corps avec sa parole, et, par suite, une réalité concrète, à des visions jusqu'ici enfermées en lui-même, auxquelles il s'est déchiré le cœur, mais en en doutant, malgré tout. Et se réfugiant, cette fois encore, dans ce doute, pour fuir cette douleur trop poignante, le mari jaloux répé-

tait : « Du moins j'ai cru la trouver. » Puis se levant et s'avançant vers sa mère, il plongea ses yeux dans les yeux de la malheureuse femme, pour lui lire jusqu'au fond de l'âme : « Maman, c'est à Georges Saintenois que Juliette ressemble... »

— « A...? » Elle n'eut pas la force d'articuler le nom, elle eut celle de protester encore : « Mais tu es fou, mon enfant !... »

— « Je ne pensais pas à lui d'abord, » dit Jean-Marie en recommençant de marcher dans la chambre. « L'amitié est pour moi un sentiment si sacré qu'une action comme celle-là, prendre la femme d'un compagnon de jeunesse qui vous aime, qui a foi en vous, m'a toujours paru une ignominie, et l'on n'admet pas facilement que le fils du général Saintenois, un héros, héros lui-même, — Georges l'a été au Tonkin, — manque au plus élémentaire honneur. Et puis, un jour, dans un grand dîner, chez nous, je le regardai. Ce fut comme si j'avais vu pour la première fois ses cheveux, son teint, ses yeux, la coupe allongée de son visage. J'ai entendu la voix intérieure me dire : « Mais c'est le père ! » Et tout de suite la même voix a protesté : « Ce n'est pas possible. » Ma femme était là, en face de moi. Dans l'éclair d'une hallucination abominable, je les aperçus aux bras l'un de l'autre. Leurs bouches se cher-

chaient. Ils s'étreignaient. La salle à manger, la table, les convives, tout avait disparu, pour laisser la place à l'immonde vision dont j'aurais crié. « Je deviens fou, » pensai-je, et je me réveillai de ce délire qui avait duré une minute, pour reprendre la plus insignifiante des conversations avec ma voisine. Elle ne s'était doutée de rien. Mais le fait que j'eusse pu avoir cette crise émotive, tout seul, à côté de quelqu'un qui ne l'avait pas soupçonnée, quelle preuve qu'il y a deux personnes en chacun de nous, l'une qui va, qui vient, que l'on connaît, et l'autre !... Pourquoi Saintenois, pourquoi ma femme, n'auraient-ils pas aussi leur double vie ? Alors a commencé une agonie de jalousie. Le croirais-tu, maman ? Je me suis abaissé, moi, ton Jean-Marie, jusqu'à vouloir employer le service d'une de ces ignobles agences de police privée dont on jette les prospectus au panier avec dégoût ! Je suis allé à la porte de la plus connue de ces infâmes officines. Je ne suis pas entré. Livrer à des mouchards le nom de ma femme, ce nom que tu portes... je n'ai pas pu. Une autre fois, je revenais rue de Villejust au moment où le facteur déposait le courrier chez le concierge. Maman, je me suis toujours conformé à ta sage maxime : en ménage, on n'a jamais trop d'égards l'un pour l'autre. Dès le principe, j'ai considéré

comme un devoir de politesse de respecter la correspondance de Sabine. Elle lui est remise à part, et je ne l'interroge jamais là-dessus. Ce matin-là, je reconnais l'écriture de Saintenois sur une des enveloppes. Instinctivement, je prends cette lettre avec les miennes, quoiqu'elle portât le nom de ma femme. Je suis resté une heure peut-être, devant cette enveloppe posée sur ma table, à me dire : « Évidemment, j'ai le droit de l'ouvrir, » et à ne pas l'ouvrir. C'était de nouveau l'espionnage et sa vilénie. A la fin, je n'y ai pas tenu. La honte au cœur, j'ai déchiré l'enveloppe, pour y trouver un billet, donnant un renseignement quelconque, dont le signataire appelait Sabine « Madame, » lui disait « vous » et l'assurait protocolairement de son respect. »

— « Tu vois bien, » dit Mme Vialis.

— « Avec cela que des amants adroits ne se créent pas un langage à eux, qui rend leur correspondance inintelligible pour qui n'en a pas la clef? C'est classique... »

— « Toujours des imaginations ! »

— « Et ceci, » reprit-il plus vivement. « Est-ce encore une imagination? Avant-hier matin, j'étais à cheval, au bois de Boulogne. Je rencontre Casal, le vieil ami de mon père, tu te rappelles, toujours si gentil pour moi, à cause de ce souvenir. Il est en ce moment,

par intérim, président du cercle de la rue Royale. Nous trottons ensemble. « Il se passe « chez nous, » me dit-il, « une affaire bien « ennuyeuse. Vous êtes discret, mon petit « Vialis. Hé bien ! voici. » Entre parenthèse, maman, cette confiance de Casal, si discret lui-même, est un signe, tu vas t'en rendre compte, qu'il estime que cette affaire me touche d'une façon quelconque. J'ai été en éveil aussitôt, quand il a continué : « Vous « savez ou vous ne savez pas, car vous ne « jouez guère, que la partie est très forte au « club, en ce moment. Il arrive sans cesse « qu'un perdant, pour essayer de se refaire, « prend dans la caisse des jeux une somme « supérieure au crédit affecté à chaque « membre par le règlement. C'est un abus, « mais vu la qualité de notre recrutement, « on ferme les yeux. D'ailleurs, il n'y a ja- « mais eu d'incidents. C'est ainsi que samedi « dernier, le caissier avait accepté un chèque « de cinquante mille francs que lui avait « remis notre camarade Saintenois. » Tu penses, maman, si mon cœur a battu à entendre ce nom, tandis que Casal ajoutait : « Ces cinquante mille francs, avancés par le « caissier, Saintenois les a mis en banque. « Il les a perdus, et quand le caissier est allé « au Grand-Comptoir sur lequel le chèque « était tiré, il lui a été répondu qu'il n'y

« avait pas de provision. Cet homme est
« venu m'avertir. J'ai convoqué Saintenois.
« Il n'a pas nié. C'est le fils d'un brave officier
« que j'ai connu. L'exécuter immédiate-
« ment, puisqu'il avouait son escroquerie,
« je le pouvais. Je ne l'ai pas fait. Je lui ai
« accordé cinq jours, jusqu'à la prochaine
« séance du comité, pour trouver ces cin-
« quante mille francs et rembourser la caisse.
« Il devra ensuite nous donner sa démission.
« Moyennant quoi, la chose ne sera pas
« rendue publique. S'il ne paie pas, le comité
« sera saisi et décidera. » Casal, c'était évi-
dent, ne me parlait ainsi que pour exercer
par moi sur Saintenois une pression efficace.
Le reste de la conversation se passa, en effet,
à préciser la forme que prendrait cette exé-
cution. Le cercle n'intenterait pas de procès.
L'avocat de Saintenois ne manquerait pas
de faire rentrer les cinquante mille francs
dans la catégorie des dettes de jeu, pour
lesquelles l'article 1965 du Code n'accorde
aucune action. La somme serait remboursée
d'office à la caisse, sur le fonds de réserve.
Mais la démission de Saintenois ne serait
pas acceptée. Il serait exclu par une décision
du comité, affichée dans les salons. J'ai quitté
Casal, en proie à des sentiments affreux que
tu devines. Je te l'ai dit : une pareille confi-
dence est un signe. Cette pression efficace

dont je te parlais aussi, me l'aurait-il suggérée, s'il n'avait pas pensé que j'avais un moyen de l'exercer? Moi directement, non, mais quelqu'un à qui je raconterais à mon tour cette histoire : Sabine, tu comprends. Sur ce point, je pouvais me tromper. Je ne le pouvais pas sur un autre : l'immoralité de Saintenois. Un chèque sans provision, Casal avait prononcé le mot juste, c'est de l'escroquerie. Et mon grand argument, l'unique, contre mes soupçons, avait été : Georges a trop d'honneur pour trahir un ami. L'honneur d'un escroc!... Mais moi, j'avais été son sincère ami. Je l'étais encore, puisque, malgré ces soupçons, soudain avivés d'une manière terrible, sa dégradation me navrait le cœur, pour lui. Alors une idée me vint, qui conciliait ces sentiments contradictoires : les offrir à Saintenois, ces cinquante mille francs qui le sauveraient, et le regarder bien en face, dans les yeux, pendant que je lui ferais cette offre, pour savoir enfin. Il y a tout de même, dans le caractère de l'homme qui vous a le plus déçu, des traits essentiels et que les pires fautes n'abolissent pas. Qu'un de ces traits, chez Saintenois, fût l'orgueil, je l'avais constaté trop souvent pour n'être pas certain que ma démarche, s'il m'avait trahi, — et comment ! — lui infligerait une atroce humiliation. Je n'eus pas plus

tôt conçu cette épreuve comme possible que, déjà, j'étais en train de la tenter. Je presse mon cheval pour gagner l'écurie au plus vite. Je l'y laisse, et, sans changer de costume, je hèle le premier fiacre qui passe. Moins d'une heure après avoir quitté Casal, j'étais rue Fortuny, chez cet homme que j'ai eu la tentation d'étrangler de mes mains, quand, à ma proposition, je l'ai vu pâlir, détourner son regard, baisser son front, lui si fier. A mon entrée, à mes premiers mots : « Georges, on vient de m'apprendre l'histoire « du chèque, » il avait crâné et nié. Je lui nomme Casal, il répond : « C'est vrai. J'ai « perdu la tête. C'est la folie du jeu. » Mais, dans sa voix, la passion frémissait. Maintenant, pour me remercier de mon offre, cette voix devenait blanche. Maman, je le voyais avoir honte. Pas de son faux, — de mon offre !... Pourquoi, s'il n'y a pas ma femme entre nous ? Et cette honte, aussi distinctement que je l'avais vue monter sur ce visage arrogant, je la vis s'en aller, tandis qu'il me répondait : « Tu es la bonté même, Jean-Marie. Je « n'oublierai jamais ta démarche. Mais je les « ai déjà trouvés, ces cinquante mille francs. « Je les aurai rendus aujourd'hui même. » Maman, ce n'était pas vrai. J'ai passé au cercle avant-hier soir, hier soir. J'ai revu Casal ces deux fois, Saintenois n'a rien rendu. »

— « Il n'a peut-être eu l'argent que ce matin, » dit Mme Vialis.

— « Non, » répondit Jean-Marie. « Avant de venir ici, je suis de nouveau allé chez Casal. Rien toujours. La vérité, maman, c'est qu'il préfère être déshonoré que me le devoir, cet argent. Ah! que ne l'a-t-il, même coupable, acceptée, mon offre, pour m'abuser, par chevalerie! Car enfin, si Sabine est sa maîtresse, elle a compris que j'étais jaloux. Elle le lui a dit... Mais quelle lâcheté! Non. Il vaut mieux souffrir et savoir. Seulement, encore maintenant, je ne sais pas. Depuis ces deux jours, je m'acharne à étudier la figure de Sabine, pour deviner si elle connaît, elle, l'histoire du chèque. Elle ne la connaît pas. J'ai voulu trouver là une preuve de son innocence. Vingt fois, j'ai été tenté de la lui apprendre et je me suis dit : « Non, « s'ils se voient, et de peur que Casal avec « qui il me sait très lié, ne me parle, il voudra « l'avertir lui-même. » Comme d'habitude, nous n'avons vraiment été ensemble qu'aux repas. Tu t'imagines mes sensations en m'asseyant à table et en la regardant. Aucun changement. Aucune trace de préoccupation. Ou bien ils ne se sont pas vus, ou bien il continue de tout lui cacher. Hier, nous avons dîné dehors. Le nom de Saintenois a été prononcé, sans que personne parût soupçonner la

tragédie que ce malheureux traverse. Casal n'a donc parlé qu'à moi. Ma jalousie en redoubla. Comme nous rentrions en voiture, Sabine et moi, que je l'entendais respirer, que je sentais son parfum, mon besoin de savoir est devenu une douleur trop aiguë, oui, de savoir si vraiment un autre l'avait possédée, elle, ses pieds, sa taille, ses seins, sa bouche. J'ai eu sur ma bouche à moi, la phrase : « Vous savez ce qui arrive à Saintenois ? » Les mots se sont arrêtés dans ma gorge. J'ai eu peur de mon délire, si, en m'écoutant et me répondant, elle disait un mot, esquissait un mouvement où je percevrais l'aveu. Je l'aurais tuée là et je me serais tué ensuite... » Et sur un geste de sa mère qui joignait ses mains pour une supplication : « Je suis resté muet, maman, par peur de moi-même. C'est vrai qu'à de certaines minutes, le poids de la vie est trop lourd. Cette nuit, Sabine retirée chez elle, et moi seul, dans mon lit, je me disais : « Être mort, c'est être étendu, comme ça, dans la nuit, pour toujours. « Quel repos ! » Et on n'a pas à se lever, comme moi ce matin, pour souffrir encore... Maman, cet état ne peut pas durer. Ma tête se perd. Alors, maman, j'ai pensé à toi... Moi, je ne peux pas parler à Sabine, pour la raison que je t'ai dite. Je ne suis pas sûr de ce que je ferais au cas où... Mais toi, tu es

une femme si intelligente, si fine ! Ce que je t'ai raconté, il faut que tu le lui racontes, et d'abord l'histoire de Saintenois, tu entends, d'abord ! Rien qu'à ce nom, prononcé par toi, tu la verras rougir et tu sauras. Et s'il n'y a rien entre eux, c'est encore possible, si ma jalousie m'a égaré, dis-lui le reste, ma misère, mon amour, ce que je ne peux plus lui montrer, à cause de cette jalousie... Accepte, maman, de faire ça pour moi. Il n'y a que toi en qui j'aie foi, une foi absolue, totale, aveugle. Toi, tu ne me mentiras pas. De deux choses l'une, ou bien tu reviendras me dire : « Tes suppositions n'étaient que trop vraies. » Alors, à nous deux, nous réglerons la situation. Avec toi, je trouverai la force de me conduire, comme je dois, envers la mère de mon fils. De René, au moins, je ne peux pas douter. C'est mon portrait et celui de mon père enfant. Ou bien, tu me diras : « Tu t'es trompé, » et je suis sûr que tu auras su trouver les paroles pour me la ramener, pour me la rendre. J'en suis si amoureux, toujours !... Ne me refuse pas, maman !... Je te répète. Je n'ai au monde que toi... Maman, si tu m'aimes, promets-moi que tu verras Sabine, que tu lui parleras, que tu sauras... »

— « Oui, mon enfant, » répondit Mme Vialis, « je lui parlerai. »

— « Mais quand ? »

— « Laisse-moi réfléchir, méditer sur la manière dont je l'aborderai, dont je conduirai cet entretien. Tu dois comprendre qu'il est très délicat. »

— « Non, non. Je ne peux pas attendre. Encore une fois, ma tête se perd. Je deviens fou. C'est maintenant, c'est tout de suite, qu'il faut que tu parles à Sabine. J'ai gardé la voiture. Tu vas la prendre. Sabine est chez elle. Je sais qu'elle a donné rendez-vous ce matin à son bijoutier pour faire remonter une parure. Je lui ai dit en sortant que je déjeunais avec un ami, au restaurant. Par conséquent, elle ne m'attend pas. C'est avec toi que je déjeunerai, maman, pour ne pas te quitter, si je dois entendre, quand tu rentreras, la phrase que je redoute. Mais je la préfère à cette agonie. Car c'est l'agonie. Tu vas, maman?... »

Ses traits décomposés trahissaient une telle détresse ! Sa voix prenait des accents d'une si déchirante prière ! Il n'était pas jusqu'à cette appellation de maman, reprise sans cesse comme par un enfant malade, qui n'allât toucher, dans le cœur de celle qu'il implorait ainsi, la corde la plus profonde. Elle n'y résista pas, et, se levant, elle dit :

— « Oui, mon petit, je vais. »

VIII

LA BELLE-MÈRE ET LA BRU

Entre la partie de la rue Saint-Dominique où habitait Mme Vialis, tout près du boulevard Saint-Germain, et la rue de Villejust, la distance est grande. Elle trouva le moyen de l'allonger encore en faisant arrêter sa voiture devant cette basilique de Sainte-Clothilde où avait eu lieu la messe d'enterrement de son mari, où, l'autre jour, elle avait surpris son fils, appuyé contre le mur de la chapelle de sa première communion, et si visiblement malheureux. Elle était trop pieuse pour que le suicide de ce mari ne lui eût pas laissé au cœur, par-dessus le désespoir de l'avoir perdu, une angoisse toujours renouvelée sur le lendemain de cette mort volontaire. Elle était allée jusqu'à chercher dans un exemplaire du catéchisme du Concile de Trente, découvert sur un des rayons de la bibliothèque héritée des vieux Vialis, le commentaire donné au quatrième précepte du Décalogue, où il est remarqué que la loi

ne dit pas : « Tu ne tueras pas *un autre homme*, » mais simplement : « Tu ne tueras pas. » Son grand recours, contre cette terreur sur la damnation de son bien-aimé, était une foi profonde et totale dans la miséricorde divine. La prière, d'où elle tirait la plus puissante consolation, était l'acte de confiance en Dieu du vénérable père Claude de la Colombière : « Mon Dieu, je suis si persuadé que vous veillez sur ceux qui espèrent en vous, et qu'on ne peut manquer de rien, quand on attend de vous toutes choses... » Elle mêlait à ces rassurantes paroles le souvenir de l'affirmation du professeur Vernat : « Sur mon honneur de médecin, je vous affirme que M. Vialis n'est pas responsable de cette mort. » Elle creusait cette phrase : « Non. Il ne peut pas en être responsable, puisqu'il a été la victime d'une hérédité fatale. Ce ne serait pas juste, et Dieu est juste. » En même temps que cette idée d'une fatalité héréditaire apaisait son inquiétude sur le sort de cette pauvre âme dans l'autre monde, elle y trouvait une raison de trembler pour son fils en celui-ci, et de redouter la répétition de l'acte terrible. Ce matin encore, agenouillée sur un prie-Dieu, dans ce sanctuaire où elle avait tant pleuré, elle implorait de Celui qui peut tout, et de Celle qui fut la *Mater Dolorosa*, la force de faire la dé-

marche demandée, imposée plutôt par ce fils, et de la faire de telle sorte qu'une seconde gorgée du calice lui fût évitée à elle-même.

Comme toujours, cette visite à l'église lui fut un apaisement. Quand elle arriva devant la maison de la rue de Villejust, elle était certes bien tendue. Elle prévoyait des émotions bien pénibles, mais un autre motif que le désir d'être bienfaisante à Jean-Marie lui donnait l'énergie d'aborder bravement cette conversation avec sa belle-fille. Sa conscience n'appréhendait plus d'être condamnée à des complaisances qui lui laisseraient l'amertume d'un remords. Dorénavant, ce supplice moral était fini. Avec l'infaillible logique de la passion, le jaloux avait résumé la situation dans un dilemme sans échappatoire. De deux choses l'une, comme il l'avait dit, cet entretien devait aboutir à la certitude, ou bien que les relations de Sabine et de Saintenois n'étaient criminelles qu'en apparence, — il restait cette possibilité, — ou bien qu'ils étaient amant et maîtresse. Mais de ce dilemme la mère tirait une conclusion qui n'était pas celle de son fils. Dans le premier cas, elle le rassurait. La chose allait de soi. Dans le second, elle avait le droit de se taire, puisque cette liaison serait rompue, par sa démarche d'abord. « L'avertir, c'est l'arrêter, » ces mots de Vernat lui revenaient

à la mémoire. D'ailleurs, même sans cette démarche, l'opprobre de Saintenois nécessitait la rupture. Il quitterait Paris. Même s'il y restait, Sabine ne garderait pas un amant déshonoré. Pour la mère, ne pas dénoncer à son fils des trahisons qui n'appartiendraient plus qu'au passé, ce n'était plus les protéger. C'était épargner à celui qu'elle savait follement sensible une trop périlleuse épreuve, et aussi donner à la femme coupable une chance de racheter sa faute. Devant l'infamie de son complice, ne se jugerait-elle pas ? En comparant la noblesse du mari trahi à la vilénie de l'amant préféré, ne reviendrait-elle pas, guérie par le dégoût et le remords, à l'homme de cœur qu'elle avait méconnu ? Ce serait du bonheur encore pour lui, une réhabilitation pour elle, et les phrases de l'Évangile, sur le pécheur repentant, lui montaient du cœur aux lèvres. Elle était toute prête à les dire.

Elle franchit la porte de l'hôtel de sa belle-fille, dont la décoration ultra-moderne révélait une vie très différente de la sienne, soutenue par ces sentiments, bien étranges à éprouver dans cet endroit d'intense et frivole mondanité. Le clair escalier garni de plantes vertes montait vers un vaste hall, aménagé pour les grandes réceptions, sur lequel ou-

vrait un salon plus petit qui servait de boudoir à Sabine. Une autre porte donnait sur un couloir qui desservait le cabinet de travail de Jean-Marie, et plus loin une pièce réservée à René et à Juliette.

— « Madame est avec son bijoutier, » dit le valet de pied qui introduisait Mme Vialis. « Je vais la prévenir de la visite de madame. »

— « Les enfants sont là? »

— « Oui, madame, dans la chambre d'études. »

— « Dites à madame que je vais l'y attendre, » répondit-elle.

Au moment d'engager cette explication qui tenait du combat, n'était-ce pas un réconfort que d'embrasser son petit-fils, celui dont elle aussi, comme Jean-Marie, était bien sûre? Ne se préparait-elle pas à lutter pour lui également, pour que sa mère lui restât, et son père? Ce petit-fils, c'était, pour la veuve, sa mission prolongée, puisque l'hérédité saute des générations. C'était surtout une petite créature qu'elle aimait. Il lui rappelait tant son Jean-Marie, tel qu'il lui souriait jadis durant les toutes premières années de ce veuvage dont il avait été le tourment à la fois et la consolation. Quand elle déboucha du corridor dans la chambre d'études, le jeune garçon était assis à un pupitre fait à sa taille, sur lequel il achevait

de copier un devoir, tandis que sa sœur épelait ses lettres sur un abécédaire, dirigée par une gouvernante, dont Mme Vialis avait bien souvent scruté, avec une attention défiante, la physionomie surveillée. Les femmes qui ont un secret dans leur existence intime, comme Sabine, redoutent trop l'espionnage de leur personnel domestique, pour ne pas se choisir des caméristes et des institutrices à leur dévotion, et d'une discrétion éprouvée. Celle-ci, qui répondait au nom pyrénéen de Marceline Tullugowy, venait en effet du pays basque. Elle était originaire de Mauléon. Elle avait été indiquée aux Vialis par Saintenois, naturellement. Encore un des innombrables petits signes, recueillis par la belle-mère, sur l'influence de cet homme au foyer de son fils. C'en était un autre que l'analogie de type entre cette demi-Espagnole et la petite fille. On sait que nulle part la frappe de la race n'est plus marquée que dans cette population de la Basse-Navarre, le dernier reste des antiques Ibères. Ce matin-là, tandis que Juliette s'élançait impétueusement vers celle qu'elle croyait sa grand-mère, cette singulière identité s'imposait de nouveau à l'observatrice, comme aussi la différence de physiologie entre le frère et la sœur. A quatre ans et demi, avec ses petits membres déjà musclés, ses joues pleines, sa

carnation fraîche sous son teint brun, celle-ci était un jeune animal tout ardeur et tout force, — une enfant de l'amour. L'autre, mince et gracile, avait la chétiveté de l'enfant du devoir. Il s'approchait de son aïeule avec la timidité un peu hésitante qu'il montrait dans tous ses mouvements. Par une simulation inverse de celle que son fils avait dénoncée chez Sabine, la mère de Jean-Marie avait toujours affecté de gâter davantage cette fillette dont elle se disait : « Elle ne m'est de rien ! » Ç'avait été, on se rappelle, une des formes quasi quotidiennes de son martyre intime, et pour aboutir à quoi ? Le soupçon en était-il moins entré dans l'esprit de celui qu'elle avait espéré à tout prix préserver ?

— « Oh ! grand'maman, » commençait Juliette, « j'ai épelé tous ces mots maintenant. Je vais vous les dire, si vous voulez. »

La mignonne montrait d'une main son livre de lecture, tandis que, de l'autre bras, elle entourait le cou de Mme Vialis, en lui dévorant les joues de baisers. Quoi qu'elle en eût, la veuve restait à la fois attendrie et un peu honteuse de l'affection passionnée de ce cœur d'une enfant abusée par un mensonge.

— « Et toi, » demanda-t-elle au petit garçon, « qu'est-ce que tu fais ? »

— « Madame, grondez-le, » répondit la

gouvernante. » Et, prenant le cahier sur le pupitre : « Regardez sa page. Il n'a jamais fait tant de fautes d'orthographe que dans sa dictée de ce matin, et, avec son dictionnaire, il n'arrive pas à les trouver. »

Le pauvre René baissait la tête. Des larmes dans ses yeux dénonçaient l'émotivité héréditaire. Mme Vialis le serra contre elle à son tour, s'abandonnant cette fois à son instinctif élan de tendresse avec une chaleur qui étonna l'enfant, habitué à la trouver plus distante. Il y vit une charité pour sa confusion, et il murmura à sa grand'mère un « merci » tout bas, si frémissant de gratitude qu'elle en fut touchée jusqu'au fond de l'âme.

— « Ah ! ma mère, » dit Sabine qui entra à ce moment même. « Comme vous avez raison de gêner ce grand gamin-là ! Il est si gentil, si sage ! » Elle flattait de ses doigts la joue de son fils. « Tandis que cette petite diablesse... » Elle tapotait la tête de Juliette... « Tu n'as pas raconté à grand'mère ta dernière bêtise ? Apporte ton livre. »

L'enfant toute rougissante tendit son abécédaire sur lequel étaient figurés des paysages, des animaux, tantôt avec, tantôt sans les noms. Sabine en feuilleta les pages. Elle en cherchait une où était représentée une étable. Un énorme porc s'y vautrait dans la

paille. La fillette, de plus en plus troublée, cachait son visage dans la jupe de Marceline.

— « Savez-vous, ma mère, » insistait Sabine, « comment cette petite sosotte appelle cet animal? Je vous le donnerais en mille : Un gros tablier de soie!... Elle a entendu, à Saint-Jean-de-Luz, Marceline lui dire en lui montrant un petit cochon : « Tiens, un « petit habillé de soie. » Elle a compris *tablier*, et alors *petit habillé* est devenu *petit tablier*. D'où elle a tiré *gros tablier*. On n'est pas plus nigaude. »

La mère de Jean-Marie avait encore l'oreille toute remplie des plaintes de son fils contre l'attitude hypocrite de Sabine vis-à-vis des deux enfants. Elle venait elle-même de se reprocher une hypocrisie pareille, excusée par un motif pareil, mais une hypocrisie tout de même. Cette scène lui fut pénible. Elle l'interrompit abruptement en disant :

— « Avez-vous quelques instants à me donner, ma chère Sabine? Je suis venue pour vous entretenir de choses assez graves. »

La bru regarda sa belle-mère. Une expression de défiance contracta son fin visage, si hardi d'ordinaire. C'était une femme mince, pas très grande, blonde avec des traits délicats, et un teint pâle où brûlaient des yeux

clairs d'une profondeur singulière. Les prunelles ardentes, le nez coupé court et sensuel, la bouche joliment ourlée, la vigueur du menton frappé d'une fossette, tout en elle disait l'énergie nerveuse, comme aussi l'affirmation habituelle de son allure, la cambrure souple de sa taille et la netteté avec laquelle ses pieds minces frappaient leur pas en marchant. Sa robe de serge bleue, serrée à la taille, laissait deviner la ferme musculature d'un jeune corps entraîné à tous les exercices de sport : le cheval, le tennis, le golf. Sa voix un peu grave avait ces notes de contralto que certains observateurs signalent comme un indice d'intensité dans la passion. Sa force de volonté se manifestait par un indice plus certain : elle la manœuvrait, cette voix, avec une telle maîtrise qu'elle en suspendait à son gré la caresse prenante. Sa parole alors prenait ce timbre sec et impersonnel que lui reprochait son mari, et qu'elle eut pour répondre à l'invite inattendue de sa visiteuse :

— « Voulez-vous venir dans le hall, ma mère? »

— « Passons plutôt dans votre petit salon. Ce que j'ai à vous dire est trop important. Il vaut mieux que personne n'en puisse entendre un seul mot. »

— « Quel mystère !... » répliqua Sabine, en affectant de rire, comme si elle n'avait pas

deviné la nature de l'entretien qui se préparait, et sonnant : « Je condamne ma porte à tout hasard... » Puis, quand elle eut donné l'ordre au domestique, et pour savoir si sa belle-mère n'arrivait pas, chargée d'un message de son mari, elle ajouta, toujours rieuse : « Je ne suppose pas que mon maître et seigneur s'avise de nous interrompre. Il déjeune avec un ami. Serait-il de trop, lui aussi? »

— « Il vaut mieux qu'il ne soit pas là, étant donné ce dont il s'agit, » commença Mme Vialis, en s'asseyant sur le fauteuil que l'autre lui avançait cérémonieusement.

— « Le mystère redouble... » répondit la jeune femme, qui alla, elle, au lieu de s'asseoir, vers la cheminée, où rougeoyait la braise d'un feu presque éteint. « J'y mets une bûche, » dit-elle, « il fait très froid. » Et, la flamme ayant surgi, elle avisa dans une coupe une cigarette russe qu'elle alluma, après avoir demandé : « Vous permettez?... Et maintenant, » conclut-elle, en aspirant avec une gourmandise gaie une bouffée doucement odorante de ce tabac de la couleur de ses cheveux, « je vous écoute. »

La belle-mère avait assisté à ce manège sans que sa physionomie trahît une impatience devant cette frivolité trop évidemment jouée. Elle ramassait toutes les forces

de sa pensée pour trouver les mots qu'il fallait prononcer et pas d'autres. Elle commença :

— « Vous me rendrez cette justice, ma chère Sabine, que je ne me mêle jamais de vos affaires de ménage. J'ai pu concevoir autrefois et même désirer que la femme de mon fils lui fît mener une existence moins mondaine, plus calme, plus conforme aux goûts d'étude qu'il avait dans sa première jeunesse. Je ne me suis pas reconnu le droit de vous imposer mes façons de voir, ni à vous, ni à lui. Vous appartenez tous deux à une génération qui n'est pas la mienne. Il faut que les vieilles gens admettent que les jeunes pensent et sentent autrement. Tout change avec les années... Tout? Non. Le devoir, lui, ne change pas, et le premier devoir d'une femme mariée, qu'elle aime ou non le monde, les sorties, les dîners en ville, c'est de ne pas faire parler d'elle. »

— « Voilà qui devient plus clair, » riposta Sabine, qui cessa de rire et jeta sa cigarette au feu. « D'après vous, je fais parler de moi? »

— « Oui, » dit la belle-mère.

— « Ah ! » répondit Sabine. « Et avec qui? Car dire à une femme qu'elle fait parler d'elle, c'est lui dire, je ne mâcherai pas les mots plus que vous, qu'elle a un amant. »

— « Pas tout à fait, mais qu'elle se prête

à des intimités dangereuses et qu'elle ferait mieux de s'interdire. »

— « Je vous répète ma question, ma mère. De qui entendez-vous parler? »

— « De M. Georges Saintenois, » dit la belle-mère en dévisageant fixement sa bru.

Celle-ci ne pâlit pas, ne rougit pas. Seulement, elle se mit à rire de nouveau, mais plus haut, d'un rire insolent où il y avait du défi, et, d'une voix devenue mordante :

— « De M. Georges Saintenois? » répéta-t-elle. « Hé bien ! Oui, il est mon ami. Il est aussi celui de mon mari. Vous n'êtes cependant pas de ces personnes qui n'admettent pas qu'une femme ait des amis? Vous avez bien, vous, depuis des années, comme ami intime, le professeur Vernat. Si l'on venait vous dire : « Vous savez, on parle de cette « amitié, » vous changeriez vos relations avec lui?... Non, n'est-ce pas? Vous diriez : « une « calomnie, ça ne se réfute point, ça ne se discute point, ça se méprise. » On parlera tant qu'on voudra. Je suis l'amie de M. Georges Saintenois, et je la resterai. »

— « Je n'ai plus votre âge, » fit Mme Vialis, « et je vous assure qu'il y a trente ans, quand j'étais une jeune femme, si quelqu'un était venu me dire, comme je vous le dis, et avec les sentiments que j'ai pour vous : « Prenez garde. Les gens sont méchants.

« Le nom que vous portez n'est pas à vous
« seule... »

— « Si c'est mon mari qui vous envoie, »
interrompit vivement Sabine, « il aurait pu
me parler lui-même. »

Une conversation comme celle où s'affron-
taient en ce moment les deux femmes res-
semble à un duel entre des escrimeurs qui
cherchent à comprendre d'abord le jeu l'un
de l'autre. La belle-mère avait eu aussitôt
deux sensations : l'une, qu'elle n'avait pas
étonné sa belle-fille, en lui prononçant le
nom de Saintenois ; l'autre, que celle-ci dé-
fendrait son intimité avec cet homme, obsti-
nément, implacablement, en défiant son ac-
cusatrice de rien prouver. Qu'en conclure ?
Que conclure aussi de cette question sur le
mari, qui tendait à le substituer à son en-
voyée ? Innocente, Sabine eût-elle eu une
autre attitude ? Cette enquête, dont le fils
avait si passionnément, si douloureusement
chargé sa mère, allait-elle donc échouer ?
Mme Vialis se le rappela, ce fils, et le plan
d'attaque qu'il lui avait tracé, avec l'intui-
tion d'un homme qui, ayant beaucoup souf-
fert par sa femme, devine le défaut de la
cuirasse, le point vital où la frapper :

— « D'abord, l'histoire de Saintenois !... »
avait-il dit. Et il avait insisté : « D'abord !... »

Cette histoire, celle de l'escroquerie, évi-

demment Sabine ne la connaissait pas. La lui apprendre là, sans préparation, d'une façon brutale, Jean-Marie avait raison, c'était la plus sûre chance de lui arracher le cri révélateur. « Avec votre belle-fille, le couteau, » avait dit aussi le médecin. Mais celle qui devait le manier, ce couteau, était femme. Elle avait aimé. Une pitié s'émouvait en elle, malgré elle, pour sa coupable belle-fille, si celle-ci aimait vraiment le misérable qu'elle lui dénonçait, et elle disait :

— « C'est tout naturel que vous ne compreniez pas ma démarche. Peut-être m'y suis-je mal prise. Voulant vous rendre un service, j'ai dû poser la question comme j'ai fait. Il m'a paru nécessaire de vous avertir que l'on parlait de M. Saintenois et de vous, pour que vous ayez la tenue que vous devez avoir, dans les circonstances plus que fâcheuses où cet homme va se trouver. »

— « Le mystère recommence... » fit Sabine. Cette fois, l'excès de la surprise, prévue par Jean-Marie, ne lui permettait pas de dominer sa nervosité. Elle connaissait trop la réserve de sa belle-mère, que celle-ci lui avait d'ailleurs rappelée aussitôt. Elle s'était rendu compte dès les premiers mots que cette insolite démarche avait un motif très grave. Quel motif? Sinon un accès de jalousie de son mari qui lui dépêchait cette ambassa-

drice. D'instinct, elle avait foncé en avant. L'accent que l'autre avait eu pour prononcer ces mots : *très fâcheuses* et *cet homme*, l'avertissait d'un incident nouveau. De quelle nature?

— « Le scandale que je vais vous dire, » reprenait la belle-mère, « n'est en effet pas encore public. Demain, ce sera la fable de tout Paris, de tout votre Paris, « soulignat-elle. » Vous serez la première alors à reconnaître que, s'il est permis à une femme d'avoir des amis, ses choix ne sauraient être trop prudents... »

— « Un scandale?... Et qui se rapporte à M. Saintenois?... Que prétendez-vous insinuer, ma mère?... »

Elle n'était plus maîtresse d'elle-même. Depuis le début de la semaine, elle avait vu son amant chez lui, tous les jours, contre toute prudence, et cela sur l'insistance du jeune homme, d'ordinaire plus préoccupé des dangers qu'il pouvait faire courir à sa maîtresse. Ces rendez-vous avaient laissé à Sabine une impression étrange d'inquiétude vague, mais obsédante. Jamais Saintenois ne s'était montré plus passionné, plus épris, et cette ardeur, au lieu de la charmer, l'avait presque épouvantée. Ses baisers avaient ce je ne sais quoi de farouche, de désespéré, que l'on a dans les adieux sans lendemains. Elle

l'avait senti, sans comprendre la cause de cette tristesse dans l'exaltation. Elle avait hésité à l'interroger. Un trait de leur caractère à tous les deux était l'horreur de la mièvrerie sentimentale. Pourtant, sur le seuil de la porte, et à la fin de la dernière visite, elle avait osé lui dire, tant il lui avait paru plus sombre encore :

— « Tu n'as pas d'ennuis, mon amour? »

— « Et quels ennuis veux-tu que j'aie? » avait-il répondu, en posant sur elle un regard singulier où se devinait un saisissement intérieur, aussitôt dominé, et il l'avait embrassée longuement, en essayant de corriger ce regard par un sourire si tendre : « Veux-tu savoir ce que j'ai? » avait-il ajouté. « Je t'aime trop! »

— « Trop? » avait-elle fait mutinement, « ce n'est pas encore assez. »

— « Tu crois?... » avait-il dit, sur un ton si poignant qu'elle s'était tue. N'éprouvait-elle pas, elle aussi, à chaque fin d'entrevue, une détresse, celle de rentrer dans son existence séparée? Elle avait interprété de la sorte ce profond soupir qui la poursuivait depuis la veille. En y réfléchissant, elle se demandait si pourtant il n'y avait pas autre chose encore derrière ce « Tu crois »? Et voici que lui arrivait la plus inattendue confirmation des craintes qu'elle n'avait pas

voulu s'avouer. Son émotion grandissait, plus forte que sa volonté. Ses traits se décomposaient, ses paupières battaient, sa bouche s'entr'ouvrait, presque haletante à cause des battements précipités de son cœur, tandis que sa belle-mère reprenait, la fixant toujours de ses prunelles perçantes, contre l'inquisition desquelles elle ne se défendait plus :

— « Non, Sabine, je n'insinue rien. Je vous répète tout simplement ce que j'ai appris ce matin d'une source sûre, très sûre. M. Saintenois est un joueur, vous le savez certainement. Ces temps derniers, il avait beaucoup perdu. Il a voulu se refaire. Il a pris à la caisse de jeu du cercle une très grosse somme, cinquante mille francs. Il l'a jouée et perdue. Ceci ne serait rien. Ce qui est grave, c'est que, pour avoir ces cinquante mille francs, il avait remis un chèque de la même valeur au caissier. Celui-ci l'a naturellement accepté, ne pouvant pas imaginer qu'un membre du cercle était un escroc. Puis, quand cet homme est passé à la banque sur laquelle était tiré le chèque, le Grand-Comptoir, vous voyez la précision de mes renseignements, il n'y avait pas de provision. Il faut croire que M. Saintenois est connu pour être ruiné, puisqu'il n'a pas trouvé immédiatement dans Paris à emprunter de quoi régler

une dette contractée sur un faux. Il le trouvera peut-être, cet argent, mais il a été dénoncé au président, qui est M. Casal, et celui-ci exige sa démission. La preuve que sa honte va être rendue publique, c'est que, moi, madame Vialis, je la connais déjà. Il n'y a aucun doute que le caissier ne parle, aucun doute que M. Casal ne soit obligé d'expliquer l'affaire au comité. Enfin, ce garçon est déshonoré. Ce que j'ai voulu, Sabine, c'est que vous n'ayez pas ce visage-là quand une de vos amies du monde vous annoncera cette nouvelle... Ah! malheureuse! Je n'ai pas besoin que vous me disiez la vérité, maintenant. Je sais!... Je sais!... »

Quel aveu, en effet, que l'attitude de la jeune femme, écoutant ces terribles paroles! Écroulée sur une chaise, les mains convulsivement serrées l'une contre l'autre, la tête en avant, les yeux hagards, elle regardait... Quoi? L'abîme brusquement ouvert à ses pieds. L'extrême et subit malheur a de ces visions toutes pareilles à celles des noyés, où des files d'événements apparaissent dans le champ de la pensée. Cela dura l'éclair d'une seconde, et des années s'y ramassent. Le déshonneur de Saintenois, c'était, pour Sabine, leur liaison brisée. Il s'en irait de Paris, s'il ne faisait pas pire. La douloureuse frénésie de ses caresses, l'avant-veille et la

veille, elle avait eu trop raison d'en avoir peur. C'était leur bonheur, leur amour qu'il serrait contre lui, de cette étreinte de délire, avait de les perdre à jamais. Et il ne lui avait rien dit ! Cette ruine, ce besoin d'argent dont l'angoisse avait dû être tragique, il lui avait tout caché, quand elle était riche, elle qui l'aimait tant !... Et elle n'avait rien su deviner !... A présent, — sa belle-mère y voyait trop juste, — qu'allait-elle rencontrer dans les regards, dans les paroles de ses amies, et pas seulement de ses amies, de toutes les personnes de leur société ? A quoi bon mentir désormais, et pour tromper qui ? Tout d'un coup, et comme il arrive aussi dans l'extrême malheur, une réaction presque sauvage, celle de l'animal traqué qui mord, la fit se redresser, et, fixant à son tour sa belle-mère, elle lui dit, cherchant les mots qui devaient le plus la blesser :

— « Oui, c'est vrai, oui. J'aime Sainte-nois. Je l'aime, entendez-vous ? Je l'aime. Et après ? Allez le dire à votre Jean-Marie, qui vous a envoyée pour m'arracher ça. Ce moyen lui ressemble ! Il a réussi... Ne me torturez pas davantage. »

C'était à la belle-mère d'avoir à cette minute le cœur battant, un frémissement de tout son être, sous la menace que représentait cette déclaration de la révoltée. S'em-

porter contre cette insolence, comme l'autre s'y attendait, contre l'insulte jetée à l'époux trahi par l'épouse indigne, elle n'y pensa pas. Certes, elle était venue pour savoir, mais surtout pour que son fils, lui, ne sût pas. Et il allait savoir ! Dans quel état elle l'avait laissé tout à l'heure ! Que fallait-il pour déclencher le geste héréditaire ? Une émotion comme celle que lui donnerait cet impudent aveu. Mais quoi ! Sabine avait parlé ainsi, se croyant perdue, et persuadée que son mari avait envoyé sa mère pour lui arracher une confession, puis l'exécuter. Qu'elle comprît que, tout au contraire, cette mère était prête à lui pardonner, si, délivrée d'un amant infâme, elle se reprenait, elle réparait, et se levant, la main posée sur l'épaule de la jeune femme, la veuve du suicidé et qui voulait sauver son fils, disait, de quel accent de martyr !

— « Comme vous me connaissez peu, Sabine !... Oui. C'est Jean-Marie qui m'a envoyée. Il est jaloux, c'est vrai. C'est lui qui m'a appris l'histoire de Georges Saintenois, et c'est encore vrai que je vous l'ai dite pour savoir. Là où vous vous trompez, c'est quand vous croyez que je vais rentrer chez moi, où Jean-Marie m'attend, pour lui dénoncer ce que je veux à tout prix, vous entendez, à tout prix, qu'il ignore. Il souffrirait

trop, et je ne veux pas qu'il ait cette douleur, je ne veux pas que... »

Une seconde elle s'arrêta. Allait-elle crier la sinistre vérité dont elle portait le poids sur le cœur depuis des années? Les paroles lui manquèrent pour révéler ce cruel secret, trop longtemps gardé. A quoi bon d'ailleurs? Sa terreur de voir le fils imiter le père, cette femme ne l'éprouverait pas, elle qui avait si mal aimé ce fils. Et elle continuait :

— « Mais, ma pauvre Sabine, il y a des années que j'ai deviné que Saintenois est votre amant. Voulez-vous que je vous dise de quand date votre intrigue?... De votre séjour aux bains de mer, pendant que Jean-Marie était à Nérès. La petite fille n'est pas de mon fils. J'ai deviné cela aussi, dès le premier jour. Vous vous êtes défiée de Vernat, vous avez eu peur qu'il ne se prêtât pas à votre version d'une naissance un peu avant terme. Est-ce exact?... Hé bien ! Cette enfant que je sais n'être pas de mon sang, vous m'avez vue l'embrasser, la câliner. Vous vous défendez bien, vous, de trop la caresser pour que l'on ne voie pas votre préférence. Pourquoi? parce que vous êtes mère. Alors, la mère en vous doit comprendre combien je l'aime, mon Jean-Marie, comme vous dites, rien qu'à cela ! Pour qu'il ne sache rien, rien, rien, je me suis faite votre com-

plice par mon silence. Je continuerai à me taire. J'irai plus loin. J'endormirai ses soupçons. Je vous sauverai. Seulement, mon silence vous crée une dette envers moi. Oui, j'ai le droit de vous demander que vous m'aidiez, vous, dans ce travail, qui doit le préserver, lui, mon pauvre cher garçon, du désespoir. En rentrant, tout à l'heure, je lui dirai que je vous ai parlé de Saintenois, raconté sa faute, et que vous avez accueilli mes révélations avec une tranquillité qui m'a prouvé votre innocence. Ce sera mon pire mensonge, Dieu me le pardonnera. Ah ! je ne souffrirai pas plus pour mourir, j'en suis sûre ! Mais vous, Sabine, ce serait un crime, entendez-vous, un crime, de me démentir quand vous le verrez... Et puis, laissez une vieille femme qui connaît la vie mieux que vous, oui, laissez-la vous dire que le véritable amour, profond, délicat, passionné, vous l'aviez auprès de vous. Maintenant que la catastrophe de cet homme, que je ne veux plus nommer, vous a éclairée sur votre erreur, revenez à vos devoirs. Vous me trouverez pour vous y aider, sans jamais une allusion au passé, jamais un reproche, avec reconnaissance, oui, avec reconnaissance, si je revois dans les yeux de mon fils une lueur qui s'est éteinte... Ne me répondez pas, nous nous ferions trop de mal, et tout est dit... »

Elle sortit du salon, sans que sa belle-fille, toujours prostrée sur sa chaise, eût prononcé une parole, esquissé un geste pour la retenir ou simplement lui dire adieu. Elle traversa le grand hall, et s'arrêta une minute, pour écouter, à travers la porte du couloir, demeurée entr'ouverte, le rire des enfants qui s'amusaient et couraient ensemble, gaiement, sans soupçonner qu'une scène tragique de leur propre destinée venait de se jouer à quelques pas d'eux.

— « Pauvres petits !... » se dit la grand-mère en associant l'enfant de l'adultère à l'autre dans une même pitié, et, descendant l'escalier : « J'aurai le temps de me remettre assez pour que Jean-Marie me voie arriver souriante, et que ma seule rentrée, si vite, avec ce sourire, lui soit une preuve... Ah ! ç'a été dur ! Ce sera dur !... Mais l'horrible chose n'aura pas lieu. Il ne se peut pas que cette malheureuse ne se prêle pas à ce que je lui ai demandé... Mon Dieu ! si elle pouvait se repentir vraiment et vous revenir ! Elle lui reviendrait, à lui aussi. »

Elle montait dans la voiture en murmurant cette prière, où sa piété de grande chrétienne et sa tendresse maternelle se confondaient dans un vœu d'une ferveur passionnée. Qu'eût-elle dit, si, dix minutes plus tard,

elle s'était trouvée là, devant cette grille de l'hôtel, si elle avait vu sa belle-fille sortir, et, la suivant, elle l'aurait entendue appeler le premier fiacre qui passait et donner au cocher l'adresse de la rue Fortuny, où habitait Georges Saintenois.

IX

LA MAÎTRESSE ET L'AMANT

Pour que Sabine, si réfléchie d'habitude, si maîtresse d'elle-même, commît cette imprudence, cette folle action d'aller droit chez son amant, au terme d'un tel entretien, il fallait qu'elle fût bouleversée jusque dans son fond le plus intime. C'était l'heure du déjeuner. Elle risquait que son mari rentrât pendant que les enfants seraient seuls à table. Il l'interrogerait sur cette étrange absence. A quel degré il était jaloux, elle s'en rendait compte maintenant, après la mission dont il avait chargé sa mère. Celle-ci tiendrait sa parole, sa bru n'en doutait pas, quoiqu'elle ne comprît pas le frisson de terreur dont elle l'avait vue frémir à la pensée que son fils pourrait un jour savoir la vérité. Oui. Elle tiendrait sa parole. Mais le jaloux la croirait-il? S'il la croyait, n'aurait-il pas hâte d'accourir auprès de sa femme, émotif comme il l'était, pour lui demander pardon de l'avoir soupçonnée? Ne la trouvant pas,

ne subirait-il pas un sursaut nouveau de défiance? Ne courrait-il pas tout droit, lui aussi, chez Saintenois, s'assurer qu'elle n'était pas là elle-même? Et alors?... Toutes ces possibilités s'étaient présentées à l'esprit de Sabine. Elle avait passé outre, non point comme une impulsive qui ne mesure pas les conséquences d'un geste, mais comme une créature d'énergie qui sait également, quand les circonstances l'exigent, ou bien se contraindre et attendre, ou bien se résoudre à l'action et s'y jeter sur-le-champ. C'est la marque des âmes fortes. Il semble paradoxal de prononcer ce mot de force à propos d'une Parisienne de la haute vie, engagée dans la plus banale des intrigues avec un jeune homme de son intimité, le meilleur ami de son mari, comme c'est la coutume dans une société qui ne prend plus au sérieux que le plaisir, la mode et l'argent. D'ordinaire on trouve de tout dans ces liaisons : de la vanité et de la veulerie, de l'intérêt et du faux romantisme, de la sensualité quelquefois et de la dépravation, de tout, — excepté de l'amour. La passion vraie est aussi rare dans le monde élégant que la vraie intelligence. Il s'y rencontre pourtant des femmes, réfractaires à cette facticité de leur milieu et dont le cœur est demeuré simple. Elles sont comme des primitives, conservées intactes dans une

civilisation vieillie. La parade mondaine n'est pour elles qu'une figuration dans un décor. Leur existence réelle est dans leurs sentiments. Avec des moralités si différentes, les deux dames Vialis, la belle-mère et la belle-fille, étaient deux personnes de ce type. Pour l'une, depuis le suicide de son mari, plus rien ne comptait que son fils ; pour l'autre, depuis qu'elle s'était donnée à Saintenois, que son amant. Le professeur Vernat aurait trouvé là une confirmation de cette loi de l'hérédité, considérée comme la cause des causes, qui lui était si chère. Toutes deux étaient des Bretonnes : l'une, la belle-mère, par un atavisme déjà lointain, sa bisaïeule venait de ce canton de Plancoët, si profondément celtique comme l'atteste la belle allée couverte de Ville-Genohan, près de Kréhel. Les Lancelot, eux, sont originaires du canton de Carhaix que traverse la rivière de l'Aulne, poétiquement appelée là-bas Ster-Daon, la rivière profonde. On sait qu'à toute époque, et par tout pays, à quelque distance de la presque île natale que les hasards aient porté ses enfants, la race celtique s'est distinguée par un pouvoir singulier de concentration intérieure. Cette faculté d'un intense et courageux quant à soi caractérisait également les deux femmes. Ce que l'une était dans la vertu, l'autre l'était dans la faute, —

il convient d'ajouter avec bien des excuses. Si toute créature humaine, comme l'a dit un philosophe, est l'addition de sa race, elle l'est aussi de ses impressions d'enfance et de jeunesse, et voici celles qu'avait traversées Sabine.

Son père, Tristan Lancelot, — le joyeux Tristan, comme on l'appelait à la Bourse, — était un des grands agents de change de Paris. Il l'avait eue d'un premier mariage. Cette naissance avait coûté la vie à sa mère. Moins d'un an après, le veuf se remariait avec une femme qui lui avait donné plusieurs enfants. Sabine s'était aussitôt trouvée une étrangère dans cette nichée nouvelle. La marâtre l'avait haïe, d'instinct, d'abord, et puis cette fille d'un autre lit était trop différente, trop impénétrable surtout, avec ces déconcertants et irritants silences des êtres trop repliés et qui vivent en dedans. Ses demi-frères et ses demi-sœurs ne l'avaient pas aimée davantage, pour la même raison. Ils étaient morts coup sur coup, quand elle avait quinze ans. L'aversion de leur mère, frappée ainsi, contre la survivante, s'était encore exaspérée. Le mariage de Sabine avec Jean-Marie Vialis s'expliquait ainsi. Elle avait voulu fuir la maison paternelle et cette hostilité de tous les jours, de toutes les minutes. C'était bien ce qu'avait deviné, avec

la lucidité infailible des tendresses passionnées, l'autre mère, celle de Jean-Marie. « Elle n'aime pas mon fils, » avait-elle pensé, « c'est lui qui l'aime. Ce qu'elle veut, elle, c'est s'évader. Pourquoi l'a-t-elle choisi, lui, plutôt qu'un autre? » Elle n'avait pas trouvé la réponse à ce point d'interrogation. Mais y avait-il vraiment une réponse qui pût se préciser? La jeune fille la plus décidée dans ses volontés garde en elle de l'indéterminé. Elle ne se connaît pas tout entière. Elle croit obéir à des motifs, tandis qu'elle est poussée par d'autres. Jean-Marie Vialis avait été présenté à Mlle Lancelot, par hasard, dans une soirée, chez le père d'un de ses camarades de l'école des Chartes. Tout de suite il avait déployé, pour la revoir et souvent, cette ingéniosité de l'amour naissant à laquelle une femme qui en est l'objet ne se trompe jamais. En constatant que le jeune homme s'éprenait d'elle, le premier mouvement de Sabine avait été de l'encourager, simplement parce que Mme Lancelot montrait pour lui une antipathie qui s'expliquait, elle aussi, très simplement. Comment la marâtre eût-elle accepté volontiers, pour une belle-fille détestée, l'idée d'une union où toutes les chances de bonheur qu'une grande bourgeoisie peut rêver semblaient réunies : honorabilité de la famille, intelligence, sérieux de

caractère, et grosse fortune? Quand son père avait transmis à Sabine la demande en mariage, celle-ci avait pourtant hésité, à cause de Mme Vialis, et par terreur d'un autre esclavage dans cette autre famille. Puis devant l'évidence d'un sentiment profond chez Jean-Marie, elle l'avait épousé, consciente de son empire, et en se disant : « Je ferai de lui ce que je voudrai. »

Elle n'avait que trop bien réussi. On n'a pas oublié avec quelle amertume la mère de Jean-Marie avait dénoncé, au plus sûr confident de ses angoisses, le train de fête parisienne auquel le jeune ménage s'était laissé emporter, conduit par Sabine. C'était bien cette ivresse d'évasion que la recluse de la rue Saint-Dominique avait discernée derrière le consentement de sa future belle-fille. Elle avait eu, un instant, l'illusion que celle-ci pourrait, par gratitude, s'attacher à celui qui lui procurait la joie de la délivrance. Elle avait constaté, en effet, chez la jeune femme, une gentillesse envers son mari qui aurait dû, semblait-il, devenir, à la naissance de leur fils, une affection vraie. Le contraire s'était produit. Que le petit René ne fût pas un enfant de l'amour, sa physiologie pauvre l'attestait trop, — on l'a déjà noté. — Il pouvait cependant devenir, entre les époux, un principe d'union. Il avait été une immé-

diante occasion de désaccord. Jean-Marie aurait souhaité que sa femme nourrît. Elle s'y était refusée, désirant reprendre au plus tôt son existence de dissipation, tandis qu'il caressait, lui, le rêve d'une vie de famille plus retirée. Sabine avait alors constaté, au cours de ce conflit, terminé pourtant à son avantage, des coins obscurs dans ce caractère d'homme qu'elle s'imaginait si bien connaître. La constitution émotive impose de ces étonnements. Jean-Marie était capable, tour à tour, vis-à-vis des autres, de complaisances s'abandonnant jusqu'à la faiblesse et de brusques résistances, tendues jusqu'à la violence et l'entêtement. Il offrait aussi de déroutantes alternatives d'excitation et de dépression, s'irritant quelquefois à propos des plus menus incidents domestiques, d'autres fois hésitant et tergiversant devant les décisions les plus aisées à prendre, les plus évidemment nécessaires, — aujourd'hui s'amusant, comme un écolier en vacances, à un dîner d'apparat, à une ennuyeuse partie de théâtre, à un bal officiel, — demain silencieux et morne dans une réunion de gens tous sympathiques, dans une salle de spectacle secouée par la contagion du fou rire, dans une sauterie organisée par lui-même. Ce qu'une femme supporte le moins, chez un homme avec lequel elle cohabite sans l'aimer

d'amour, c'est le je ne sais quoi. Les animaux sont ainsi. Jamais un chien ne s'attache vraiment à un maître qui le déconcerte par l'inattendu de ses gestes. Jamais un cheval ne reste sage sous la conduite d'un cavalier nerveux. Ces continuelles sautes d'humeur avaient empêché Sabine de distinguer la qualité d'âme de son mari, et elle s'était habituée à ne rien lui montrer de son âme à elle. Ils vivaient ainsi, à côté l'un de l'autre, malheureux? non, mais heureux? non plus. Lorsque au début de la quatrième année de ce mariage sans fusion des cœurs, Sabine s'était trouvée en face de Georges Saintenois, elle n'avait aucun élément en elle qui pût l'aider à réprimer l'impression que lui avait produite aussitôt cet homme. Son indifférence pour son mari, toute voisine de l'éloignement, arrêtait en elle l'élan de la maternité pour le fils en qui elle le reconnaissait. Après le premier étourdissement de sa liberté, et, tout en continuant à tenir son rôle de femme à la mode, elle avait fini par en sentir le néant. De religion, elle n'en avait jamais eu beaucoup, par réaction toujours contre la seconde Mme Lancelot, dont la dévotion affichée n'était qu'un moyen de se pousser dans certains milieux. Au nom de quoi aurait-elle renoncé à vivre sa vie, comme on disait encore à cette époque? On se moque aujour-

d'hui de cette expression, ridicule en effet, quand elle se traduit par le droit au caprice et à la révolte prétentieuse. Elle n'aurait point passé dans le langage courant, si elle ne correspondait pas à un malaise propre aux sociétés très avancées. Ces sociétés protègent la sécurité des individus. Elles multiplient les facilités de leur bien-être. Mais elles leur imposent, surtout dans les classes oisives, un type d'existence, si conventionnel souvent que leurs puissances les plus profondes demeurent inemployées et qu'ils en souffrent. C'était le cas pour Sabine. Cette amoureuse-née et qui n'avait jamais aimé répugnait d'instinct à la galanterie. Elle attendait la passion et ne s'en doutait pas. Elle se croyait froide. Les sens en elle ne devaient s'éveiller qu'avec son cœur, que n'avait intéressé aucun des viveurs qui l'entouraient. Son malheur voulut qu'elle rencontrât Saintenois juste au moment de leur vie où ils cherchaient tous deux, elle un homme comme lui, et lui une femme comme elle. Il avait trente ans. Sa laideur tourmentée était aussi virile que la distinction fine de Jean-Marie était près d'être efféminée. Ce fils d'un de nos meilleurs généraux, prématurément enlevé à l'armée et à la France, s'était lui-même distingué par les plus belles qualités militaires, d'abord en Mauritanie,

puis en Extrême-Orient d'où il arrivait, résolu à repartir aussitôt pour l'Afrique. Il en parlait comme *le Centurion* d'Ernest Psichari, quand il célébrait les « longues errances » dans la solitude et cette « odeur de désert, cette brise vivifiante qui exalte ce qu'il y a de meilleur en nous ». On eût dit que cette génération d'avant la guerre se préparait au sacrifice suprême par cette initiation au danger, comme si les événements encore à venir projetaient sur elle une ombre annonciatrice. Mais ce soldat était, lui aussi, un amant-né et qui n'avait pas aimé. Tout de suite ses propos contre la pauvreté de la vie parisienne avaient trouvé un écho dans Sabine. Il avait senti cette femme l'admirer, comprendre la mâle poésie de sa destinée d'officier. Et puis, — ô contradictions déconcertantes de l'amour ! — elle avait tout fait pour l'empêcher de poursuivre cette destinée, en le gardant auprès d'elle. Et lui, après s'être épris d'elle parce qu'elle s'associait si généreusement en pensée à sa ferveur pour son métier, il avait renoncé à ce métier, afin de ne pas quitter sa maîtresse. Elle l'était devenue presque aussitôt, sans se disputer, durant ce séjour à Deauville d'où elle était rentrée enceinte. Il avait demandé un congé, puis démissionné. Il y avait cinq ans de cela, et ils continuaient de s'aimer

aussi profondément, aussi ardemment qu'au premier jour.

Les innombrables souvenirs de cette longue passion partagée brûlaient le cœur de Sabine dans le fiacre qui l'emportait vers cet amant, accusé soudain et avec une si brutale précision, de la faute la plus dégradante peut-être dans le monde où ils vivaient : une escroquerie dans une affaire de jeu ! « Est-ce possible ? » se demandait-elle affolée, « et comment ne m'a-t-il parlé de rien ? » Que Georges Saintenois fût un assidu de la partie de baccara au cercle, elle le savait par des propos, plus ou moins malveillants, auxquels elle n'avait jamais attaché d'importance. Très riche elle-même par sa mère, et mariée à un homme très riche aussi, la question d'argent ne se posait pas plus pour elle dans son implacable dureté que pour toutes ses pareilles, à qui l'opulence paraît une atmosphère naturelle. Saintenois jouait ? Pourquoi pas ? Il avait ce goût en commun avec tant de ses compagnons de club ! Elle ne soupçonnait pas que le général, mal conseillé dans ses placements, avait laissé à son fils une succession très chargée. Celui-ci, pour se maintenir dans le milieu très élégant où évoluait sa maîtresse, avait bien vite dépassé ses revenus et entamé son capital. L'exemple de son père

ne l'avait pas instruit. Il avait spéculé à la Bourse, imprudemment, et achevé de se ruiner. Le baccara lui était apparu, ainsi qu'à bien d'autres, comme un moyen possible de réparer ses pertes. Quelques banques, hardiment poussées et favorables, l'avaient, en effet, remis à flot pour un temps. La suite se devine : les hauts et les bas de la chance, un train de vie chère soutenu à coups de « paroli, masse en avant » et de « tirages à cinq », la sensation du risque mordant sur ce soldat au repos, d'autant plus âprement qu'elle trompait à la fois sa nostalgie de l'aventure et enfiévrant encore les joies secrètes de son amour, — et, pour finir, le désastre : dix mille francs perdus aujourd'hui, vingt mille demain, trente mille après-demain, tout son fonds de réserve hasardé sur une dernière carte et englouti aussi. Un coup désespéré alors, une dernière mise obtenue frauduleusement par ce chèque sans provision, cinquante mille francs jetés en banque, à onze heures du soir. A minuit, ils sont devenus deux cent mille. A une heure, trois cent. A deux heures, plus rien, l'effondrement, le reste de la nuit passée pour le décavé à se demander où il trouvera de quoi faire honneur au chèque et à sa signature, la matinée employée en démarches vaines ! Il va au cercle implorer du caissier des jeux que

le chèque ne soit pas présenté avant vingt-quatre heures, au Grand-Comptoir, sur lequel il a été tiré. La caissier l'a déjà présenté. Il a parlé au président. A qui d'autre?... Tous ces détails, Sabine les ignorait encore. Elle savait l'ultimatum de Casal, ce qu'il signifiait pour son malheureux amant, et elle accourait à lui, sans raisonner, comme elle aurait pris le train, si elle l'avait su mourant dans une autre ville, au risque de se perdre, mais avec l'idée de le sauver, de le secourir du moins. En partant, elle avait glissé dans son manchon le collier de ses plus belles perles. Elle les faisait rouler sous ses doigts, avec la sensation qu'elle tenait là de quoi le tirer de cet abîme, s'il y consentait. Elle pensait : « Oui. Pourquoi ne m'a-t-il pas parlé? Parce que, me parler, c'était avoir l'air de me demander mon aide... Mais puisque c'est moi qui la lui offrirai, il acceptera, s'il m'aime. Et il m'aime... » Elle revoyait de nouveau l'étrange et triste délire des yeux du jeune homme, dans leurs derniers rendez-vous. Elle sentait autour de sa taille l'étreinte désespérée de ses bras, sur sa bouche la douloureuse ardeur de ses baisers. Tout s'expliquait maintenant, et tel est le ravage moral de la passion dans le cœur d'une femme criminellement amoureuse, l'idée ne venait pas à Sabine de condamner l'acte déshonorant

commis par son Georges. Elle le sentait souffrir et combien ! C'était assez pour qu'elle ne trouvât pas en elle la force de le juger.

La maison où demeurait Saintenois, rue Fortuny, était une de ces grandes bâtisses, comme les compagnies d'assurances en édifient sans cesse dans Paris depuis le commencement de la troisième République, impersonnelle et sans caractère. Le jeune homme occupait, au rez-de-chaussée, un appartement qui avait été celui de son père, durant les deux dernières années de sa vie. Le bon marché du loyer, dans une construction neuve, avait tenté le général, déjà gêné à cette époque. N'ayant là qu'un pied-à-terre, peu lui importait « d'essuyer les plâtres », comme dit le langage courant. Son fils avait hérité ce logement, et, depuis sa démission, il le conservait. Il avait cru trouver une sécurité pour le mystère de sa liaison dans la situation du quartier, séparé de celui de Sabine par de larges artères, peu passant, et habité par des artistes arrivés ou des commerçants cossus, tous étrangers au monde où se mouvaient les Vialis. Une disposition du local avait achevé de le décider. La porte de ce rez-de-chaussée donnait sous la voûte d'entrée, avant la loge du concierge. Les visiteurs pouvaient y être introduits avec beaucoup de chances de n'être pas remar-

qués. La brièveté de la rue leur permettait, également, de bien voir si quelqu'un guettait, et de disparaître vite, à la sortie, dans les profondeurs de l'avenue de Villiers. D'ailleurs, une certaine absence de précautions n'est-elle pas quelquefois une précaution? Quand Jean-Marie avait pensé à espionner sa femme, ainsi qu'il l'avait dit à sa mère, jamais il ne lui était venu à l'esprit de faire surveiller l'appartement avoué de Saintenois. Comment ne pas supposer que celui-ci en avait un autre, l'anonyme asile clandestin où les Parisiens et les Parisiennes abritent d'habitude leurs romans cachés? A ce trait encore se reconnaissait la nature audacieuse de l'amant et de la maîtresse. La hardiesse de ces rendez-vous répondait chez lui au goût de la bravade commun à tous les tempéraments créés pour l'action, et Sabine y trouvait une revanche à la contrainte qu'elle devait exercer sur elle dans son intérieur. D'ordinaire, arrivée devant la maison, elle regardait à droite et à gauche. Cette fois elle renvoya sa voiture, sans plus s'occuper de la rue. Une seule pensée l'angoissait, tandis qu'elle sonnait à la porte: « Pourvu qu'il soit là!... » D'ordinaire aussi, quand elle devait venir, Saintenois renvoyait son domestique. Elle entendit quelqu'un s'approcher, qui marchait d'un autre pas :

« Georges est sorti ! » songea-t-elle, et son cœur palpitait, quand le battant ouvert lui découvrit le visage simple du valet de chambre. Cet homme avait servi d'ordonnance à l'officier qui le gardait comme très dévoué et très sûr. Il connaissait Mme Jean-Marie Vialis pour l'avoir rencontrée dans des châteaux où il accompagnait son maître. Le monde ignore encore les liaisons qui se croient les plus secrètes que l'office les commente déjà ; aussi ce garçon ne parut-il pas étonné par la présence de cette visiteuse, à qui la voix manquait presque pour l'interroger :

— « Oui, madame, » répondit-il, « M. Saintenois est là, mais en affaires, et bien occupé. Il a condamné sa porte. »

— « Passez-lui ceci, » dit Sabine. Elle avait pris dans son sac à main sa carte et un petit crayon avec lequel, nerveusement, elle écrivit sur le bristol, en anglais : *I want to see you, immediately*. Elle souligna trois fois ce dernier mot, puis tendit la carte au domestique qui obéit. Après une minute, il revint pour dire :

— « Monsieur va recevoir madame. Il s'excuse de la faire attendre. Il est avec quelqu'un dans le salon... Si madame veut bien venir dans la salle à manger... »

Et il introduisait la jeune femme dans cette

pièce qui lui rappelait les moments les plus heureux de leur intimité : ceux où une absence de son mari lui avait permis de déjeuner là, d'y prendre le thé en tête à tête avec son Georges, conjugalement. C'est le rêve de l'adultère, quand un sentiment vrai s'y rencontre, que ces humbles petites joies du mariage. Quelle leçon pour les coupables, s'ils savaient la comprendre ! L'amoureuse s'était tant complu à ces tendres fêtes ! Elle en regardait avec une émotion poignante le décor, qui contrastait étrangement avec ces souvenirs. Saintenois n'avait rien changé à l'ameublement de style Empire, que son père avait lui-même hérité de son père, officier lui aussi, dans la Grande Armée. Un portrait de ce personnage, en grand uniforme de la Garde, par un bon élève de David, faisait le seul ornement de cette salle austère. Sabine avait toujours aimé ce tableau où s'attestait la ressemblance saisissante de l'aïeul et du petit-fils. Elle se mit à le considérer, et demeura frappée par une expression de cette physionomie qu'elle n'avait jamais remarquée. C'était un visage mince, à la mâchoire dure et serrée, avec des yeux d'orgueil et de défi, ceux d'un civilisé tout près de redevenir un sauvage. Comme elle s'hypnotisait devant cette peinture révélatrice, une rumeur de voix entendues à travers le rideau

de tapisserie qui pendait devant la porte l'attira soudain. Elle vit que cette porte, qui séparait la salle à manger du salon, n'était pas entièrement fermée. Le domestique l'avait seulement poussée, dans sa hâte à lui apporter la réponse de son maître. Elle vint coller son oreille à cet interstice et elle entendit une fin de discussion qui la fit tressaillir.

— « Allons, monsieur Altona, » disait Saintenois, « vous pousserez bien jusqu'à vingt-cinq mille. »

— « Non. Vingt mille... » répondait le célèbre antiquaire, qu'elle connaissait pour lui avoir, comme toutes les Parisiennes de sa classe, acheté de ces meubles-bibelots dont notre époque sans style personnel est si friande. « Vous voyez, » continuait-il, « combien je suis honnête ; mes confrères diraient : poire. Vous ne saviez pas que cette chaise longue avait ces bronzes de Thomyre. C'est moi qui vous l'ai appris. Il n'y a même que ce meuble ici, qui ait une vraie valeur. Vingt mille pour tout le lot, c'est le juste prix. »

— « Soit, va pour vingt mille, mais payés comptant. »

— « Je vous signe le chèque, là, tout de suite, » dit Altona.

— « Et on enlève les meubles demain, c'est entendu. Je vous ai dit que je pars ce

soir. Voici mon adresse à Londres et celle de mon notaire à Paris... » Ici, un temps. Le bruit d'un fauteuil déplacé témoignait que les deux hommes s'étaient, l'un après l'autre, assis à une table pour y écrire. Saintenois reprenait : « Mon domestique restera ici quelques jours. Il vous facilitera tout. »

— Il s'en va ? » pensait Sabine. « Il s'en va?... Sans me dire adieu?... » Une tentation folle la saisit d'ouvrir la porte, d'apparaître brusquement et de lui crier : « Tu n'as pas le droit de me laisser. » La peur d'humilier son amant devant l'usurier l'arrêta seule, et fermant les yeux pour ramasser toutes ses forces : « Ah ! Je le sauverai. »

Cependant Altona prenait congé de son client qui le reconduisait. Encore une minute, et Saintenois entra dans la salle à manger. La porte entre-bâillée ne lui permettait pas de doute. Sa conversation avait été entendue. D'ailleurs, ayant quitté sa maîtresse l'avant-veille sans qu'ils eussent fixé de rendez-vous, cette présence ici, et à cette heure, s'expliquait par une seule hypothèse : son histoire commençait d'être connue et quelque bonne amie avait averti Sabine. Le jeune homme avait espéré, en partant sans la revoir, se confesser par lettre, éviter une scène aussi pénible qu'inutile. Cette scène s'imposait. Il attaqua, très pâle, la bouche amère, et la

décision de son visage accentuait encore sa ressemblance avec le portrait de l'aïeul suspendu au mur juste au-dessus de lui.

— « On vous a parlé, Sabine, et je sais ce qu'on vous a dit, que j'avais signé un gros chèque sans provision pour avoir de quoi jouer, et que je vais devoir quitter le cercle. Vous venez savoir si c'est vrai. Hé bien ! C'est vrai. »

Pour toute réponse, elle tira de son manchon son collier de perles, et le lui tendant :

— « Alors, prends ça. Va vendre ce bijou et payer... » Et, frémissante : « Mais ne pars pas. Je ne veux pas que tu partes. Reste à Paris ! Reste-moi ! »

— « Comme tu m'aimes ! » répondit-il, et, se laissant tomber sur une chaise, il répéta d'une voix étouffée par l'émotion : « Comme tu m'aimes !... » Puis, écartant le collier de perles qu'elle continuait de lui tendre, et se reprenant : « C'est la raison pour laquelle je ne t'ai pas parlé, ma pauvre mienne. » C'était une de leurs caresses de langage que cette enfantine appellation. « Je savais d'avance que tu m'offrirais ce que je ne peux pas accepter, ce que je n'accepterai pas... » Et, viril, presque hautain de révolte fière : « C'est assez de honte comme ça ! »

Elle avait remis le collier dans son man-

chon, passivement, la tête penchée, et la relevant, elle marcha sur lui :

— « Alors, implora-t-elle, tu préfères t'en aller, me laisser?... J'étais là... » Elle montrait la porte : « J'ai entendu ta conversation avec Altona. Tu vends tout. Il t'a remis un chèque. Tu l'as dans ton portefeuille. Tu vas payer, puis partir pour Londres. Tu ne supportes pas l'idée d'un affront possible, de cette démission du cercle, d'un coup de chapeau non rendu, d'une poignée de main refusée? »

— « Et tu voudrais que j'accepte tout ça? » interrompit-il.

— « Et moi, tu crois que j'accepterai de te perdre?... Non, non, non... » Elle l'avait saisi par les épaules et le secouait farouchement. Elle le lâcha pour se prendre le visage dans les mains, et en sanglotant : « Tu parles de honte? Ah! comment as-tu pu commettre cette affreuse action, ce vol, toi, un héros! Toi que je mettais si haut, si à part des autres!... Et il a fallu que j'apprenne ça par ma belle-mère, qui sait que je suis ta maîtresse. » Et sur un geste de Saintenois : « Elle ne dira rien à Jean-Marie. Elle me l'a juré. C'est pour que je te quitte qu'elle m'a parlé, malheureux! Tu n'as donc pas pensé à moi, à mon désespoir, si tout était découvert, quand tu as signé ce faux chèque?... »

— « Je n'ai que trop pensé à toi ! » gémit-il.

— « A moi ? A moi ? » répéta-t-elle, et, avec le rire convulsif de la douleur qui touche à la crise nerveuse : « Tu m'aimes. Oui, mais tu aimes le jeu encore davantage. Avoue-le, au moins, et ne mens pas !... »

— « Sabine, » répondit-il, solennellement cette fois, avec l'accent d'un homme qui va chercher ses mots dans l'arrière-fond même de son être : « Écoute-moi bien : je n'ai jamais joué qu'à cause de toi... Ne m'interromps pas... » Elle protestait. « Ce que je t'ai toujours caché depuis que nous nous aimons, c'est le moment de te l'apprendre. Quand je suis revenu de l'Extrême-Orient, c'était après la mort de mon père, pour recueillir les débris d'une fortune que le pauvre homme avait mal gérée. Je ne lui reproche rien. Il ne spéculait que pour augmenter mon héritage. Il s'est ruiné. Il me laissait tout de même de quoi, restant au service, être plus riche que bien de mes camarades. Je t'ai aimée. Il y a eu Juliette. J'ai démissionné, pour demeurer où vous étiez, toi et la petite, et vivre comme tu vivais... Comprends, mon amie, à toi non plus je ne reproche rien. Je ne regrette rien. J'ai eu par toi cinq ans d'une telle ivresse intérieure qu'après avoir connu cette plénitude, un

homme, quoi qu'il lui arrive, n'a pas à se plaindre. Il a eu sa part... Il me fallait, pour te suivre dans ton monde, plus d'argent que je n'en avais. J'ai pensé à travailler, à entrer dans les affaires. C'eût été autant de pris sur mon temps. J'aurais eu moins d'heures à te donner. Tu te rappelles : j'arrivais à te voir tous les jours, souvent deux fois, trois fois. Ce n'était pas facile. Comment concilier cette existence avec un métier? Alors, moi aussi, j'ai fait comme mon père. Son expérience aurait dû m'avertir. Je me suis cru plus habile, mieux renseigné. J'ai spéculé, heureusement d'abord. La chance a tourné. Au cercle, j'avais, par hasard, à diverses reprises, jeté quelques louis sur la table de baccara, et gagné. Je voyais des camarades qui maintenaient leur train de vie de cette façon-là. Je me dis que c'était encore le moyen le moins hasardeux de m'assurer l'argent dont j'avais besoin, en jouant, comme eux, prudemment... Et puis, comme il arrive, je me suis laissé entraîner. J'ai voulu courir après mes gains, après mes pertes. Depuis quinze mois, je n'ai jamais eu à moi, un seul jour, plus de trente mille francs, la moitié de ce que je dépense par an... Je les entamais, en me fixant un chiffre. Je perdais un jour, le lendemain je me refaisais. Il y a deux semaines,

ces intermittences ont cédé la place à la guigne noire. Je n'ai plus eu que dix mille francs, que cinq mille, que deux mille, puis rien. Alors j'ai décidé de tenter une partie suprême. Le vieux Machault avait, devant moi, gagné trois cent mille francs en deux heures. Pourquoi n'aurais-je pas une banque comme la sienne? Ça été un vertige. Tu me reproches d'aimer le jeu. C'est vrai, j'ai aimé cette sensation-là, mais pas pour elle-même. En signant ce chèque sans provision, en m'asseyant à la table avec cet argent coupable, et tandis que je prenais le paquet des cartes, je sentais ce que j'ai senti en allant au feu, la joie terrible du danger, et je me disais : « Ce danger, je le cours pour elle, pour la garder. » Tu sais le reste... Tu ne sais peut-être pas que Jean-Marie est venu hier matin ici? Il connaissait mon malheur, par Casal. Il m'a offert de me les prêter, ces cinquante mille francs de mon chèque. Naturellement, je n'ai pas accepté. Mais qu'il fût là, devant moi, connaissant de mon acte la matérialité, et cela seulement, me méprisant, et moi ne pouvant ni me défendre, ni lui expliquer, comme à toi, que, si j'ai manqué à l'honneur, c'est par amour, ça été trop dur!... Je te dis tout, tout. C'est bien étrange, moi qui ai l'horreur du mensonge, voilà des années que je lui mens

à cet homme, et que je n'en ai pas de remords, parce que c'est pour toi. Quand je l'ai vu, lui, ton mari, bouleversé comme moi-même, et qui accourait me secourir dans ma détresse, alors pour la première fois, je l'ai éprouvé, ce remords. Rester à Paris, et y subir des agonies de cette sorte, ne me le demande pas, Sabine. Même pour toi, je ne peux pas. Je t'aime profondément, absolument. Mais je te répète : c'est trop de honte. » Il secouait sa tête comme dans une nausée. « Je *dois* partir. »

— « Pour aller où? »

— « Aux États-Unis, tout simplement, comme tant de mes camarades qui ont refait leur vie là-bas. Car on y refait encore sa vie, avec de l'énergie. Ces vingt mille francs d'Altona, je ne les ai pas pris pour régler le chèque, je les emporte. C'est un trop petit capital, qui n'éteindrait pas ma dette. C'est quand même une première mise de fonds. Je vais à Londres d'abord. Mon père y a été attaché militaire. Il y a laissé des amis. J'obtiendrai bien d'eux quelques lettres d'introduction pour New-York ou Boston. Pousserai-je jusqu'à l'Ouest, essayer de l'élevage? Ma connaissance du cheval me le permettrait. Mais je ne répugne ni au commerce, ni à la banque. Dans le Nord, dans le Sud, ce qui se présentera, je le prendrai. Et je

travaillerai. Ah ! oui. Je travaillerai. Dans deux ans, dans trois, dans quatre, j'aurai gagné de quoi la rembourser, cette dette d'ici, intérêts compris. Moi parti, on dira ce qu'on voudra. Une seule chose m'importe, c'est ce que je pense de Georges Saintenois, moi. En ce moment, je me dégoûte. J'ai perdu l'honneur. Regarde ma boutonnière, je ne porte plus ma croix. » Il avait enlevé le ruban rouge conquis au Tonkin. « Je la reprendrai quand j'aurai payé avec mon travail. Alors, je penserai que je l'ai retrouvé, l'honneur. Toi aussi, n'est-ce pas ? Tu le penseras. »

— « Ce que je pense, » dit Sabine, « c'est que, de nous deux, s'il y a quelqu'un de vraiment coupable, c'est moi. Oui, moi qui t'ai mené là, moi qui n'ai rien compris, rien vu ! J'étais trop heureuse de te retrouver sans cesse, de t'avoir avec moi partout ! J'aurais dû m'inquiéter de toi, savoir si je ne t'entraînais pas dans une vie que tu ne pouvais pas soutenir. L'argent, je n'y ai jamais pensé, pas plus pour toi que pour moi. Ah ! si j'avais su ! C'était si simple, au contraire, de te conseiller de prendre une position ! Je te l'aurais procurée par mon père, bien facilement. Et alors, nous nous serions aimés hors du monde. J'aurais trouvé le moyen de te voir à tes heures. Tu aurais été le coin caché de mon

existence, mon bonheur secret, la rançon du reste... Au lieu que maintenant!... » Puis, se jetant sur lui, et le serrant contre elle, passionnément... « Maintenant, il est encore temps... Tu as raison... Tu *dois* partir. Et moi, je partirai avec toi, moi et notre fille. Ne me dis pas non... » Elle lui fermait la bouche dans un baiser. « Moi aussi, j'ai l'horreur du mensonge, et je n'ai menti qu'à cause de toi. Que je l'ai eue de fois la tentation de te le crier, ce que je te crie à cette minute : emmène-moi!... C'était te prendre toute ta vie, tout ton avenir. Je ne m'en suis pas reconnu le droit. Je t'ai voulu libre et fidèle, mais libre de t'en aller de moi, si tu cessais de m'aimer... A présent que tu vas être si seul, sans ton pays, sans tes amis, sans rien, je ne te quitte plus. Dis que tu m'emmenes ! Dis-le ! Dis-le ! »

— « Et ton fils ? » répondit Saintenois tristement, en se dégageant.

— « Il aura son père et sa grand'mère... » Et, secouant sa tête, le regard dur, la lèvre mauvaise : « S'il fallait rester et te perdre à cause de lui... Ah ! ne me fais pas penser ça !... C'est monstrueux... » Et, la voix étranglée : « Je crois que je le haïrais... Je me reproche déjà de ne pas l'aimer assez, de n'avoir pas pour lui un vrai cœur de mère, parce que... Ah ! Qu'est-ce que tu me fais

encore te dire là?... Parce qu'il est le fils de quelqu'un qui n'est pas toi, et que je suis ta femme, entends-tu? à toi seul! »

— « Mon aimée. » Il répéta : « mon aimée!... Tu m'as rendu bien heureux depuis ces cinq ans. Je te le disais tout à l'heure. Jamais comme dans cet instant où je devrais être au désespoir. » Il la serra, lui aussi, d'une étreinte éperdue. Puis brusquement, il l'écarta : « Il n'y a pas que ton fils entre nous, » reprit-il, hautain de nouveau et amer. « Il y a ta fortune. C'est à cause d'elle aussi que je ne t'ai jamais demandé de t'en aller avec moi. Tu étais riche. J'étais pauvre. Encore à cette époque n'avais-je pas à payer cette dette... La payer avec ton argent? » Il montrait le collier de perles. « Jamais. Vivre de ton argent? Jamais. Quand on a commis certaines fautes, on ne pactise plus avec sa conscience. Ou bien c'est la boue, la boue... Je n'en veux pas. Je veux me laver, expier. T'emmener avec moi, c'est impossible. Je ne peux ni te faire partager ma misère, ni moi-même partager ta richesse. Il n'y a qu'une issue, nous séparer. Te perdre, c'est affreux... C'est le commencement du rachat. »

Tandis qu'il parlait, le visage de la jeune femme avait pris une expression de résolution farouche. Elle s'était assise, et, défaisant

son manteau, elle dit d'un ton non moins ferme que celui de Saintenois :

— « Je ne sortirai pas d'ici, voilà tout. Tu ne me mettras pas dehors par la force, je suppose. Quand mon mari verra que je ne rentre pas, il me cherchera. Il aura l'idée de venir chez toi. Il faudra bien que tu me gardes alors... » Et, soudain pitoyable, suppliant et joignant les mains : « Mon Georges, ne me laisse pas ! Ne sois pas un orgueilleux. Ne pense pas à ce que dira et croira le monde. Ce que tu veux, c'est payer ta dette avec ton travail, c'est vivre de ton travail. Tu le feras. Tu prendras un métier, et moi, je serai dans la même ville, vivant ma vie de mon côté, comme à Paris, avec cette différence que je n'aurai plus à mentir... » Et se rapprochant de lui, si douce maintenant, si câline : « Ah ! mon Georges, il y aura bien un moment où, par la force des choses, je serai libre. Ma fuite avec l'enfant, c'est un procès forcé, la séparation, le divorce. Alors je t'épouserai. Tu l'auras payée, ta dette, avec ton travail. Tu auras vécu de ton travail. Nous nous marierons. Est-ce que tu te serais méprisé d'épouser une femme plus riche que toi, si tu l'avais rencontrée ? Tu l'as rencontrée et tu l'aimes. Elle t'aime. Promets que tu l'épou-
seras. »

Elle avait, en parlant, achevé d'ôter son

manteau, et elle détachait son chapeau, à présent, avec cet automatisme des crises d'exaltation, où la pensée devient acte, sans que nous nous en rendions tout à fait compte. Elle ne formulait pas une vaine menace. Saintenois le comprit et qu'elle ne rentrerait chez elle que sur la promesse qu'elle demandait. Il était lui-même si passionnément désireux de la faire ! Elle venait de lui prendre tout le cœur par l'évidence d'un dévouement si total qu'elle le plaignait de sa terrible faute, sans plus l'en blâmer. Il avait tant tremblé qu'elle ne le condamnât ! Au lieu de cela, en lui traçant le plan de cet exil à deux, ainsi pratiqué dans une division de leurs intérêts et de leurs existences, ne lui offrait-elle pas le moyen de résoudre la contradiction qui lui déchirait l'âme depuis son égarement : le besoin de se réhabiliter et celui de ne pas la perdre ? — Moyen follement romanesque ! Mais toute sa vie, depuis sa rencontre avec Sabine, n'était-elle pas un roman ? N'était-il pas sorti, une fois pour toutes, de la voie large et saine, en demandant au jeu, comme il avait fait, de quoi soutenir une folle aventure d'amour, de paternité clandestine et de danger ? En même temps et pour la première fois sans doute, parce que le remords de sa lamentable faute avait réveillé en lui la conscience, il éprouvait vis-à-vis de cette

maîtresse, si sincère, si éprise, si à lui, un sentiment de responsabilité, et il s'écoutait répondre, acceptant et refusant tout ensemble sa proposition de fuite :

— « T'épouser? Oui, c'est un beau rêve, et le jour où tu seras libre comme tu viens de dire, c'est moi qui viendrai t'offrir de le vivre... »

— « Ah! merci, » fit-elle en lui baisant humblement la main.

— « Mais aujourd'hui, nous sommes dans la réalité. La réalité, c'est que je *dois* partir aujourd'hui. Mon histoire va être publique. Ton mari, ta belle-mère la savent. Casal a parlé, ce qui est tout naturel, et ce qui ne l'est pas moins, certainement le caissier du cercle. Je te répète que je ne supporterais pas certaines rencontres. Donc je pars, et je ne peux pas t'emmener ainsi. On ne prend pas des résolutions qui bouleversent toute une destinée sous le coup d'une émotion, et quelle émotion! Il y a une heure, tu étais Mme Jean-Marie Vialis, installée dans son hôtel, avec ses enfants, son mari, sa situation de monde. Tu parles de sacrifier tout ça... »

— « Un sacrifice! » dit-elle en haussant les épaules.

— « Oui, c'en est un. Tu ne le sens pas à cette minute, mais demain, mais après-demain, mais dans un an? » Et, sur un nouveau

geste de protestation, calmement, fermement : « Tu te considères, dis-tu, comme ma femme ? Une femme doit obéissance à son mari, et voici ce que j'exige de toi, tu entends, j'exige. Tu vas rentrer chez toi, et attendre, pour t'éprouver, en prenant le temps de la réflexion... Ce n'est pas huit jours, ce n'est pas quinze jours, ce n'est pas un mois qui peuvent briser le lien qui nous unit, et dont nous venons de sentir la force. Je serai à Londres demain matin. Tu auras mon adresse. Je t'écrirai, moi, à notre bureau, aux mêmes initiales que d'habitude, quand nous étions loin. Je ferai de même en Amérique. Et puis, si tu me rejoins, après avoir regardé bien en face et longuement ce vers quoi tu marches, je te répète que nous le vivrons, ton rêve... Et si tu ne me rejoins pas, je penserai que la mère en toi, quoi que tu dises, l'a emporté sur l'amante, et je ne t'en voudrai pas. Mais à présent, prouve que tu me comprends, et que tu m'aimes comme je veux être aimé, en me quittant, pour me laisser avoir la force de faire ce que j'ai à faire. J'en ai besoin, de ma force, et je n'en ai plus guère. »

Elle l'avait écouté sans plus l'interrompre, en le regardant avec une gravité passionnée. Il la vit qui, toujours silencieuse, remettait son manteau, son chapeau, glissait dans son

manchon le collier de perles resté sur la table. Elle saisit encore une fois le jeune homme par les épaules et le serra longuement contre elle. Puis, sans une larme, mais si pâle, elle lui dit, arrivée à la porte et se retournant, avec ce même regard profond :

— « Tu te souviendras?... Tu as promis. »

— « Oui, » répondit-il, et lui faisant signe d'aller, « adieu, mon aimée. »

— « Non pas adieu, » fit-elle, « au revoir, là-bas. »

X

VERS LA CATASTROPHE

Quand Saintenois se retrouva seul, il resta longtemps à méditer. Jamais il n'avait aimé Sabine d'un sentiment aussi violent. Un délire de regrets lui faisait se prononcer des phrases d'une tentation affreuse : « J'aurais dû accepter ses perles. Et pourquoi pas ? J'aurais payé, et au premier qui m'aurait manqué, des témoins !... Il n'y a de vrai dans la vie que l'amour !... » Puis une voix en lui protestait, celle de l'ancien homme, endormi des années par l'ivresse de la passion et réveillé depuis sa faute par un sursaut de dégoût devant sa propre vilenie : « Non, j'ai mieux fait de refuser. Non, il n'y a pas que l'amour. Il y a l'honneur. J'y ai manqué une fois. Cette honte-là, je peux la réparer. L'autre, je n'aurais pas pu... » Et encore : « Les reverrai-je jamais ? elle et l'enfant ? Elle va se retrouver dans sa vie, dans son monde. On lui parlera de moi. Comment ? Je le sais trop... Ce sera l'épreuve. Si elle

m'aime assez pour passer outre, alors... » Il ferma les yeux pour retenir la vision qui surgissait dans son esprit : un port lointain, un paquebot approchant, et lui, sur le quai, reconnaissant les deux chères silhouettes derrière le bastingage. La voix intérieure continuait : « Alors... Mais il faut que cette résolution vienne d'elle seule. Je ne dois même plus lui écrire, qu'une fois pour lui dire adieu. Et puis le silence, pour qu'elle soit bien libre. » Et comme la pendule sonnait une heure : « Je n'ai que le temps, si je veux partir ce soir, » pensa-t-il. Et, appelant son domestique : — « Commence les malles, » ordonna-t-il, « pendant que j'achève de ranger ces papiers. » Il s'assit à son bureau, où l'avait surpris la visite d'Altona, pour détruire des lettres et en classer d'autres. Dans un des tiroirs qu'il vidait hâtivement, il trouva une photographie, oubliée là, qui le représentait en collégien avec son père en uniforme de colonel. Il regarda longuement cette martiale figure, et, appuyant ses lèvres sur cette effigie décolorée, il dit tout haut, comme s'il répondait à une parole prononcée par cette bouche vénérée : « Oui. Père, je réparerai. »

Tandis que ce descendant d'une lignée de soldats manifestait, par ce redressement intérieur, cette force de l'hérédité, dont la mère de Jean-Marie avait si peur pour son

fil, qu'au même moment elle innocentait devant ce fil, — à travers quels scrupules ! — sa coupable belle-fille, celle-ci retournait rue de Villejust, sans autre remords, elle, que celui de laisser son amant tout seul dans des heures si dures ! Elle s'en justifiait en se répétant que le quitter maintenant, c'était lui obéir, et c'était vrai qu'elle lui donnait, par cette obéissance, une preuve de son amour, plus émouvante peut-être que sa démarche et que son offre de tout à l'heure. Cette soumission, presque automatique, d'une âme à une autre, comme si toutes deux n'avaient plus qu'une volonté, — dans les très petites comme dans les très grandes choses, — est l'indice le plus certain de cette possession totale, de cet ensorcellement dont le poète antique dénonçait déjà la démence : *Nunc insanus amor...*, gémissait-il. Celui ou celle qui aime ainsi ne s'appartient plus. C'est une quasi abolition de ses idées propres, un hypnotisme, une fatalité, disaient encore les Anciens. Sabine Vialis était sortie de sa maison, décidée, on l'a vu, à s'évader de sa vie conjugale, sur un signe d'un déchu, qu'elle n'aurait plus jamais reçu, après l'histoire du cercle, si elle ne l'avait pas aimé. Mais elle l'aimait. Elle l'aurait suivi dans sa fuite. Il exigeait qu'elle rentrât chez elle, et elle y rentrait, marchant droit devant elle, comme

une hypnotisée en effet, comme une automate. Elle n'avait pas arrêté de voiture, pour reculer un peu l'instant où elle devrait reprendre la chaîne de son existence officielle. Deux passants de sa connaissance la saluèrent, à qui elle rendit ce salut sans les identifier, tant son âme était ailleurs, tout entière avec le malheureux Saintenois. Elle le suivait, par un de ces efforts de double vue qui trompent le désespoir de la séparation, à travers ses préparatifs, et son passionné désir de le rejoindre bientôt s'exaltait encore. Elle revivait tout le détail de leur douloureux adieu. Elle se le représentait, repoussant le collier de perles. Elle l'entendait, refusant sa fortune. Elle l'admirait de ces deux gestes, — de l'autre même, du déshonorant, puisqu'il l'avait accompli par amour ! C'était par amour aussi qu'il ne permettait pas qu'elle partît aussitôt avec lui. Elle allait jusqu'à lui être reconnaissante de ce retard, qui lui donnerait une occasion de mieux lui prouver la vérité de son cœur. « Quand j'arriverai avec l'enfant, » songeait-elle, « il saura bien que ce n'est pas un entraînement, mais un don de tout moi, réfléchi, sans retour... » Et cependant, parmi ce tumulte de ses pensées, ses pieds la conduisaient par l'avenue de Wagram, la place de l'Étoile, l'avenue du Bois-de-Boulogne

jusqu'à la rue de Villejust. Voici qu'elle reconnaissait la grille de son hôtel, le gravier de la petite cour devant le perron, les sculptures de la façade. Elle était arrivée.

Il y a dans une double vie, systématiquement organisée et prolongée, une force de dissociation singulière, et qui finit par créer dans la même personne deux individualités comme séparées l'une de l'autre par une cloison étanche. Il faut croire que ce dualisme correspond à de profonds besoins dans certaines âmes. Comment expliquer sans cela leur énergie et leur continuité à s'y complaire, le courage qu'elles y déploient? Tantôt le principe de cette complaisance est cet étrange amour du mensonge, inné aux caractères foncièrement pervers. Tantôt ce dédoublement est une défense des sentiments vrais de notre cœur, contre la figuration sociale à laquelle notre sort nous contraint. Quelle que soit l'anomalie intime qui nous induit à mener ainsi deux existences contradictoires, le passage de l'une à l'autre est toujours comme la sortie d'un songe. Que de fois Sabine avait subi cette secousse d'un brusque réveil en quittant Saintenois, — jamais comme à cette minute! — « Monsieur est là? » demanda-t-elle à son concierge, la voix presque étranglée. Jean-Marie n'était pas rentré. Quel soulagement et de quel pas sou-

dain plus leste elle monta l'escalier, pour rencontrer ses enfants dans le *hall*! Ayant déjeuné, ils partaient pour la promenade avec l'énigmatique Marceline Tullugowy. La belle-mère, qui soupçonnait de complicité cette gouvernante basque, eût discerné une complète intelligence des dessous vrais de la situation dans le regard dont cette fille suivait Sabine, embrassant sa chère Juliette avec emportement et tendant à peine sa joue au baiser de son fils.

— « Ont-ils été sages, au moins?... » demanda-t-elle.

— « Très sages, madame, » répondit Marceline dont le témoignage complaisant, destiné à couvrir l'enfant préféré de sa maîtresse, fut aussitôt démenti par René.

— « Juliette a taché tout son livre, » interrompit-il, « en renversant l'encrier dessus. »

— « Et toi, tu n'es qu'un vilain rapporteur... » dit Sabine, sévèrement. Que le petit nourrit une secrète hostilité contre la petite, elle l'avait remarqué souvent. Quoi de plus naturel? Ses inégalités à leur égard, si tendre pour le frère, si froide pour la sœur, en présence de son mari, et le contraire, seule avec eux, devaient produire chez le garçonnet, émotif comme son père, une irritation avivée encore par la différence de leur sang. Leur animalisme était à la fois trop pareil et trop

opposé, comme il arrive chez les utérins et les consanguins. C'est ce qui rend les seconds mariages si dangereux pour l'unité de l'esprit de famille, et si funeste l'adultère. Cette antipathie, manifestée par cette puérile dénonciation, s'accordait trop avec le projet qu'avait la mère de séparer les deux enfants en emmenant avec elle la petite fille. Quelques heures auparavant, elle en eût éprouvé, comme d'habitude, un obscur repentir. En ce moment, elle en était presque heureuse. Mais déjà ils avaient quitté le *hall*. Elle les écoutait rire derrière la porte refermée, et elle sonnait pour qu'on lui servît du thé, de quoi faire une légère collation.

Elle avait à peine fini de manger, et elle venait de s'asseoir à son bureau, le plateau enlevé, pour écrire une lettre, quand son mari entra dans le petit salon. Cinq minutes plus tôt, il surprenait ce repas, signe trop évident de l'absence de Sabine à la table du déjeuner, par conséquent de sa sortie après la visite de sa belle-mère. Il n'eût pas manqué de s'en étonner et de lui poser des questions. Cet interrogatoire était évité. Le seul fait d'y avoir été exposée et de le sentir crispée la révoltée, qui continuait d'écrire de sa haute écriture hardie et ferme, tandis que Jean-Marie commençait :

— « Je viens de voir maman, Sabine. Elle vous a appris, m'a-t-elle dit, la terrible histoire de Georges Saintenois. »

— « Oui, » répondit-elle, « mais est-ce bien vrai?... » Et tout bas, pensant à sa belle-mère : « Elle a tenu parole. J'ai une dette envers elle. Payons-la. » Aucune émotion n'avait passé dans sa voix. Tout au plus, à examiner de près les caractères du billet, adressé à un fournisseur, aurait-on remarqué le nervosité de la plume à l'écrasement des pleins et à la brusquerie des fins de mots.

— « Ma mère avait raison, » pensait Jean-Marie de son côté. « Son calme devant cette nouvelle, c'est une preuve. Que ça fait du bien ! Dieu ! Que ça fait du bien !... »

La joie de sentir soudain une obsession de tant de jours se dissiper, l'attendrissait sur celui qui en avait été l'objet, par un de ces chocs en retour fréquents dans cette espèce de manie intermittente qu'est la jalousie, et il disait, sans soupçonner la sinistre ironie de ses paroles :

— « Vous savez que je l'ai vu. Je lui ai même offert les cinquante mille francs qui régleraient sa dette. Il a refusé, évidemment par orgueil, à moins qu'il ne m'ait dit vrai, et qu'il ne les ait déjà trouvés ailleurs. Mais non. Il ne les a pas trouvés. Ce matin, il n'avait pas payé le cercle. Je l'ai su par

Casal... Si je retournais les lui offrir?... Peut-être cette seconde démarche... »

— « Mais puisqu'il vous a dit qu'il les avait trouvés, » répondit Sabine en fermant sa lettre, « c'est qu'il compte sur quelque usurier qui se fait un peu tirer l'oreille. Voilà tout. Laissez-le arranger ses affaires à son idée. Vous vous rendez compte que vous l'avez humilié, ne recommencez pas... » Elle venait d'écrire l'adresse sur l'enveloppe et de se lever : « Avez-vous vu si la voiture est avancée? Je l'avais demandée pour une heure et demie. » Et, sur une réponse affirmative : « Je vais du côté des boulevards. Je ne vous jette nulle part? »

— « Au cercle, voulez-vous? Je saurai là si Saintenois a enfin payé. Que je le voudrais ! Casal m'a promis le silence... »

Et quand ils furent, quelques minutes plus tard, assis côte à côte dans le coupé et qu'ils eurent commencé de rouler :

— « Avouez, » dit-il, « que les moteurs ont du bon. Nous serions déjà rue Royale, au lieu qu'avec nos chevaux... »

A cette époque de transition, l'automobile n'en était qu'à ses commencements. C'était dans les ménages à la mode d'éternels débats à son sujet. Transformerait-on l'écurie en garage, le cocher en chauffeur? Vendrait-on l'attelage anglais, d'une si élégante allure?

Ancien écuyer de Saumur, Saintenois professait le culte du cheval. Tout naturellement, Sabine pensait comme lui. Jean-Marie, en sa qualité d'intellectuel, avait des poussées de curiosité scientifique. Il avait suivi avec grand soin la dernière exposition des machines, et s'étant fait expliquer minutieusement ce moyen nouveau de locomotion, il le prônait d'autant plus volontiers qu'avec sa nervosité il montait et menait médiocrement.

— « Hé bien ! achetez une automobile, » répliqua Sabine.

— « Vous renoncerez à vos chevaux ? » interrogea-t-il.

— « Pourquoi non ? »

C'était la première fois qu'elle n'opposait pas une fin de non-recevoir aux insinuations de son époux sur ce changement de véhicule. Décidée à partir, à quoi bon soutenir les petites et ennuyeuses discussions accoutumées ? Elle faisait là une concession bien insignifiante. Dans l'état d'impressionnabilité presque morbide où Jean-Marie se trouvait, elle lui fut très douce. Par un mouvement de gratitude, qui aurait dû toucher Sabine et qui l'irrita, il lui prit la main et la lui baisa longuement. Elle se dégagea, en disant :

— « Nous ne sommes pas en automobile,

où l'on va si vite que personne ne voit rien. Nous sommes dans notre coupé et aux Champs-Élysées où nous connaissons tant de gens. Ne nous rendez pas ridicules. »

Ils venaient en effet de croiser la voiture d'une de leurs amies qui les saluait, en passant, d'un sourire, accompagné d'une gracieuse inclination de tête.

— « Qu'y a-t-il de ridicule pour un mari, » fit-il d'une voix tendrement reprochante, « à être amoureux de sa femme? »

A cette humble question, elle ne répondit pas. Comme l'avait confié le fils à sa mère, l'intimité conjugale n'existait plus entre Sabine et lui depuis des années. Il était bien rare qu'il hasardât auprès d'elle une de ces demi-caresses qu'elle pût interpréter comme la timide manifestation d'un désir. Cette pression de la main de son mari sur sa main, puis ce baiser appuyé sur son poignet, entre la manche et le gant, infligèrent un frisson de répulsion à toute sa chair. Elle se prit aussitôt à parler avec volubilité des courses qu'elle allait faire, des magasins qu'elle visiterait. Mais quand ils se séparèrent devant le cercle, à l'angle de la rue Royale, il eut encore un regard comme elle ne lui en avait pas vu passer depuis longtemps dans les yeux, et, s'en allant seule maintenant vers la Madeleine, elle songeait :

— « Ce sont les conseils de sa mère. Il croit qu'il va me reprendre. Je comprends à présent... *Le véritable amour, vous l'aviez auprès de vous... Revenez à vos devoirs... C'est cela qu'elle voulait dire...* » Elle eut un rire de défi, pour conclure : — « S'il a de ces idées, je partirai plus tôt. Voilà tout. »

Son coupé tournait la place, tandis qu'elle se prononçait à mi-voix ces mots de rébellion. A travers la vitre de la portière, elle voyait s'ouvrir la percée du boulevard Malesherbes qui s'enfonçait au loin vers la rue Fortuny. « Mon Georges, mon pauvre Georges, » se répéta-t-elle, en proie à une folle tentation de sauter de cette voiture, qui lui donnait le sentiment d'une prison roulante, de courir le long de ce boulevard, d'arriver là-bas, chez son amant, de se jeter dans ses bras comme tout à l'heure, de lui crier : « Emmène-moi ! Emmène-moi !... » Non. Il avait ordonné. Elle obéissait.

Le hasard voulut que, dix minutes plus tard, et comme ses chevaux devaient, à cause de l'encombrement, avancer au pas, elle fût saluée de nouveau, et cette fois par quelqu'un qui n'était autre que Casal. Elle eut un éclair de haine dans ses prunelles, auquel le dénonciateur de Saintenois ne se trompa point.

— « Son mari lui a parlé, » pensa-t-il, « le

cercle sera remboursé. Nous apprendrons qu'elle a perdu ses diamants ou ses perles, et Madame sera si gentille avec Monsieur, que Monsieur, pour la consoler, lui fera cadeau d'une parure plus belle. »

Cette induction n'était, comme on voit, exacte qu'à moitié. Casal avait justement deviné que la maîtresse avertie voudrait aussitôt payer la dette de son amant. Il méjugeait ce dernier en croyant qu'il accepterait cette offre. Cet insensé avait pu, dans un accès d'aberration, commettre un acte indigne. Cet acte ne lui ressemblait pas. Cela, Casal l'ignorait. L'expérience des vieux routiers de Paris a de ces œillères. Ils ont vu le monde tolérer tant de vilenies, cachées sous des dehors brillants, que leur opinion sur la vie humaine en est rétrécie. Il semble paradoxal d'appliquer le qualificatif de naïveté à leur pessimisme, et cependant, ce sont bien des naïfs de la désillusion, puisqu'ils méconnaissent la complexité des situations qui paraissent les plus claires et des caractères les plus nettement classés, croirait-on. Aux yeux de Casal, Georges Saintenois était un viveur, comme il en avait tant rencontré, ayant « beaucoup mangé, » pour parler l'argot du boulevard, se maintenant à coup d'expédients, et, de faiblesse en faiblesse, finissant par n'avoir plus de l'honneur que les

attitudes, et par se comporter en véritable aigrefin. Quant à Sabine Vialis, d'après quels indices l'aurait-il distinguée des Parisiennes de leur coterie engagées dans une intrigue? Le souvenir de ses propres aventures, — il ne les comptait plus, — ne lui rappelait que des amoureuses s'accommodant fort tranquillement du partage entre l'amant et le mari. Lui-même admettait, presque ingénument, que ce partage de leurs sensations ne les empêchait pas d'être des amoureuses. L'attrait que Saintenois et Sabine avaient exercé l'un sur l'autre provenait précisément du fait que ni l'un ni l'autre, ils ne ressemblaient, dans leur arrière-fond de nature, à ces Parisiens et à ces Parisiennes. Tous deux appartenaient à cette espèce très rare, — elle existe pourtant, — des gens de salons demeurés insociables dans le plus intime de leur être. C'est dire que la parade mondaine reste pour eux une gesticulation, à laquelle ils se prêtent sans se donner. Puis, dans les heures de crise, et quand leur vraie personne est en jeu, ils réagissent au rebours, eux de leurs compagnons de club, elles de leurs compagnes de visites ou de goûters. C'est ainsi que Saintenois, convaincu d'improbité, s'amputait soudain de tout son passé, pour s'arracher à cette gangrène. Sabine, revenue de Deauville, grosse de Juliette, avait voulu

se redonner à son mari. Elle l'avait fait, et elle avait ressenti une telle horreur de cette prostitution légale qu'elle s'y était soustraite ensuite avec une sauvage énergie, pour n'appartenir plus qu'à l'autre, — à travers quels risques ! — bien résolue, si elle redevenait enceinte, à tout briser. Cette secrète tragédie d'un cœur de femme, Casal ne la soupçonnait pas plus que le drame de fierté virile où se débattait Saintenois ; et, comme il arrive quand notre opinion sur un caractère n'est qu'une construction, cet observateur, si renseigné d'habitude, si retors, devait, le soir même, en se rencontrant dans le monde avec le ménage Vialis, se donner à lui-même de nouvelles raisons pour se renforcer davantage dans son erreur.

C'était à un dîner chez la « toujours jolie » Mme de Miossens, — suivant la formule adoptée par les gazettes pour les comptes rendus des réceptions de la comtesse Cléme, comme l'appellent ses familiers. Avec ses liaisons aussi multiples qu'affichées, sa rouerie et sa légèreté, son égoïsme et sa sécheresse, Clémentine de Miossens représentait bien l'héroïne des aventures mondaines telles que les concevait Casal. Moins prévenu, il aurait peut-être saisi la différence qui séparait Sabine de cette poupée galante. A ce

dîner, en les voyant assises pas très loin l'une de l'autre, dans des toilettes presque pareilles, en face de leurs deux époux également souriants, comment ne les eût-il pas assimilées l'une à l'autre? Une analogie de circonstances l'invitait encore à les envelopper du même mépris. Le dernier amant de la « toujours jolie » s'était marié trois semaines auparavant, et elle ne semblait pas plus y penser que Sabine à Saintenois. Le mur de la salle à manger s'ornait derrière elles d'une tapisserie d'après Lancret. Les bergères et les bergers de ce peintre des fêtes d'antan évoquaient autour de cette table de seize couverts, toute parée de fleurs, d'argenterie, de cristaux, de vaisselle précieuse, ce dix-huitième siècle, où, comme l'a dit un grand seigneur d'alors, « avoir pour le sexe fort, enlever pour le sexe faible étaient les vrais motifs qui faisaient attaquer et se rendre. » Casal, qui connaissait toutes les histoires de ces femmes endiamantées et des hommes en frac empressés autour d'elles, s'amusait à se les rappeler, avec le plaisir singulier du misanthrope mondain. Il n'était question, ce soir-là, que du mariage d'un des Sarliève, un camarade de cercle précisément de Saintenois et de Vialis. Ruiné par le jeu et les demoiselles, ce beau sire épousait la célèbre Mme Moraines, maintenant quinqu-

généraire, et devenue plusieurs fois millionnaire par l'héritage du baron Desforges, lequel passait pour l'avoir entretenue des années, du vivant du plus aveugle des maris.

— « C'est une belle fin pour François-Victor, » disait l'un des convives, sans y mettre de malice.

— « Nous allons enfin être invités à de vraies fêtes, » disait un autre. « François-Victor aime le beau... »

— « Et il en a, un goût !... » affirmait un troisième.

— « Et puis, » reprit une des femmes, « Suzanne Moraines reçoit !... Et comme elle sait s'habiller... »

— « Divinement, » fit Clémentine de Miossens, « et elle trouve le moyen d'être encore charmante. »

— « Mais quel âge peut-elle bien avoir ? » interrogea quelqu'un.

Cette question, posée, — étourdiment ou méchamment, on ne sait jamais, — interrompit cette conversation qui durait depuis un quart d'heure, sans que la plus légère allusion eût été faite à la honteuse origine des millions de la fiancée et à l'ignominieux calcul du fiancé. Casal s'était tu, ayant l'horreur de jouer le rôle des philosophes dans la fameuse *Orgie Romaine* de Couture. C'était un de ces ironistes désabusés qui ne se

fâchent jamais, et qui s'étonnent rarement. Il demeura cependant surpris d'entendre Sabine Vialis, à deux places de lui, répondre très haut à la question sur l'âge de Mme Moraines :

— « Quel âge?... Mais vingt ans de plus que François-Victor, et autant de millions... » Puis, avec une brutalité qui jeta un froid et fit un moment de silence, la jeune femme ajouta : « C'est tout simplement répugnant ! »

— « Et votre bel ami à vous, vertueuse madame ? » pensa Casal. « Elle se croit très forte en jouant à la personne qui s'indigne qu'un homme reçoive de l'argent d'une femme... Elle en remet !... »

Il ne se doutait pas que la maîtresse de Saintenois s'indignait réellement et de bonne foi devant la complaisance avec laquelle tous ces pharisiens de leur société accueilleraient la nouvelle d'un abominable mariage. Elle comparait leur indulgence à la sévérité qu'ils déploieraient demain, quand serait connue la défaillance de son Georges, si excusable, elle le savait, elle, par la sincérité de l'amour qui l'avait conduit là. Il se rachetait déjà par sa volonté d'une nouvelle vie qui serait dure, mais qu'il préférerait à cette nouvelle concession de conscience, accepter qu'elle payât sa dette. Il était aussi noble, aussi fier que François-Victor était infâme et vil.

— « Et ils iront tous dîner chez lui !... » s'était-elle dit en écoutant les conversations des convives. « Ils mendieront des invitations à ses soirées, au lieu que mon pauvre Georges... » — Elle entendait par avance les phrases de mépris que débiteraient à son endroit Mme de Miossens et les autres, y compris, sans aucun doute, Sarliève et Suzanne Moraines, et le mot qu'elle se répétait tout bas lui avait jailli des lèvres involontairement : « C'est répugnant ! »

Une seule personne parmi les convives avait senti que ce n'était pas là une boutade et que Sabine exprimait le fond vrai de sa pensée. C'était son mari. Ah ! s'il eût deviné la nature de l'émotion qui lui arrachait ce cri contre la veulerie morale et l'hypocrisie de leur monde ! Mais, dans ce renouveau de confiance qui l'enfiévrerait de bonheur après sa longue crise de jalousie, pouvait-il même imaginer un pareil dessous à cette révolte ? Elle n'était qu'un mouvement d'amour. Il y vit un sursaut de loyauté, dont il fut touché jusqu'au cœur. Il le dit à Sabine, quand ils furent de nouveau seuls dans la voiture qui les ramenait rue de Villejust :

— « Que j'ai été fière de vous à table, tout à l'heure ! Je me reprochais à moi-même de ne pas protester contre ce mariage Sar-

liève-Moraines. On est révolté, dégoûté. Et puis, on pense : A quoi bon ? Et l'on se fait le complice de la lâcheté générale, en se taisant... Décidément, les femmes sont plus braves que les hommes. »

Il lui avait pris la main, tout en parlant, comme une première fois dans l'après-midi. Comme cette première fois, il porta ces doigts frémissants à sa bouche pour y appuyer un ardent baiser, et appelant sa compagne d'un petit nom qu'il ne lui donnait plus depuis si longtemps, il soupira dans un tutoiement :

— « Ma petite Sabe, il fait noir. Tu ne prétendras plus que nous sommes des époux ridicules?... »

Il l'attirait contre lui, en lui rappelant, par cette allusion où le reproche se mêlait de gentillesse, sa dure réponse de l'après-midi. Comme il glissait son bras autour de la taille de la jeune femme, il la sentit se cambrer et se dérober à son étreinte qu'il abandonna timidement. Mais ce geste, les paroles qui l'avaient souligné, son regard avaient une signification trop claire.

— « Non, non !... » se répétait Sabine, quelques instants plus tard, tandis que sa femme de chambre l'aidait à se dévêtir. Sitôt cette fille partie, elle courut fermer à clef les deux portes qui donnaient accès dans la pièce, et, secouant ses fines épaules dans un tressail-

lement d'aversion : « Il ne voit rien ! Il ne comprend rien !... Il peut venir à présent. Il comprendra peut-être. »

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé qu'une pression sur la porte, et un coup frappé contre le battant l'avertissaient que son mari était là, en effet, qui lui demandait de le recevoir. Pelotonnée dans son lit, toutes lumières éteintes, elle ne répondit pas. Un second appel... Un troisième... Elle continuait de rester muette. Dans le grand silence de l'hôtel endormi, elle entendit le pas s'éloigner. Elle était sauvée pour ce soir. Mais le lendemain ? Et, prévoyant une lutte dont la seule idée lui faisait sentir combien profondément elle appartenait à l'autre, elle dit de nouveau :

— « Je partirai plus vite. Voilà tout. »

Quelle nuit elle passa, sans dormir que par intervalles, et quelques minutes, aussitôt réveillée par la constante et obsédante vision du voyageur, en route pour l'exil ! Elle entendait le halètement de la locomotive du train qui l'emportait vers Calais, la rumeur de la mer, ensuite, les lourds paquets de houle battant le paquebot. Il descendait sur le quai de Douvres, où un autre train l'attendait. Une aube sinistre éclairait vaguement la campagne pluvieuse. C'était enfin le fumeux et triste Londres. Saintenois s'y ins-

tallait dans un banal appartement d'hôtel, au moment même où elle se levait, elle, dans le joli et luxueux décor de sa chambre, pleine de soleil, par cette matinée, fraîche mais claire, d'un automne français. Pour tromper sa nostalgie, elle s'efforçait de s'occuper automatiquement de ses enfants et de sa maison, comme tous les jours, l'âme ailleurs :

— « Il n'est parti qu'à huit heures, hier soir, » songeait-elle. « Il aura eu le temps de m'écrire. Mais y aura-t-il pensé?... S'il y a pensé, il aura mis la lettre à la poste avant de monter en wagon. Alors je l'aurai ce matin... »

Cette perspective de tenir dans ses mains cette preuve palpable de la passion de son amant la fit expédier dare dare son cuisinier et son maître d'hôtel, renvoyer Juliette et René à leur gouvernante, finir sa toilette et s'habiller en toute hâte. Elle avait déjà le chapeau sur la tête, quand on vint lui annoncer que sa belle-mère était là qui la demandait.

— « C'est mon mari qui l'envoie, » pensait-elle. « Déjà !... »

Les deux époux ne s'étaient pas vus de tout ce début de matinée, sans que Sabine s'en étonnât. Il arrivait sans cesse qu'ils ne se rencontraient qu'au second déjeuner. Le grand anxieux qu'était le fils du suicidé avait ce trait de caractère commun à toutes

les sensibilités de ce type : la fuite devant les explications. Il suffisait que sa femme et lui eussent échangé, la veille, quelques mots un peu aigres ou qu'il traversât à son occasion une crise de taciturne détresse pour qu'il éprouvât une insurmontable appréhension à la revoir. Ç'avait été le cas après cette timide et gauche tentative de rapprochement et d'humiliation de la porte fermée.

Il avait eu l'idée d'aller pleurer auprès de sa mère. Mais celle-ci l'avait devancé. Elle était venue le voir, dès la première heure, ayant bien peu dormi elle aussi, et préoccupée jusqu'à l'angoisse de ses deux démarches de la veille : ses déclarations à sa belle-fille, puis son douloureux et tendre mensonge à son fils. Elle l'avait trouvé triste, d'une tristesse abattue, découragée, presque plus inquiétante pour elle, étant donné la crainte dont elle subissait la hantise, que les violences de la confession d'hier. Cette fureur du jaloux avait du moins une vitalité dans son paroxysme, au lieu qu'é maintenant elle le voyait prostré, accablé. Que d'efforts pour lui arracher le récit de l'après-midi, de la soirée et de ce qui avait suivi, et toujours cette même plainte indéfiniment répétée : « Elle ne m'aime pas ! Elle ne m'aimera jamais ! » C'est au sortir de cette visite, et bouleversée par le spec-

tacle de cette dépression, que la belle-mère avait pris le parti de passer immédiatement chez sa belle-fille, à l'insu de son fils. Sa physionomie, quand le domestique l'introduisit chez Sabine, annonçait une préoccupation qui mit aussitôt celle-ci à l'état de défense :

— « Vous venez encore me faire des reproches, ma mère? » dit-elle hardiment.

— « Oui, Sabine. Je viens de voir Jean Marie, et... »

— « Et il vous envoie de nouveau, » interrompit la jeune femme.

— « Non. Il m'aurait suppliée de ne pas vous parler, s'il avait pensé que je vous verrais en sortant de chez lui. Ce n'est pas en son nom que je viens à vous, Sabine, c'est en mon nom, à moi, au nom de ce que j'ai fait pour vous. Il y a des sacrifices, je vous l'ai dit hier déjà, qui donnent des droits à ceux qui les accomplissent sur ceux qui les reçoivent. Savoir que vous trahissez mon fils et m'en taire, et couvrir cette trahison, est-ce un sacrifice, répondez?... »

— « Je ne vous l'ai pas demandé, madame. »

Ce changement d'appellation, l'accent de la voix pour proférer cette insolente réponse, le regard qui l'accompagnait, tout trahissait la résistance déterminée de la belle-fille.

Elle ne connaissait pas le terrible souvenir qui obsédait la veuve du suicidé et qui l'expliquait tout entière. Sur le moment, et quand la belle-mère lui avait arraché l'aveu, elle n'avait pas réfléchi aux motifs de cette promesse de silence, aussi spontanée qu'étrange. Elle venait d'apprendre le déshonneur de Saintenois. Elle n'avait pensé qu'au danger couru par son amant. L'autre ne la dénonçait pas. Pourquoi? Peu lui importait. Mais qu'elle se prévalût de ce silence pour lui poser des conditions, Sabine, d'instinct, se dressait là contre. Elle considérait donc son ennemie avec un sourire de défi, en se demandant qui elle avait devant elle : une mère égarée par son amour pour son fils jusqu'à l'aberration, et qui, sachant ce fils passionnément épris de sa femme, voulait à tout prix la lui asservir? Une grande bourgeoise effrayée par le scandale, et qui entendait se servir de son secret pour la faire marcher droit? Qu'importait encore? L'amoureuse sentait grandir en elle la volonté d'affranchissement qui lui avait fait par deux fois, l'après-midi d'abord, puis dans la nuit, et comme Jean-Marie frappait à sa porte, dire à elle-même : « Je partirai plus tôt. Voilà tout. » Et tendue pour la bataille, elle demeura déconcertée, à entendre sa belle-mère lui répondre d'une voix subitement changée :

— « Madame? Vous me dites madame?... Et sur quel ton!... Ah! que vous me comprenez peu, Sabine, si vous vous imaginez que je suis ici pour vous menacer!... »

La noble femme s'arrêta. Durant ses méditations de la nuit, elle s'était figuré les sentiments de sa bru d'après ceux qu'elle aurait éprouvés elle-même, si le malheur avait voulu qu'elle traversât une crise pareille. Elle l'avait vue, en pensée, reconnaissante du silence gardé qui lui permettrait de réparer le passé, et honteuse de ce passé. Les détails rapportés par son fils lui avaient donné l'idée d'un malentendu trop naturel, puisque Jean-Marie ignorait le chagrin dont souffrait sa femme. Maintenant, elle demeurait étonnée devant ce visage hostile et fermé. Elle avait cru, en rappelant sa propre immolation, éveiller un écho dans cette conscience. Elle n'avait devant elle qu'une colère et qu'un orgueil. Venant de voir son fils si malheureux, elle devait cependant essayer d'agir, pour qu'une rupture fût du moins évitée.

— « Que craignez-vous de moi? » reprit-elle. « Que je ne revienne sur ma promesse d'hier? C'est vrai, vous ne me l'avez pas demandée. Ce n'est pas à vous que je l'ai faite, c'est à moi-même, j'en conviens. Seulement... » Elle hésita de nouveau, puis, implorante à la fois et autoritaire : « Avoir eu une

passion, Sabine, et avoir commis une faute, ce n'est tout de même pas avoir perdu le sens de l'honneur. Mon fils, tout à l'heure, m'a rapporté de vous un mot sur le mariage du jeune Sarliève qui prouve que vous l'avez, ce sens de l'honneur... Je ne vous parle plus de moi et j'accepte que vous estimiez ne rien me devoir. Seulement, je vous demande de descendre au fond de vous et de répondre à cette question : quand une femme a donné à son mari un enfant qui n'est pas de lui, a-t-elle, oui ou non, une dette envers lui?... »

— « En effet, » répliqua Sabine, « et je suis prête à dire à Jean-Marie que ma Juliette n'est pas sa fille, et à m'en aller avec elle. »

— « Vous ne ferez pas cela !... » supplia la mère dans un cri.

— « Ne m'y poussez pas alors, » fit Sabine, « ni vous, ni lui. »

Et elle sortit sur cette parole, brusquement.

XI

VERS LA CATASTROPHE (*suite*)

Depuis combien de temps sa belle-fille avait-elle quitté la chambre quand son fils y entra, Mme Vialis n'aurait pas su le dire. La terrible phrase « ...et à m'en aller avec elle » retentissait dans tout son être comme jadis le glas de l'enterrement de son mari, et elle demeurait dans un fauteuil, immobile, fixant le tapis avec des prunelles d'hallucinée. C'était une carpette de Smyrne, presque du même dessin que celle qui garnissait le plancher du cabinet de travail de la rue Saint-Dominique. L'identité de l'origine expliquait cette ressemblance, mais la malheureuse mère était dans une de ces minutes où les plus simples hasards prennent un caractère d'avertissement. Que Sabine exécutât sa menace, qu'elle révélât à son mari la vérité sur la naissance de l'enfant, qu'elle quittât la maison, l'abandonné aurait-il la force de supporter ce coup? Dans l'éclair affolant d'une vision prémonitoire, la mère l'aperce-

vait, étendu là, devant elle, le front troué d'une balle, s'étant tué comme jadis son père... Ce lui fut un saisissement de le regarder debout auprès d'elle et d'entendre sa voix :

— « J'ai vu Sabine sortir, et le domestique m'a dit que tu étais là. J'ai compris que tu avais voulu lui parler, et j'ai eu peur. »

— « De quoi, mon petit? » répondit-elle, en retrouvant la force de sourire.

— « Mais de votre conversation. Quand elle a traversé le *hall* tout à l'heure, j'ai reconnu le bruit de son pas. J'ai ouvert la porte de ma chambre. Elle n'y a pas pris garde. Elle ne m'a pas aperçu. Ça vaut mieux. Elle avait l'air tellement irritée. Je t'avais tant demandé de la ménager! »

— « Nous avons à peine causé. Elle était pressée. Elle avait des courses à faire. »

— « Alors, maman, pourquoi restais-tu là seule et si triste? Car tu avais l'air si triste!... Ne me dis pas le contraire. »

— « Mais oui, mon ami, de cette situation. Aux quelques mots que nous avons échangés, en effet, j'ai senti Sabine très nerveuse. J'en ai conclu que tu ne sais pas bien lui montrer ton affection. Il faut être très doux, très tendre avec elle, très patient. Surtout... — une vieille maman peut parler à son fils de ce dont personne ne pourrait lui parler, — quand on a laissé s'établir dans

la vie conjugale un de ces divorces comme celui-là, la simple expression du désir d'une reprise d'intimité doit être si prudente, si délicate ! Une femme a des susceptibilités, des pudeurs, que vous autres, hommes, vous ne soupçonnez pas toujours. »

— « Je suivrai ton conseil, maman, » dit Jean-Marie. « Hélas ! Il me prouve trop que j'ai raison et que tu sais que j'ai raison : Sabine ne m'aime pas. Mais c'est déjà un tel bonheur pour moi qu'elle n'en aime pas un autre, et que tu aies retrouvé la ressemblance de Juliette sur le portrait de la vieille grand'tante ! »

C'avait été une des ruses employées par la mère. Elle avait montré à son fils, la veille, un de ces daguerréotypes, comme on en faisait au début de la photographie, où les traits s'estompent avec le temps au point de devenir quasi méconnaissables. Le jaloux s'était laissé suggérer que certains traits de la petite fille se retrouvaient, en effet, sur cette obscure plaque de verre, tant était forte son besoin de secouer l'obsession. Elle le travaillait toujours à son insu, car il l'interrogea :

— « Sabine ne t'a pas dit pourquoi elle sortait ? »

— « Tu ne vas pas redevenir jaloux, mon ami !... » dit la mère.

— « Oh non ! je te promets... » Et avec

un demi-sourire qui lui rendit, pour une seconde, sa physionomie de petit garçon : « Maman, je ne le ferai plus... » Puis, sérieux, presque solennel : « Comment veux-tu que je me défie encore de ma femme, quand tu me dis, toi, de croire en elle? »

Il ne se doutait pas, en parlant ainsi, qu'il enfonçait un glaive dans le cœur de sa mère, et qu'elle se demandait, à la même seconde, avec angoisse :

— « Où allait-elle en effet? Elle ne peut cependant pas vouloir revoir ce Saintenois après ce qu'elle sait ! »

C'était pourtant vers « ce Saintenois » que courait la jeune femme, ou du moins vers ce qu'elle pouvait avoir de lui en ce moment, vers ce billet fiévreusement désiré, à peine espéré. Le bureau de poste que les amants avaient choisi, pour leur correspondance clandestine, comme le plus sûr et le plus discret par son éloignement de leurs deux logis, était situé rue Dufrenoy, entre l'avenue Victor-Hugo et les fortifications. La main de Sabine tremblait pour prendre la lettre que lui tendit le préposé à la poste restante, quand elle eut donné les initiales convenues. Son émotion était si vive qu'elle dut s'appuyer au mur, une fois sortie du bureau, avant d'ouvrir l'enveloppe qui ne con-

tenait que quelques lignes, — mais quelles lignes !

« Je t'adore, mon unique amour, et je m'en vais : quoi qu'on te raconte sur moi, — car on va potiner maintenant ! — rappelle-toi que je t'ai dit la vérité, toute la vérité. Certes j'ai été bien coupable en faisant ce que j'ai fait. Mais je l'ai fait parce que je t'aimais passionnément, follement. Ce que je sens, en quittant cette ville où je te laisse, toi et l'enfant, est inexpriable. Mais j'aurai du courage. Adieu, chère mienne. »

« Comme il est brave, et comme il m'aime ! » pensait-elle en recommençant de marcher, le sang réchauffé dans ce frileux matin d'automne, par une impression soudaine et puissante de plénitude intérieure. Saintenois venait de lui écrire précisément les mots dont elle avait besoin pour se prouver une fois de plus, surtout en se rappelant les propos entendus au dîner de la veille, que ce déchu, ce paria, — rien que son départ le faisait tel, — méritait encore d'être préféré. Tout d'un coup, et par un mouvement instinctif, presque inconscient à force d'être rapide et irraisonné, une idée la saisit, celle d'aller chez l'homme d'affaires auquel les Vialis confiaient le soin de leurs intérêts, la

gérance de leurs immeubles, l'administration de leurs terres, la surveillance de leur portefeuille. Son mari mettait un point d'honneur à laisser là un compte ouvert à sa femme. Elle n'en avait jamais abusé. Comme toutes les vraies passionnées, elle était totalement exempte de ce défaut de vanité, le grand principe de ruine pour les femmes de son rang. Une demi-heure plus tard, elle sonnait à la porte de l'appartement qu'occupait, rue du Mont-Thabor, l'agence dirigée par M. Margeret. C'était le nom de l'homme d'affaires, qui avait débuté, comme employé, dans les bureaux de M. Lancelot et l'avait connue petite fille. C'était aujourd'hui un vieillard, tout mince, tout frêle, dont les moindres façons disaient la minutie. Meticuleux de tempérament, le métier avait exagéré cette qualité jusqu'au défaut. Il gardait à son patron une reconnaissance qu'il reportait sur Sabine, et qui se traduisait, professionnellement, par de savants conseils de Bourse, qu'elle recevait d'ordinaire d'une oreille indifférente. Aujourd'hui, elle les écoutait avec une attention dont le motif eût bien étonné celui qui les donnait, s'il avait pu lire dans la pensée de sa jolie cliente :

— « Pourquoi Georges ne m'a-t-il pas parlé? » songeait-elle. « Si j'avais su qu'il spé-

culait, je l'aurais envoyé à ce brave Margeret. Nous n'en serions pas où nous en sommes. »

— « Vous avez soixante-dix-sept mille francs et quatre-vingts centimes de disponibilités, madame, » disait le vieillard. « Tenez... » Et avisant un journal de finance placé à la portée de sa main : « Regardez vous-même ce que fait aujourd'hui la valeur que je vous recommandais à votre dernière visite, il y a trois mois... Elle était à quatre cent deux, vous vous rappelez ? Elle est à cinq cent vingt-quatre... Calculez ce que seraient devenus vos soixante-dix-sept mille francs, si vous m'aviez laissé manœuvrer dans ce sens-là... Heureusement, M. Vialis a plus de confiance que vous dans mes avis. Il vous aura peut-être dit que je lui ai parlé d'un placement plus intéressant encore... Savez-vous s'il a l'intention de venir me voir aujourd'hui ou demain ? Il m'avait fixé un de ces deux jours. »

— « Non, » répondit-elle. « Je me suis trouvée passer dans votre rue, par hasard, et comme j'avais besoin d'un peu d'argent... »

— « A votre service, madame. Combien voulez-vous ? »

— « Douze mille francs, » dit-elle.

On l'a compris : cette course chez l'agent d'affaires était un commencement de préparation pour son départ. Elle était venue, en

réalité, prendre une somme beaucoup plus forte. Mais Margeret, qui ne soupçonnait pas le drame du ménage Vialis, parlerait certainement au mari de cette visite. Un chiffre trop gros étonnerait sa prudence. Qu'il le mentionnât dans cet entretien, et ce pouvait être plus tard l'occasion d'un interrogatoire aussi pénible qu'inutile :

— « C'est assez pour le départ, » songeait Sabine, en s'en allant, la liasse des billets de banque serrée dans son petit sac avec la chère lettre de son Georges. « Ensuite, j'aurai mes bijoux. »

Le projet se précisait. Comme il arrive, quand nous différons avec regret, et pour des raisons extérieures, l'exécution d'une volonté bien arrêtée dans notre esprit, chaque incident devait, ce jour-là, et ceux qui suivirent, lui fournir des raisons déterminantes, ou mieux des prétextes à hâter sa fuite. Ce fut d'abord, dès sa rentrée et durant le déjeuner, la gentillesse, comme repentante, de Jean-Marie. Il devait dire, cet après-midi même, à sa mère :

— « J'ai suivi ton conseil, maman. J'ai le sentiment qu'en m'humiliant, car un homme s'humilie en demandant pardon des torts qu'il n'a pas, je la blesse encore plus que si je la brutalisai. »

Le mari amoureux et malheureux y voyait juste. A le retrouver si doux, si bon, si résigné à tout subir d'elle, Sabine s'était irritée. Malgré ses égarements, elle avait une nature trop haute pour ne pas souffrir d'une générosité qu'elle ne pensait plus à juger ridicule. Elle eût préféré, — il l'avait deviné, — la dure inquisition de la jalousie ou la grossière bestialité du désir, qui l'auraient justifiée à ses propres yeux. Et, comparant cette attitude d'aujourd'hui à celle de la veille, elle se répétait : « C'est pire ! c'est pire ! » seule dans sa voiture qui la conduisait place Vendôme, chez son bijoutier. Elle portait dans son petit sac maintenant le collier de perles refusé par Saintenois, et toute une parure de diamants. Là encore, comme à l'agence Margeret, elle risquait que sa démarche fût connue de son mari et provoquât une enquête. Elle avait une explication toute trouvée qu'elle donna d'ailleurs au marchand, — convoqué la veille pour un autre motif, — faire estimer ces perles et ces diamants sous prétexte d'un troc projeté :

— « J'ai donc là deux cent mille francs..., » se disait-elle, remontée dans sa voiture. Le joaillier avait attribué cette valeur aux bijoux : « Au bas mot, » avait-il ajouté. Et, continuant son monologue, Sabine se disait encore : « C'est de quoi attendre le règlement

de ma fortune personnelle. Il faudra bien que l'on m'en rende la libre disposition. Et puis Jean-Marie n'est pas homme à chicaner sur ce point. » Elle se surprit à estimer son mari pour cette délicatesse de cœur dont elle lui avait voulu, deux heures auparavant, et, trouvant dans cette estime même un prétexte à brusquer cette fuite si passionnément souhaitée : « Raison de plus pour ne pas lui jouer plus longtemps une comédie qui n'a plus de sens. C'était pour Georges que je mentais, par scrupule de lui prendre toute sa vie. En lui donnant la mienne maintenant, je ne lui prendrai rien, puisqu'il n'a plus rien. Si. Il m'aura. »

Elle avait emporté de chez elle une lettre écrite pour son amant. Comme elle passait devant un bureau de poste, elle descendit de sa voiture, et vint à la boîte. Elle introduisit l'enveloppe dans la fente, et elle hésita une minute avant de la lâcher. « Si je la rouvrais, » songeait-elle, pour ajouter : « j'arrive demain... Mais non... » Et laissant tomber la lettre dans la boîte : « Non, puisqu'il veut que j'attende... A quoi bon !... Mais ce sera court. » L'idée de ce très prochain départ la travaillait si profondément qu'elle en continuait les préparatifs d'une manière quasi automatique. De même qu'elle était allée le matin, chez l'homme d'affaires, et chez le

bijoutier après le déjeuner, impulsivement, elle entra dans des boutiques acheter de menus objets en vue du voyage : un petit nécessaire pour sa fille, des rouleaux de cuir pour des louis d'or, une trousse de pharmacie portative. Elle passa chez le fourreur, demanda que les manteaux d'hiver, qu'elle avait là pour l'enfant et pour elle, lui fussent expédiés à Londres, à l'adresse d'un hôtel où elle comptait descendre. Elle se munit, chez un changeur, de bank-notes anglaises. Ces diverses actions, c'était son désir se réalisant déjà. Elle en éprouvait comme un apaisement, qui ne devait pas durer.

— « Je ne sortirai plus que pour le dîner, » avait-elle dit à son cocher, en rentrant rue de Villejust. « Avancez à huit heures moins le quart. »

Elle comptait procéder, comme Saintenois la veille, au rangement de ses papiers. Elle fut sur le point de condamner sa porte. La fierté l'en empêcha. C'était son habitude de recevoir, quand elle goûtait chez elle, et aucun de ses familiers ne l'ignorait. « Si l'on parle de l'histoire de Georges, » se dit-elle, « il ne faut pas que j'aie l'air d'avoir peur. » Mais en parlait-on déjà, de cette histoire ? Une curiosité la poignait de le savoir. Elle allait être bientôt renseignée. Elle venait

à peine de donner un regard à la dînette de ses enfants et de s'asseoir elle-même dans son petit salon, près de la table à thé, que le domestique introduisit un visiteur qui ne pouvait être qu'un messenger du « potin » annoncé par le billet de Saintenois. Elle le devina aussitôt, à son demi-sourire associé pour elle à un souvenir odieux. C'était Maxime de Portille, un autre camarade de club de Saintenois et de Jean-Marie, l'un des viveurs élégants du Paris d'alors. Portille avait fait la cour à Sabine, autrefois. Un jour, il avait été si hardi avec elle, dans cette même pièce, qu'elle avait dû sonner, pour le faire partir, en alléguant, elle, une sortie forcée. Leurs relations, depuis, étaient aussi distantes que correctes. La physionomie de cet homme, connu pour ses bonnes fortunes, avait d'ordinaire cette expression d'arrogance féline habituelle aux gens de cette sorte. En ce moment, elle était froidement méchante. Que Portille lui gardât une féroce rancune de son échec, Sabine le savait, et aussi qu'il haïssait dans Saintenois un rival préféré. Il était trop évident qu'il venait savourer sa vengeance. Le temps de lui offrir du thé, comme si de rien n'était, deux femmes entraient, la jeune Mme Machault, et la beaucoup moins jeune Mme Ethorel, arrivées elles aussi, — Sabine le comprit

tout de suite, — pour la regarder souffrir : « Vous ne verrez rien, mes chères amies, » se disait-elle, tout en les servant l'une et l'autre avec sa bonne grâce accoutumée.

— « Vous savez ce qu'on raconte de Saintenois?... » interrogea Mme Ethorel en tenant sa tasse, et comme Sabine faisait le geste de lui présenter le pot de crème : « Non, une tranche de citron plutôt. »

— « Oui, ma chère Sabine, » insista Mme Machault, « il paraît... Dieu, que votre thé est bon ! Où l'achetez-vous?... Il paraît qu'il a été pris, trichant au jeu. »

— « Vous n'y êtes pas, mesdames, » rectifia Portille, « je sors de chez Casal, notre président, qui nous avait convoqués, quelques membres du comité, pour nous consulter, avant la séance qui a lieu demain, sur la conduite à tenir. Je suis donc renseigné de première. Notre Saintenois n'a pas triché, ma chère Cécile. » Il s'adressait à Mme Machault, avec laquelle il avait été du dernier bien, ce que le fat avait soin de souligner, en l'appelant de son petit nom. « Le gaillard a fait mieux. Il a tapé la caisse des jeux de cinquante mille francs en donnant à notre benêt de caissier, qui l'a accepté, un chèque sans provision. Il les a joués, ces cinquante mille francs, et perdus. Puis il a levé le pied, en écrivant à Casal une lettre monumentale.

Il y fait encore le faraud. Il parle de son honneur. Il remboursera le cercle, capital et intérêts compris... plus tard, quand il se sera réhabilité... par le travail... en Amérique, naturellement !... C'est un peu vieux jeu, le coup du ranch... »

— « Quand on pense à son père ! » interjeta Mme Ethorel. « C'est heureux qu'il soit mort, ce pauvre général !... »

— « Mais Jean-Marie qui était tellement son ami, » demanda Cécile Machault, « qu'est-ce qu'il en dit, ma chère Sabine ?... »

Un Indien, attaché au poteau de guerre, n'a pas plus d'impassibilité que n'en montre une femme qui aime, pour défendre le secret de ses bonheurs ou de ses désespoirs contre les inquisitions et les hostilités de salon. Sabine, qui prenait elle-même son thé, répondit simplement, entre deux gorgées :

— « Il ne m'en a pas encore parlé... » Et, changeant brusquement de sujet de conversation :

— « A propos du cercle, savez-vous, Portille, à quelle date est fixée définitivement la soirée de musique ? »

— « Elle est joliment forte, notre belle amie, » disait Cécile Machault, un quart d'heure plus tard, en sortant avec Mme Ethorel et Portille... Les deux femmes et le jeune

homme avaient essayé, à plusieurs reprises, de mentionner de nouveau le nom de Saintenois, sans que jamais Sabine s'interrompît de causer légèrement et de sourire.

— « Elle en avait peut-être assez de son Georges, » fit Mme Ethorel.

— « Peut-être bien aussi, » insinua Portille en ricanant, « que les cinquante mille francs étaient pour elle... »

— « Pour elle? » s'écria Cécile Machault. « Vous êtes fou, Maxime! »

— « Est-ce qu'on connaît jamais le vrai budget d'une femme? » reprit Portille.

— « Mais puisqu'il les a joués et perdus? »

— « Il a peut-être voulu les rattraper après les avoir donnés... »

— « A-t-il la dent dure, notre Maxime! » disait Mme Ethorel après que Portille eut pris congé sur cette calomnie, — aussi abominable qu'extravagante. Mais, c'est le cas de rappeler la phrase célèbre : il en reste toujours quelque chose.

— « C'est vrai qu'il est rosse, » fit Cécile Machault, « mais si drôle. » Puis, penchant sa jolie tête : « Pauvre Saintenois! Sabine n'est pas chic de l'avoir laissé sombrer. Un amant qui doit cinquante mille francs et que l'on ne sauve pas, quand on a ses bijoux!... »

— « Non, ce n'est pas chic, » répéta

Mme Ethorel, et, sentimentalement : « Ah ! ma chère Cécile, comme c'est rare, le cœur ! »

— « Et voilà le monde ! » pensait Sabine restée seule, pendant que ces propos s'échangeaient sur le trottoir de sa rue. « Ce Portille qui ne me pardonne pas de ne pas m'avoir mise sur sa liste ; cette petite Machault qui m'en veut de ce qu'elle a été coquette avec Georges qui n'a pas voulu d'elle ; cette vieille Ethorel qui me déteste parce que je suis jeune et que je suis aimée... Car elle le sait bien, et eux aussi le savent bien, que Georges m'aime. Non. Ils ne m'ont pas vue souffrir, et ils n'étaient venus que pour ça... Quels misérables, et les autres seront pires... Allons ! Il faut se cuirasser pour ce soir. » Elle pensait à son dîner en ville, et aux prochains tortionnaires qu'elle y rencontrerait ! « Il n'y a que Jean-Marie, » pensait-elle encore, « qui se fera un scrupule de me dire du mal de Saintenois, parce que c'était son ami et qu'il se reproche certainement d'en avoir été jaloux, depuis que sa mère l'a rassuré. » De nouveau, l'idée de la générosité de son mari lui fit mal, plus mal que la méchanceté de ses visiteurs de tout à l'heure. La phrase qu'elle s'était déjà prononcée si souvent, depuis la veille, lui revint aux lèvres : « Ce sera court !... Mais lui ? » Elle évoquait l'absent maintenant.

« Mon pauvre Georges ! Il y a vingt-quatre heures qu'il est parti. Où est-il ? Que fait-il ? Je le saurai demain par sa lettre. »

Elle n'allait vivre, durant cette soirée, passée tout entière à subir des phrases perfides et à double entente, que soutenue par cette espérance : la lettre du lendemain. Au degré de passion où elle était montée, l'attente devient une sorte d'anesthésique. Les gens avec qui elle dînait et ceux qui vinrent après le dîner parlaient tous de l'amant qui lui tenait si profondément au cœur. Elle les écoutait multiplier sur le déchu les commentaires malveillants et les anecdotes inexactes, avec cette excitation que soulève toujours dans une société le plus récent scandale. Chacun veut être au courant. Chacun l'interprète et le juge. Sabine, très regardée, très visée, demeurait aussi indifférente que peut l'être, à la palpation du chirurgien, un patient piqué à la cocaïne. Seule la délicatesse de Jean, trop conforme à ce qu'elle avait prévu, la toucha jusqu'à l'attendrissement. Elle l'entendit, dans un groupe, défendre le malheureux Saintenois, affirmer sa bonne foi et qu'il paierait comme il avait promis dans sa lettre à Casal, soutenir qu'une heure d'égarement n'abolit pas un passé de courage et d'honneur, comme celui de l'officier d'Afrique et d'Indo-Chine. Enfin par

chevalerie, — Sabine s'en rendait compte, — il disait de celui dont il avait été si douloureusement, si légitimement jaloux, les mots qu'elle aurait criés, elle-même, à ces justiciers de salon, si elle en avait eu le droit. — Pour la première fois, la femme adultère sentait ce qu'il y a de tragique, mais aussi de noble et de haut, dans la confiance d'un généreux cœur trahi, et quand, rentrés chez eux, ils se quittèrent, elle et son mari, sur le seuil de sa chambre à coucher, pour un peu elle se serait mise à genoux et lui aurait demandé pardon. Elle pouvait au moins lui dire des paroles de sympathie. Le souvenir de la nuit précédente les figea sur ses lèvres. Mais ses sentiments, une fois seule, n'étaient plus ceux de la veille. Par un retournement d'esprit si fréquent dans les ruptures, les qualités de cet homme, qu'elle était résolue à quitter pour toujours, lui apparaissaient dans leur vraie lumière, après qu'elle les avait méconnues des années, pour ne voir de lui que ses défauts. Cet hésitant, cet incertain, cet anxieux avait tout naturellement une grande manière de sentir ; son manque d'affirmation personnelle était la rançon d'une délicatesse presque morbide, mais si fine ! Ce cœur, dont elle n'avait su rien faire, s'était donné à elle avec tant de vérité ! Au moment de lui infliger le coup le plus cruel qu'il pût

recevoir, la souffrance de son propre amour la rendait pitoyable envers la passion qu'elle lui inspirait. Pour la première fois aussi, elle éprouvait le remords qui avait été celui de Saintenois devant l'offre d'argent de l'ami trompé, cette horreur de mentir à quelqu'un de si loyal. Ce remords, par un autre détour de sensibilité, la raidissait encore dans son intention grandissante de brusquer son départ, — et elle n'était qu'à la fin de la première journée de séparation !

Elle s'était endormie sur le malaise causé par son revirement à l'égard de son mari. Ce malaise grandit, quand elle se réveilla le lendemain, qui devait être la seconde journée, sous le coup d'une autre impression, facile à prévoir. Il n'y avait pas que son mari dans sa vie, il y avait son fils. Saintenois le lui avait rappelé, et, tout de suite, elle s'était cabrée, avec la sensation, — elle l'avait avouée, — d'une anomalie dans ses réactions vis-à-vis de cet enfant, qualifiée par elle-même de monstrueuse. Elle était simplement dans la sinistre logique de sa faute. Depuis qu'elle avait donné à René une sœur illégitime, elle lui en voulait d'avoir été conçu dans des baisers qui n'étaient pas ceux de son amant, ou plutôt, elle s'en voulait à elle-même. Si la maîtresse en elle avait ainsi contrarié sans

cesse et paralysé la mère, elle ne l'avait pas tuée. Sa tendresse instinctive demeurerait vivace à travers ce trouble, et cette tendresse allait s'émouvoir presque animale à l'occasion du plus banal incident. Mais dans les heures qui précèdent un acte, tel que celui qu'elle méditait, les moindres événements prennent une signification poignante, par la clarté qu'ils projettent sur l'avenir. Ce matin donc du second jour, Juliette et René étaient venus, comme d'habitude, embrasser leur mère au lit. Ses doigts caressaient les boucles de leurs cheveux, quand elle se mit tout à coup à songer qu'une de ces deux petites têtes frémissantes serait bientôt orpheline. Dans un irrésistible élan, elle la saisit de ses deux mains, cette tête, et elle l'embrassa longuement. Le garçonnet regarda sa mère alors, d'un regard qui était celui de son père. Quelle épouvante eût bouleversé la mère coupable, si elle avait su que c'était aussi le regard du grand-père et que ce grand-père s'était tué ! Par bonheur, ou par malheur, — car cet avertissement eût sans doute arrêté son fatal dessein, — elle ignorait la menace qu'enveloppait cet indice de la pire des hérédités. Elle en savait assez cependant sur les côtés maladifs du caractère de son mari pour se rendre compte que René avait aussi en lui cette disposition à souffrir,

cette tendance aux hémorragies de la sensibilité, comme elle avait entendu s'exprimer Vernat, lorsqu'elle l'avait encore pour médecin, au chevet de l'enfant. Quel coup allait-elle porter, en l'abandonnant, à cette petite âme sans défense, et qui ne soupçonnait rien de cette destinée en marche vers lui ! « Mais cette destinée, c'est toi, » disait sa conscience à Sabine, « c'est ta volonté. » Ce reproche de la voix intérieure lui fut si insupportable qu'elle congédia soudain les deux enfants, pour mettre entre elle et cette émotion, à défaut de la présence de son amant, une feuille de papier touchée par lui, son écriture, la lettre qu'il avait dû lui envoyer la veille. Elle en avait besoin comme d'un cordial, pour retrouver toute son énergie.

— « Oui, » se disait-elle en s'habillant, « il est arrivé à Londres, hier matin. Sitôt à l'hôtel, ne pouvant pas me télégraphier, il m'aura écrit, et certainement à temps pour le courrier. Je vais savoir comment il a voyagé, ce qu'il pense... Ah ! s'il pouvait m'avoir demandé de venir, comme j'irais !... »

C'est dans ces sentiments qu'elle franchissait, avant dix heures, la porte du bureau de la rue Dufrénoy. L'employé la reconnut bien, et il alla tout de suite au casier de la poste restante, avec un sourire de demi-complicité, puis, revenant les mains vides :

— « Je n'ai rien pour vous, ce matin, madame. »

— « Le courrier d'Angleterre a donc manqué? » osa-t-elle demander

— « Non, madame. Il est arrivé et il a été trié. »

Deux heures plus tard, elle retournait au même bureau pour recevoir la même réponse, et la même réponse encore au commencement et à la fin de l'après-midi. Que se passait-il? Cet amant passionné, qui la serrait contre lui avec cette frénésie trois jours auparavant, ne pouvait pourtant pas l'avoir oubliée? Elle le connaissait trop pour supposer qu'il jouât avec elle, et il la connaissait trop lui-même pour ne pas savoir qu'en se taisant, il la désespérait. Il ne s'agissait plus maintenant pour Sabine des reproches de sa conscience devant la bonté de son mari, ni de ses remords devant la nervosité de son fils. Cette absence de lettre durant cette seconde journée l'angoissait de minute en minute, et cependant elle vaquait à ses occupations du monde, elle faisait des visites, entrait dans des magasins. On lui parlait, elle répondait, et toutes sortes d'imaginations l'assiégeaient. Saintenois avait-il été la victime d'un accident de train ou de bateau? Non, les journaux en auraient parlé. Une maladie subite le terrassait-elle? Elle l'avait quitté

VERS LA CATASTROPHE

si énergique, si plein de vie ! Elle voulut se forcer à croire à une simple erreur de service.

— « Si demain je n'ai pas de lettre, je lui télégraphierai, » se dit-elle.

Le lendemain, pas de lettre encore. Elle télégraphie. Pas de réponse. Autre dépêche, même silence. C'était le quatrième jour maintenant, et déjà elle commençait à ne plus pouvoir supporter ses devoirs de société. Ce quatrième jour, puis le cinquième, elle les passa tout entiers à marcher droit devant elle, en proie à cette fièvre de l'incertitude qui produit sur la pensée ce morbide effet tantôt d'allonger, tantôt de raccourcir étrangement notre sens du temps. D'innombrables possibilités surgissent dans l'esprit, et le remplissent de visions qui se remplacent les unes les autres, dans un tourbillonnement tel que nous allons et venons comme en un rêve. La succession trop rapide des images ne peut plus servir de mesure à la durée. Une semaine entière ne s'était pas écoulée depuis l'instant où elle se retournait sur le seuil de la salle à manger de la rue Fortuny, pour dire à Saintenois : « Au revoir, là-bas ! » Il lui semblait que des mois et des mois la séparaient de cet adieu, et après chaque nouvelle tentative inutile à ce bureau de la rue Dufrenoy où tous les employés la con-

naissaient de vue maintenant et la regardaient, ceux-ci avec pitié, d'autres avec ironie, elle s'en revenait, plus incapable de rester davantage dans cette totale ignorance, dans cette nuit, dans cette mort.

Deux témoins étaient là, trop avertis pour que cet état de malade surexcitation nerveuse échappât à leur réflexion : Jean-Marie et sa mère. Sabine les avait si complètement oubliés, depuis qu'elle s'hypnotisait sur cette absence de nouvelles, l'idée fixe l'isolait de sa propre vie si complètement qu'elle demeura toute saisie, un matin, celui du sixième jour, et comme elle rentrait d'une de ces inutiles courses à la poste restante, de trouver dans son petit salon Mme Vialis qui l'attendait. Elles n'avaient plus eu de conversation intime depuis qu'elles s'étaient affrontées, l'une épouvantée, l'autre menaçante. C'est qu'alors Sabine s'était retournée, contre une intrusion quelconque dans sa vie sentimentale, avec toute la force de son amour, heureux, malgré l'épreuve, par l'espérance. Épuisée maintenant par l'usure de cette semaine d'une impuissante attente, il ne lui restait plus que l'énergie du mutisme qui ne discute pas et du repliement qui se dérobe. Elle écouta donc sa belle-mère avec une morne passivité dont celle-ci s'inquiéta aussitôt plus que de l'irascible résistance

d'auparavant. Elle ne s'y trompait point : cette torpeur annonçait un lendemain plus redoutable et plus obscur.

— « Sabine, » commença-t-elle d'autant plus doucement, « laissez-moi vous remercier de n'avoir rien dit à Jean-Marie qui pût le remettre sur le chemin du soupçon. J'ai vu là une preuve de plus que j'avais raison, je vous le disais l'autre jour, de croire que vous gardez intact en vous le sens de l'honneur. J'y fais appel derechef, en vous conjurant de dominer un peu, si c'est possible, un chagrin que je comprends. Je ne serais pas femme, si je ne sentais pas ce qu'il y a d'affreux dans une déception comme celle que vous venez de subir. Mais pensez à vos enfants. Jean-Marie s'inquiète de nouveau. Il ne peut pas ne pas s'inquiéter. Vous souffrez, et il le voit. Il vous aime. Pensez qu'il a été jaloux, follement jaloux. Réfléchissez que votre visible tristesse coïncide avec le désastre et l'absence de celui dont il était jaloux. Il ne m'a pas dit qu'il rapprochait ces deux faits, remarquez. Il en est encore à croire que vous lui en voulez de... » Elle hésita, puis courageuse : « Je ne serais pas femme non plus, si je ne comprenais pas votre sauvagerie, en ce moment, et je vous en estime. Elle est la preuve d'une sincérité dans un passé qu'il faut pourtant que vous

considérez comme tout à fait aboli. Car il l'est. Jean-Marie m'a bien promis d'être avec vous tel que vous désirez qu'il soit. Ce que je vous demande, c'est de ne pas réveiller sa jalousie. Vous la réveillerez, c'est inévitable, si vous ne lui cachez pas une tristesse dont même vos enfants s'aperçoivent. « Pour-quoi maman pleure-t-elle toute seule ? » m'a dit René hier. Heureusement son père était absent. Pensez à ce pauvre petit, pensez à votre fille, Sabine. La jalousie de Jean-Marie éveillée, c'est le drame chez vous, c'est la séparation, votre fils sans mère, et votre fille... Vous ne vous la laisserez pas prendre... Alors... » Et dans le cri du dévouement maternel exalté jusqu'au martyre : « Quand vous vous sentirez trop malheureuse, venez chez moi, vous me parlerez. Je vous plaindrai. Vous pleurerez. Mais pas devant lui !... Devant lui ayez la force de sourire, par pitié, pour vos enfants, pour moi, pour lui !... »

L'angoisse des vingt-sept années, tendues tout entières dans la terreur de l'effroyable hérédité, frémissait sous ces paroles, prononcées d'une bouche tremblante. Cette offre d'une sympathie qui dépassait la demi-complicité du silence était si extraordinaire que Sabine entrevit le mystère enseveli dans les profondeurs de cette âme. Elle avait toujours entendu donner à la mort subite du

père de son mari l'explication imaginée par Vernat, celle que la brutalité des phénomènes cardiaques suggère naturellement dans le cas où l'on veut cacher un suicide : la rupture d'un anévrisme. La mère craignait-elle qu'une émotion trop forte n'infligeât à son fils un accident pareil ? Rien dans la santé du jeune homme n'autorisait un tel pronostic. Mme Vialis, que sa bru qualifiait volontiers d'originale, ne pouvait nourrir cette crainte, que par une de ces illusions imaginatives pour lesquelles on n'a pas de charité quand on saigne, comme Sabine en ce moment, d'une plaie ouverte au vif de la chair.

— « J'essaierai de faire ce que vous me demandez, » répondit-elle simplement ; et, pour couper court à cette scène d'attendrissement : « J'ai été très ébranlée ces jours-ci. Vous me dites que vous comprenez mon chagrin, et je vous remercie de m'en plaindre. Comprenez aussi que d'en parler et d'en entendre parler me fait mal, et même de penser seulement que quelqu'un y pense. »

La belle-mère n'insista pas. Sabine disait la vérité. De se sentir de nouveau regardée, épiée, venait de lui être un supplice. Cette impression d'une surveillance aux aguets autour d'elle, s'accrut encore d'une phrase que lui dit son mari, quand ils se séparèrent pour la nuit, à la rentrée d'un dîner

en ville, — le cinquième de cette cruelle semaine, — où elle n'avait, malgré sa promesse, littéralement pas eu la force de causer avec ses voisins. Elle s'était retirée très tôt, sous le prétexte d'une migraine. Il l'avait, lui, accompagnée sans qu'un mot fût échangé entre eux. Puis, lui prenant la main, sur le seuil de sa chambre :

— « Sabine, » fit-il, « maman a causé avec vous ce matin. Je sais par elle que vous désirez n'être plus pour moi qu'une amie. Ne pouvez-vous pas permettre alors que je sois en effet votre ami, mais un véritable ami?... On cause avec un ami. On se raconte... » Il cherchait ses mots, en fixant sur sa femme des yeux dont l'inquiétude démentait le timbre intimidé de sa voix : « Quand on a des peines, on les lui confie. On le laisse au moins les deviner... »

— « Mais, » interrompit-elle vivement, « où avez-vous pris que j'avais des peines? Mes nerfs ne sont pas en très bon état, voilà tout. C'est ridicule, mais ça passera... Allons, à demain. Pour une fois que je peux me coucher tôt, ne me gêtez pas mon sommeil... »

Il était tout gâté, ce sommeil. Le doute n'était pas possible, et sa belle-mère avait deviné juste : son mari était à la veille de redevenir jaloux. Le désespoir de Sabine

avait trop évidemment trahi son secret. Elle avait vu l'image de Saintenois passer dans ces prunelles anxieuses. « C'est le drame chez vous, » avait encore dit la belle-mère. Pourquoi l'attendre? Quand son amant avait exigé qu'elle rentrât, — car il l'avait exigé, — il supposait qu'elle retrouverait une vie, douloureuse, mais vivable. Il interprétait la visite de Jean-Marie et son offre comme une preuve qu'il ignorait tout. Elle-même lui avait appris que la mère n'avait pas parlé, ne parlerait pas. Il la croyait à l'abri de ce côté-là. Son silence actuel l'attestait. L'aurait-il laissée sans soutien dans une lutte soutenue à cause de lui? S'il savait, ne lui écrirait-il pas qu'elle vînt se réfugier auprès de lui, qu'il l'attendait?... Pourquoi elle-même ne lui avait-elle pas révélé tout de suite la vérité de sa situation? Elle n'avait pas cessé, durant toute cette semaine, de lui envoyer une lettre quotidienne, qui n'était qu'une plainte sans révolte, une supplication qu'il lui donnât enfin un signe d'existence. De son mari, pas un mot, ne voulant ni mentir, ni dénoncer une tentative de rapprochement qui l'atteignait dans sa pudeur d'amoureuse. Maintenant, il fallait qu'il sût tout et pourquoi elle ne supportait pas plus longtemps le retard imposé. Elle s'était couchée. Elle se releva pour s'asseoir à son bureau et elle

commença de l'écrire, cette lettre d'une sincérité absolue et qui annonçait sa toute prochaine arrivée. Quand elle l'eut terminée, elle la relut, et elle la jeta au feu.

— « A celle-là non plus, il ne répondrait pas, » songeait-elle, et tout haut, elle se prononça la phrase qu'il avait comme dressée entre eux lors de leur conversation d'adieu : « Il y a ta fortune !... »

A travers les vingt hypothèses, formées et rejetées tour à tour durant ces journées d'une si lancinante expectative, une seule avait fini par faire certitude, et celle-là, on se le rappelle, était la vraie. Les moindres détails de cet adieu lui étaient si présents ! Elle revoyait Saintenois et son expression révoltée, quand elle lui avait parlé d'argent.

— « C'est sa fierté, » s'était-elle dit, qui l'empêche de m'écrire. Couchée de nouveau dans son lit et toutes lumières éteintes, elle se répéta : « Oui, c'est sa fierté. Il met un point d'honneur à me laisser absolument libre. Il ne veut pas avoir fait un geste qui m'appelle, parce que je suis riche et qu'il est pauvre. Ce que je lui ai offert pourtant, de vivre à l'étranger de la même vie qu'ici, moi de mon côté et lui travaillant, c'est le moyen de tout résoudre. Il continue de résister. A cause du monde ? Est-ce que le monde compte, quand on s'aime ? Par scrupule à mon égard ? Mais

puisque c'est moi qui l'aurai voulu, moi qui l'aurai forcé... Ah ! quand je serai là, il faudra bien qu'il me garde. Je n'aurai plus que lui. Je n'ai déjà plus que lui. Ici demain, ce sera la guerre. Non. Il faut partir, et demain ce sera la liberté, le bonheur, là-bas, à moins que son silence ne signifie qu'il a changé. Hé bien ! s'il a changé, je le saurai. Ce sera moins dur que cette incertitude. Mais je n'en ai pas, d'incertitude. Il n'a pas changé... »

Sa résolution était prise, et nette, cette fois, définitive. Plus d'atermoiement. Elle quitterait Paris le jour même. A cinq heures du matin, après un court, mais profond sommeil, celui qui suit les crises d'anxiété, une fois finies, elle se releva pour chercher dans l'armoire de son cabinet de toilette son nécessaire de voyage, qu'elle prépara minutieusement. Elle y enferma ses bijoux, garnit une autre valise plate, qu'elle avait achetée en même temps que la mallette destinée à sa fille. Elle avait pris la précaution de garder sous clef ces objets révélateurs. Elle passa dans la chambre de ses enfants, afin de retirer d'une commode le linge et les quelques nippes indispensables pour l'arrivée. Elle entra et sortit de cette pièce sur la pointe de ses pieds nus, en s'aidant d'une menue lanterne électrique. Les petits qui dormaient ne se réveillèrent pas. A un moment, elle

vint auprès du lit de René, et elle l'écouta respirer. Sur le point de l'abandonner, la mère tressaillait de nouveau en elle. Une idée folle lui traversa l'esprit : l'emmener aussi !... Tout de suite elle pensa : « Je n'en ai pas le droit. » L'appel à la loi naturelle est le seul moyen, pour une conscience, de se justifier dans les révoltes ouvertes contre le pacte social au nom de la passion. Non, elle ne disputerait pas cet enfant à son père, et pensant avec un frisson qu'il ne connaîtrait plus rien d'elle désormais que par ce père, elle s'assit à sa table pour écrire à cet homme qui allait pouvoir la frapper dans le cœur de son fils, une longue lettre qu'elle jeta au feu, comme l'autre.

— « Celle-là non plus ne servirait à rien, » se dit-elle. Mais déjà la pendule marquait sept heures. Sur l'indicateur des chemins de fer qui lui avait servi à suivre le voyage de Saintenois, elle avait vu qu'un train partait à midi, qui, par Calais, la mettrait à Londres à sept heures dix du soir. Elle le prendrait. Mais comment ? Toute la question pour elle était de savoir si Jean-Marie resterait, ou non, à la maison ce matin, et d'abord s'il viendrait dans sa chambre. Il n'y vint pas. Vers les neuf heures et demie, quand il sortait à cheval, on lui amenait la monture toute sellée dans la cour intérieure. Sabine,

l'oreille penchée, le cœur battant, reconnut soudain le bruit des sabots de la bête sur le pavé. Elle courut à la fenêtre, et elle put voir le cavalier déboucher du portail dans la rue de Villejust. Elle était elle-même assez fine écuyère pour constater, à l'allure nerveuse de l'animal, que la main qui tenait les rênes était bien nerveuse aussi, autre petit signe qu'elle ne se trompait pas dans ses appréhensions. Qu'importe à présent? Elle a le champ libre. Elle sonne.

— « Qu'on aille me chercher un fiacre, » ordonne-t-elle au maître d'hôtel; et à Marceline : « Habillez Juliette chaudement. Je l'emmène avec moi, pour une petite absence. » Qu'importe encore la stupeur de la gouvernante et celle de sa femme de chambre devant les trois valises préparées? Elle s'assied à sa table, une dernière fois, pour écrire à son mari une lettre, qu'elle ne détruira pas, celle-là. Le fiacre est arrivé. Les valises y sont placées. Il lui reste à dire adieu à son fils, qu'elle a vu à peine ce matin, exprès, sans trahir son émotion. Elle vient à la porte de la salle d'études où Marceline lui a dit qu'il achève un devoir. Arrivée là, elle a peur d'elle-même et n'entre pas. Mais en descendant l'escalier, sa fillette dont elle tient la main lui demande :

— « Vous avez froid, maman? Comme

vous tremblez ! » Et lui voyant des larmes sur les joues : « Mais qu'est-ce que vous avez ? »

— « Rien, ma mignonne, » répond-elle en la soulevant dans ses bras et la mangeant de baisers. De sentir contre son cœur ce petit être qui n'a plus qu'elle, lui rend de la force. Le concierge s'avance pour lui ouvrir la porte de la voiture. Elle lui remet la lettre destinée à son mari en lui disant : « Pour Monsieur, aussitôt qu'il rentrera... » et au cocher, très haut : « A la station de l'avenue Henri-Martin, et vite. »

Elle ne voulait pas seulement dépister la poursuite immédiate en se faisant conduire à cette gare de ceinture. La rue Dufrenoy en est voisine. Elle y passerait une dernière fois, après avoir changé de fiacre à la station. Peut-être trouvera-t-elle une lettre au bureau ? — Il n'y en a pas. Mais elle est si sûre de tenir le mot de ce silence ! Le recul d'ailleurs n'est plus possible. Elle a pris une formule de télégramme sur laquelle sa main, qui ne tremble plus, écrit l'adresse anglaise de Saintenois, et simplement au-dessous : « *Serons à sept heures Victoria. — Sabine;* » et la voici qui roule à présent, seule avec sa Juliette, vers la gare du Nord. La montre de son bracelet va marquer près de onze heures. Soixante-cinq minutes encore

et le wagon les emportera, elle et sa fille. Que va-t-elle trouver « là-bas, » comme elle a dit en quittant son amant? Le bonheur, elle le sait. Elle le sent. Que laisse-t-elle cependant derrière elle? Un fils orphelin, un mari abandonné, son nom déshonoré, une tragédie peut-être. Cela aussi, elle le sait, elle le sent, et pour endormir le remords qu'elle ne veut pas éprouver, elle se redit tout bas indéfiniment : « Je ne pouvais plus. Je l'aime trop. Je l'aime trop... »

XII

L'EXORCISME

La demie de onze heures venait de sonner. Sabine, installée avec son enfant dans un compartiment qu'elle avait eu la bonne chance de trouver vide, commençait de déballer des provisions achetées au buffet. Elle préparait le *lunch* de la petite fille. Celle-ci battait des mains, en disant ces mots, d'une pathétique ironie dans de telles circonstances, et qu'elle accompagnait de baisers impétueux :

— « Oh ! Comme ça va être amusant ! Et qu'on est bien toutes deux ! »

Au même moment, la solitaire de la rue Saint-Dominique se disposait, elle aussi, à prendre son repas. Elle avait gardé les heures de sa jeunesse, et allait passer dans la salle à manger où jamais personne, depuis le suicide de son mari, ne s'était assis à table en face d'elle, pas même son fils. Bourrachot venait de l'avertir que le déjeuner était servi, et elle s'attardait quelques instants dans son

petit salon, à ranger un dossier relatif à une de ses charités, quand la sonnette de l'anti-chambre retentit, violemment tirée, et son fils lui-même parut devant elle. Il avait trouvé la lettre de la fugitive en rentrant de sa promenade, et il arrivait, en costume de cheval, sa cravache à la main, ayant sauté dans la première voiture pour courir droit chez sa mère, livide et donnant par son aspect seul l'impression d'un tel orage intérieur que la pauvre femme n'eut pas besoin d'explication. Elle s'était interdit de passer aux nouvelles rue de Villejust, ce matin, déjà inquiète de la manière dont sa belle-fille avait pris sa démarche de la veille. C'en était fini de ces prudences. Il avait eu lieu, le malheur qu'elle avait si passionnément essayé de conjurer, et ce cri lui échappa :

— « Sabine?... Elle est partie?... »

Jean-Marie la regarda, en poussant un éclat de rire, d'une signification terrible à cette minute, et, dans un spasme d'une colère qui le secouait tout entier :

— « Naturellement !... Tu le savais !... Tu le savais !... » répéta-t-il... « Oui, partie en me laissant cette lettre... Prends... Mais prends !... »

Il avait tiré de son gant une feuille de papier, enfoncée là rageusement et il la tendait d'une main convulsée, à Mme Vialis qui la prit, en effet, cette feuille, d'une main

non moins frémissante et elle commença de lire ces lignes plus effrayantes encore pour elle que pour son fils :

« **V**endredi matin, dix heures. — *Jean-Marie, je m'en vais. Je rejoins Georges Sain-tenois. Il est malheureux. Je me dois à lui. Je l'aime et depuis des années. Juliette est sa fille. Votre mère le sait depuis des années aussi. Interrogez-la. Je la délie de sa promesse de silence. J'emmène cette enfant. Elle appartient à son père. Faites de cette lettre tel usage qui vous conviendra pour notre divorce. J'accepte tout d'avance, excepté de vous rendre la petite. Mais je sais qu'après avoir parlé à votre mère, vous ne me la demanderez pas. Pour le règlement de nos intérêts respectifs, je m'en rapporte entièrement à vous. Car, en m'en allant, je tiens à vous avoir assuré de ma plus complète estime pour votre caractère, votre délicatesse et votre loyauté. Quand vous aurez à m'écrire, que ce soit par notre notaire, maître Métivier, avec qui je me mettrai en rapports, aussitôt arrivée. Sachez que si vous refaites votre vie, ce sera pour moi le soulagement d'un vrai regret, celui de penser que vous m'avez beaucoup aimée et que je n'ai pas pu vous rendre cet amour. Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. Je ne vous demande pas d'élever notre fils de façon à ce que rien ne touche dans*

son cœur à sa tendresse pour sa mère. Vous ne seriez pas vous, si vous agissiez autrement. Je ne crois pas pouvoir vous donner une preuve plus grande de mon estime qu'en vous parlant ainsi à la minute où je vous dis un éternel adieu. Adieu, Jean-Marie. »

— « Alors c'est vrai? » reprit le fils, comme la mère demeurait là, paralysée d'horreur à entendre passer dans cette voix, qui n'avait jamais eu pour elle que déférence et tendresse, l'emportement d'un délire paricide. « Tu savais ! Tu savais !... »

— « Jean-Marie ! » adjura-t-elle.

— « Tu savais !... » répéta-t-il, en lui coupant la parole. « Et quand, l'autre jour, agonisant d'inquiétude, je suis venu à toi, comme au seul être à qui je pusse me fier, implorer la vérité, tu m'as menti... » Et comme elle voulait l'interrompre... « Tais-toi !... Pendant des années, c'est écrit, » — il montrait la lettre, — « des années, tu m'as laissé embrasser cette enfant comme ma fille, quand tu savais qu'elle n'était pas de moi ! Et tu voyais cela, et tu le permettais ! Tu aidais cette créature à me tromper, toi, toi, ma mère !... Mon meilleur ami, ma femme, ma mère, tous des traîtres !... » Elle fit un pas pour aller à lui, les bras étendus : « Ne m'approche pas !... » cria-t-il, et il la repoussa d'un mouvement si vio-

lent qu'elle heurta une chaise et tomba. Elle n'avait pas eu le temps de se relever que le dément était déjà hors de la chambre, bousculant Bourrachot qui, attiré par les éclats de cette fureur, entra chez sa maîtresse. Le brave garçon la vit qui, défaillante, s'appuyait, d'une main meurtrie, sur un meuble, et tandis qu'il l'aidait à se remettre debout, il demanda :

— « Madame, qu'avait donc M. Jean-Marie? Il m'a fait penser à notre pauvre Monsieur... »

— « Tu as raison!... » gémit-elle, comme si les mots du domestique, témoin jadis de l'acte forcené du père, lui rendaient la conscience du mortel péril suspendu à cette minute sur son enfant : « Cours après lui, Bourrachot, » continua-t-elle, « ramène-le. Tout de suite, entends-tu. Il ne peut pas être loin... »

Ce choc capable de lui mettre une arme à la main, et qu'elle lui avait évité de semaine en semaine, de jour en jour, d'heure en heure, pendant toute son enfance, toute sa jeunesse, le fils du suicidé venait de le recevoir, et elle ne l'avait pas gardé, elle ne s'était pas pendue à ses bras, à ses épaules, à ses vêtements pour empêcher qu'il ne la quittât!... Mais Bourrachot l'abordait à ce moment même, lui parlait, le forçait de rentrer. Jean-Marie

avait tant de cœur ! A peine sorti, son geste impie de tout à l'heure lui avait certainement fait honte. Il reviendrait... Quel sursaut de tout son être quand, restée sur le seuil de la porte, elle vit le domestique traverser la cour seul.

— « M. Jean-Marie était venu en voiture, » dit-il, « son fiacre tournait le coin de la rue. J'ai bien couru en l'appelant. Le cocher n'a pas entendu. »

— « Ma femme de chambre !... » fit Mme Vialis, « mon manteau, mon chapeau !... Va me chercher une voiture aussi, Bourrachot. Vite ! Vite !... Et moi qui l'ai laissé partir !... »

Oui. Elle l'avait laissé partir, et pour aller où ? Dans cette rue où, descendu de son fiacre, il se précipitait peut-être sous les roues d'un omnibus, — vers la Seine, où il se jetait peut-être du haut d'un pont, — jusqu'à sa maison où... Une phrase de Brierre de Boismont, méditée si souvent, lui revenait textuellement à la mémoire dans la voiture, presque aussitôt avancée que commandée, qui l'emportait maintenant rue de Villejust. C'était cette adresse qu'elle avait donnée. Elle ne pouvait avoir que là quelque renseignement, si... « La répétition héréditaire, » a écrit Brierre, « se manifeste, non pas seule-

ment par la reproduction de l'acte, mais souvent, après de longues années d'intervalle, par la copie la plus exacte du genre de suicide (1). » La vision de son mari, debout devant sa glace et appuyant sur son front le canon du pistolet, se faisait présente jusqu'à l'hallucination. Elle joignait les mains, et, à chaque tour de roue, elle priait :

— « Mon Dieu ! Faites que j'arrive à temps ! »

Enfin, elle est avenue Kléber. Que la courte montée qui amorce la rue de Villejust sur cette large artère lui semble longue ! Voici l'hôtel.

— « Attendez, » dit-elle au cocher. Ne lui faudra-t-il pas, si quelque incident est survenu, courir ailleurs aussitôt ? Sa voix s'étouffe pour demander au concierge : « Monsieur est-il là ? » Cette même question, elle l'a posée, dans les mêmes termes, vingt-sept ans auparavant, au portier de la rue Saint-Dominique, en rentrant de la messe, le jour où Jean Vialis s'est tué. Elle s'en souvient, et comme son cœur bat à écouter la réponse qui est affirmative ! « Réglez la voiture, » dit-elle sans prendre garde à l'expression singulière de la physionomie de cet homme.

(1) BRIERRE DE BOISMONT, *Du Suicide et de la folie suicide*, chap. I, p. 18.

Il a vu partir Sabine avec ses valises, le mari déchirer fiévreusement l'enveloppe de la lettre à lui confiée. Comment ne rattacherait-il pas ces allées et venues à une hypothèse qu'il résume, dans son langage, en déclarant à son épouse, sitôt rentré dans sa loge :

— « Je m'en tiens à mon idée. La patronne a plaqué Monsieur pour rejoindre son gigolo. Pige-moi un peu comme la vieille se trotte... »

C'était vrai que la mère affolée montait en courant les marches du perron, puis celles de l'escalier avec l'atroce angoisse que, cette fois encore, ce ne fût trop tard.

— « Monsieur est dans son cabinet de travail, » lui dit le valet de chambre, venu, à l'appel du timbre, sur le palier du premier étage. Elle ne prend pas garde davantage aux yeux dont cet autre témoin la considère. Il y passe toute la curiosité narquoise des serviteurs malveillants autour des drames conjugaux des maîtres. Pour elle, un seul fait existe : le domestique est là. Donc, il n'a pas entendu de détonation. Elle s'élançe dans le corridor qui mène à ce cabinet de travail. La porte est fermée à double tour. Elle frappe violemment, avec quelle appréhension ! Son fils vient lui ouvrir. Obéissait-il à un réflexe mécanique et quasi in-

conscient au moment même où il achevait les préparatifs de son suicide? Une dernière et folle illusion lui suggérerait-elle que Sabine se repentait, qu'elle rentrait? — Il voit sa mère. Il recule. Sur le bureau est une lettre qu'il fermait tout à l'heure. La plume est posée à côté. La mère va tout droit à ce bureau, lit la suscription. C'est son nom, à elle, qui est sur l'enveloppe. A la serrure d'un tiroir à demi repoussé pendille un trousseau de clefs, qui bougent encore. Elle prend la poignée de ce tiroir, brusquement, et l'ouvre tout à fait. Un revolver est là qu'elle saisit. Et dans un cri :

— « Toi aussi!... Comme lui... Tu veux me faire ça, comme lui! Te tuer!... » Elle répète avec égarement : « Te tuer! Et tu m'écrivais!... — Comme lui! Comme lui!... »

Depuis qu'elle était entrée, Jean-Marie demeurait debout près de la porte, les bras croisés, avec la même expression de fureur concentrée qu'une demi-heure auparavant chez elle. Sa crise de désespoir continuait. Des phrases de sa mère, si étrangement énigmatiques et qui auraient dû l'étonner, un seul mot lui était arrivé, qui s'accordait à sa sinistre résolution, et qu'il releva, sans la regarder :

— « Oui. Je veux me tuer. Je souffre trop. Je ne peux pas supporter ce que Sabine m'a fait, ce que tu m'as fait. »

Les mêmes douleurs jettent les mêmes cris. Ce « je souffre trop, » ce « je ne peux pas, » la veuve du suicidé les avait lues, ces paroles d'agonie, dans cette lettre d'adieu qu'elle venait de rappeler.

— « Ce que je t'ai fait?... » gémit-elle. « C'est vrai. Tu ne peux pas comprendre... » Elle s'arrêta. Une lutte se livrait en elle. Le professeur Vernat lui avait tant recommandé : « Surtout, que Jean-Marie ignore toujours le suicide de son père. Il en serait obsédé et l'imiterait. » A quoi bon ce silence ? Il l'ignorait ce suicide, et il l'imitait ! Elle pouvait parler maintenant, se raconter, et voici qu'elle parlait. Pour confesser son long martyre, sa voix devenait si pathétique, si poignante ! C'était vraiment un soupir *de profundis*, la plainte d'une âme descendue dans l'abîme d'une détresse sans recours, et qui pleure, qui se pleure, elle, et tout ce qu'elle a aimé, tout ce qu'elle aime. Jamais son fils ne le lui avait entendue, cette voix. Cette surprise commençait de le réveiller de sa frénésie. Elle gémissait :

— « Tu m'as pourtant vue vivre, mon enfant, n'avoir de pensées que pour toi, de sentiments que pour toi ? Comment ne t'es-tu pas dit tout à l'heure : pour que ma mère m'ait caché ce qu'elle m'a caché, elle dont je ne peux pas douter, — car tu ne peux pas

douter de moi, mon Jean-Marie, — il faut qu'elle ait eu un motif bien fort. Elle a dû tant souffrir et de deviner cet infâme secret et de ne pas m'avertir!... Hé bien! Oui! Il y a des jours et des jours que je sais l'égarement de Sabine et la honte de cette naissance, que j'en agonise de douleur, et que j'en étouffe et que je me tais... Pourquoi?... Mais tu ne m'as donc pas entendue tout à l'heure et mon cri : Toi aussi, comme lui!... Comme lui?... Tu n'as donc pas compris?... »

— « Comme lui, » répéta-t-il. « Mais de qui s'agit-il, ma mère?... »

Elle s'était rapprochée de lui en parlant et un influx émanait de cette douleur, qui achevait de le dominer, — de ce désolé visage, tendu vers le sien, de ces yeux enfiévrés d'angoisse, de ces mains crispées qui lui prenaient les épaules, les bras, et qui retombèrent tout à coup. Elle-même baissait la tête, comme épouvantée des mots qu'elle prononçait :

— « De ton père, » répondait-elle.

— « De mon père? » balbutia-t-il dans un sursaut de saisissement. Ses bras s'étaient décroisés. Sa physionomie avait changé. Il regardait sa mère avec une espèce de stupeur, pareille à celle d'une reprise de conscience après une attaque, et il répétait : « De mon père?... Mon père s'est tué?... »

— « Oui, mon enfant, comme tu te tue-

rais à cette minute, si Dieu n'avait pas permis que je fusse là!... » Elle fit le signe de la croix, en fermant ses paupières, tandis que de grosses larmes coulaient sur ses joues ridées, et elle continuait : « Ah ! Il a bien fallu que je te la dise, l'affreuse vérité ! Moi aussi, j'ai trop souffert, quand tu as été si dur pour moi, moi non plus, je n'ai pas pu supporter que tu penses de moi ce que je t'ai vu penser. Mais, à présent, tu connaîtras tout le martyre de ta mère, et combien elle t'a aimé!... » Et haletante, comme épouvantée de ses propres paroles : « Oui, mon enfant, ton père s'est tué. Dans quelles circonstances, tu le sauras plus tard... Ce qu'il faut que tu saches tout de suite, pour me connaître, pour me comprendre, pour me plaindre, c'est ce que Vernat m'a dit alors... C'est lui qui m'a soutenue dans ces horribles moments... Il a été le seul à savoir, lui, et ces pauvres Bourrachot... L'oncle de ton père aussi s'était tué, d'autres parents. Vernat m'a dit : « Vous avez un fils, sauvez-le de cette hérédité. » Ma vie n'a plus eu d'autre sens, mon Jean-Marie, tout t'éviter, te défendre, te sauver, et pour aboutir à quoi? » Elle montrait le revolver replacé sur le bureau, et, revenant à lui, le reprenant dans ses bras. « Si, je t'ai sauvé, puisque je suis ici, puisque tu respirez, que tu m'entends, que tu m'embrasses ! »

Il lui avait rendu sa caresse. « Oh ! merci ! merci !... Mais écoute encore... Ah ! Je suis trop remuée. La voix me manque et les mots. Pourtant, si je ne t'explique pas tout, dans cet instant qui ne reviendra peut-être plus, où tu me redonnes ton cœur, quand me justifierai-je ? « D'abord qu'il ignore ce suicide, » m'avait dit Vernat, et tu l'as ignoré. « Ména-
« gez-le. Évitez-lui toutes les émotions. » C'est pour ça que je t'ai gardé chez moi, choyé, couvé, que je ne t'ai pas mis au collège, que j'ai voulu pour toi des études, pas une carrière. Si ton pauvre père n'avait pas eu d'ambition, il n'aurait pas été chef de cabinet d'un ministre. On ne lui aurait pas volé un papier que lui avait confié le ministre. Alors il s'est cru déshonoré, et... » Du geste, elle montra de nouveau l'arme sur la table. « Mais je ne veux te parler que de toi en ce moment. C'est pour ça, aussi, quand tu as voulu te marier, que j'ai été malheureuse de ton choix. Je t'aurais voulu une femme qui me continuât. Je n'ai rien fait pour empêcher ce mariage, parce que je te sentais profondément épris. J'ai eu peur de ton chagrin... Quand tu avais une tristesse dans tes yeux, mon cher petit, je revoyais le regard de ton père, la veille de l'affreux jour, lorsqu'il commençait de se désespérer. Tu l'as eu, ce regard, lorsque tu m'as nommé

Sabine Lancelot et que j'ai hasardé des objections, oh ! si petites... Et puis, tu t'es marié. On t'a pris à moi. Je me suis effacée, avec tremblement. Je pensais : il est heureux, c'est la seule chose. Tu avais passé l'âge où ton père s'était tué, ton oncle aussi. Le bon docteur Vernat m'avait dit que c'était la période critique et qu'il te considérait comme guéri... Tu te rends compte à présent : j'ai cru devenir folle quand j'ai soupçonné l'ignoble trahison. Si tu allais la deviner aussi?... Ce qu'a été ma misère depuis ces cinq ans, mon crucifix le sait, mais lui seul ! Tout de suite, je n'ai plus soupçonné. J'ai été sûre. Ce n'est pas une fois, c'est vingt, c'est cent que je suis partie de chez moi pour venir à toi, avec cette idée : s'il doit tout apprendre un jour, il vaut mieux que ce soit par moi, et toujours je te trouvais si confiant, je me disais : « Après tout, je n'ai que des indices, « je ne tiens pas la preuve indéniable, je n'ai « pas vu... » Et je ne parlais pas... Un jour est venu où tu as soupçonné la vérité... Alors, pour moi ç'a été la torture. Cette idée fixe de toutes mes heures depuis vingt-cinq ans, tu me la rendais présente, ah ! terriblement, moi qui connais si bien toutes les expressions de ton visage, par ce pli sur ton front, cette nervosité sur tes lèvres, ta pâleur ! Tantôt tu bavardais pour t'étourdir, tantôt tu te

taisais. Que tes colères me faisaient mal, et ton silence encore plus peur ! Enfin, tu pouvais douter seulement, et ce doute se dissiper. Te dire mon doute à moi, c'était tout risquer. Je n'ai pas osé... Et puis, tu m'as écrit pour me demander ce rendez-vous. C'est toi qui allais m'interroger sur Sabine, sur l'enfant. Que faire ? J'ai voulu consulter Vernat : « A tout prix, épargnez-lui ce choc, » m'a-t-il dit. « Niez. Niez. S'il est jaloux, il ne peut avoir que des soupçons. Montrez-lui les vôtres, vous multiplierez les siens et vous déterminerez l'explosion. » Ce sont ses mots. J'ai obéi. Il m'avait dit aussi : « Parlez à votre belle-fille. Vous l'arrêterez, si elle n'en est qu'à la coquetterie. » Tu es venu. Tu m'as appris le déshonneur de ce misérable Saintenois. C'était leur liaison brisée du coup. Du moins je l'ai cru, et qu'elle aurait horreur d'avoir aimé un escroc. « Si elle se repentait pourtant, » ai-je pensé, « si elle comprenait quel cœur elle a méconnu !... » Ce que j'ai souffert encore, mon ami, dans cette conversation avec elle, où je suis allée jusqu'à lui promettre de la défendre auprès de toi, si elle te revenait !... Mais tout, oui, tout, le mensonge, la honte, la complicité, tout, plutôt que... »

Elle avait touché l'arme restée sur la table, cette fois, et l'étreignait. Elle la poussa du

côté de son fils, et elle acheva cette lamentable confession sur ce cri déchirant :

— « Et maintenant, mon enfant, fais ce que tu veux. Mais tue d'abord ta mère. Tu lui feras moins de mal. »

— « Ma mère!... » supplia Jean-Marie. Il s'était jeté à genoux devant elle, et, lui baisant les mains, la contemplant, la joue appuyée sur son cœur, il répétait : « Ma mère : Pardon ! Dis que tu me pardonnes... J'ai été indigne tout à l'heure. J'étais trop malheureux, vois-tu ! Sabine partie avec cet homme, moi qui croyais encore en eux, malgré tout ! Et toi, maman, toi que j'ai tant respectée toujours, tant vénérée!... Quand j'ai lu dans cette lettre, que tu savais, je me suis dit : « Mais ce n'est pas possible ! Si « maman avait su, elle m'aurait parlé... » Et quand je suis arrivé chez toi, quand j'ai vu que c'était vrai, alors, ç'a été la nuit dans ma tête, un vertige, l'écroulement total, la fin de tout, et ensuite... » A son tour, il montra le revolver : « A présent, la lumière se fait. Je comprends ce qu'a été ta vie et quelle preuve de tendresse tu m'as donnée, tous les jours, hier encore!... Ah ! maman, pardon des mots que j'ai prononcés, des sentiments que j'ai eus!... Dis que tu me pardonnes, maman... »

— « Je ne peux pas..., » dit-elle, avec un

sourire bien faible, mais qui éclaira pourtant sa figure si triste. « Je ne t'en ai jamais voulu... » Et lui serrant la tête contre elle, passionnément : « Mais toi, mon petit, mon cher petit, jure-moi... »

Il ne lui permit pas d'achever sa phrase, et debout :

— « Que je ne ferai pas comme mon père? Maman, je te le jure. »

Il avait mis, dans ce serment, une solennité singulière. Il vint à la table, écarta le pistolet d'un geste brusque, prit la lettre pliée à côté, la déchira en vingt morceaux qu'il dispersa sur la flamme du foyer. Le contraste était saisissant, entre sa fureur de tout à l'heure d'une part, de l'autre le calme subit de sa parole et de son geste à cette minute. Les chocs moraux produisent de ces arrêts instantanés. C'est la goutte d'eau froide brisant du coup le jet fumeux de vapeur. Mme Vialis, accablée par l'émotion, s'était comme abîmée dans une bergère. Jean-Marie s'assit tout près d'elle, sur une chaise basse, et, accoudé au bras du fauteuil de sa mère, le front dans la main, avec les yeux de quelqu'un qui regarde au plus lointain horizon de son esprit :

— « C'est étrange, maman. Je viens de tant te sentir souffrir, que ma souffrance à moi est comme suspendue... Et puis cette

révélation, cette chose terrible que je n'avais jamais même soupçonnée !... Mon père s'est tué, et son grand-oncle, d'autres encore ?... Et il y a trente ans, pauvre chère mère, que tu portes le poids de ce secret sur ton cœur ? Il faudra que je sache tout de cette mort, tu me l'as promis... Pas maintenant. Ce serait trop... Voilà donc pourquoi, dans ma vie, si souvent, quand j'ai eu des chagrins, petits ou grands, j'ai pensé à m'en aller pour toujours. Elle me sortait du fond de l'être, cette pensée. Elle m'attirait, et me faisait peur... Je la portais donc dans mon sang !... Cet été, quand je suis devenu jaloux de cet infâme, ce qu'il m'a tenté, le grand sommeil ! Un jour, déchiré, torturé, ensorcelé, je passais devant la boutique d'un armurier. Nous avions déjeuné en ville avec Saintenois. Sabine et lui avaient beaucoup causé. J'avais mis un point d'honneur à ne pas m'approcher, mais quelle crise ensuite ! C'est comme une griffe qui vous serre en dedans, là, sous le cœur... Je m'arrête devant cette boutique. Impulsivement, je m'y présente. J'achète cette arme. Je rentre. Je la charge. Je viens à cette glace, mettre le canon sur ma tempe. Une voix intérieure me dit : « C'est lâche de se tuer, c'est lâche. » Je jette le pistolet dans un tiroir. Je m'étais repris. Mais la tentation a recommencé. Il n'y a rien d'ana-

logue à ce vertige. On s'en réveille comme d'un délire... J'y vois clair à présent. J'étais comme possédé. Maman, tu m'as délivré, exorcisé, c'est extraordinaire, là, du coup. Cette attirance contre laquelle j'avais à lutter, elle me surprenait par accès comme une fièvre. Je ne me l'expliquais pas. Je ne savais pas comment lutter contre elle. Tu viens de m'en donner le moyen, maman, en me montrant ton agonie. Je n'aurai qu'à me rappeler tes larmes, ton cri!... Tout de même, pourquoi ne m'as-tu pas parlé plus tôt? Le professeur Vernat est un grand médecin. Mais il s'est trompé. Pour vaincre une obsession, il faut d'abord la prévenir, et pour la prévenir, il faut la connaître. Il a eu peur que l'idée d'une fatalité ne m'accable. Peut-être, si je n'avais pas eu contre cette idée, un point d'appui, toi, maman!... Si j'avais tout su, vois comme ç'aurait été mieux. Quand j'ai voulu épouser Sabine, tu n'aurais pas craint de m'avertir. Je l'aimais beaucoup. Mais je t'ai toujours aimée davantage. Je me serais dit aussi, me rendant compte de ton long martyre, que tu avais droit à une belle-fille selon ton cœur. Ensuite, si j'avais passé outre et que les choses eussent tourné de même, tu n'aurais pas eu besoin de me les cacher, tes soupçons. Averti, j'aurais coupé court, à temps, peut-

être, au danger. Du moins, quand l'enfant est née, nous aurions découvert ensemble ce que nous avons deviné séparément, toi te suppliciant, moi m'affolant. J'aurais eu la force que j'ai à présent depuis que tu m'as parlé. Car je l'ai, cette force. Je l'ai et je la garderai. Je te répète, tu m'as délivré. Je le sens ! »

— « Hé bien ! mon enfant, » dit-elle, « prouve-le-moi. »

Elle s'était redressée, tandis que son fils se confessait ainsi, à son tour, avec une maîtrise de soi, une lucidité, qui, pour elle, après la scène de la rue Saint-Dominique, si récente, tenait du miracle.

— « Comment ? » répondit-il.

— « En me promettant, au nom de mes larmes, puisque tu me dis qu'elles t'ont délivré, de faire pour ton fils ce que j'ai fait pour toi. »

— « De vivre pour le sauver, lui aussi ? Oui je vivrai et je le sauverai. Seulement, à lui, je parlerai, dès qu'il pourra comprendre, comme tu viens de me parler. Je te répète. Il faut savoir pour mieux lutter. »

— « C'est toi qui as raison, » dit la mère après un silence, « et c'est Vernat qui avait tort. Je le crois. Je le vois. Il n'y a que la vérité qui sauve : oui, savoir ce que l'on est, ce que l'on porte en soi, ce que l'on doit

vaincre ! Le pauvre petit traverse déjà une épreuve que tu n'as pas eue. »

— « Le départ de sa mère?... » fit Jean-Marie. Elle le vit qui fermait les yeux. Le sentiment aigu de son malheur, suspendu, comme il l'avait dit, le reprenait-il ? Il se leva tout d'un coup, et appuya ses doigts sur ses prunelles comme quelqu'un qui chasse un cauchemar. « Emporte ça, » dit-il à Mme Vialis. Et avisant le pistolet, il le glissa dans le manchon qu'elle avait déposé en entrant sur un meuble. Puis, l'étreignant de nouveau : « Encore pardon, maman, et merci. Allons le mettre, ce pauvre enfant, entre ma souffrance et moi... » Par un de ces efforts qui sont l'héroïsme de la vie domestique, un sourire passa sur sa bouche qui venait de proférer de si tragiques paroles ; et regardant la pendule : « Midi et demi ! J'avais dit qu'on fasse déjeuner le petit tout seul. Il doit être si triste de n'avoir personne avec lui. Allons nous mettre à table, nous aussi, maman. Tu prendras la place de sa mère... »

— « Oui, mon ami. »

— « Et pas seulement aujourd'hui ? » implora-t-il.

— « Tu voudrais que je vienne vivre avec toi ? » interrogea-t-elle.

— « Oui, maman. »

— « J'accepte, » dit-elle, après un autre silence. « Moi aussi, il faut que je me délivre, que j'oublie ce qui s'est passé là-bas, que je guérisse de cette blessure qui a toujours saigné... Je t'aiderai, et toi aussi, maintenant que nous pouvons parler, tu m'aideras. Mais pour finir... » Elle hésitait, puis gravement : « Jean-Marie, tu crois en Dieu, n'est-ce pas ? »

— « Oui, » répondit-il, non moins gravement. « Ces temps-ci, j'ai eu bien des doutes. Mais si Dieu n'existait pas, d'où viendraient des âmes comme la tienne?... » Il répéta : « Oui, je crois en Dieu. »

— « Alors, remercie-le avec moi de la grande grâce qu'il nous a faite, en permettant que je n'arrive pas trop tard. Mets-toi à genoux à côté de moi, comme tu faisais, tout petit, le matin et le soir. Toi et moi, nous allons demander la force de persévérer. »

Le fils obéit à la mère. Ils demeurèrent ainsi quelques minutes, dans un silence recueilli et priant tout bas. Quand ils se relevèrent, Mme Vialis dit à son fils :

— « J'ai prié aussi pour elle, pour cette malheureuse. »

Elle désignait un portrait de Sabine placé sur la cheminée. Elle vit Jean-Marie tressaillir, et s'appuyant sur son bras pour l'entraîner vers la porte, elle dit encore :

— « Pense à la phrase qu'elle a écrite

sur notre René, dans sa lettre. Elle est quand même sa mère... Et puis, nous ne savons pas ce vers quoi elle marche, ce qui l'attend. Il viendra peut-être un jour où tu la plaindras. »

XIII

ÉPILOGUE

• • • • •
Le professeur Vernat ne laissait guère passer de jour sans rédiger quelque observation, prise à son hôpital ou dans sa clientèle de ville. Tous les grands travailleurs intellectuels, comme lui, ont des procédés à eux, qui tiennent de la manie, presque du tic, pour recueillir et classer leurs documents. Vernat faisait interfolier les volumes de sa bibliothèque professionnelle auxquels il attachait le plus d'importance. Puis il écrivait sur les pages blanches ses remarques cliniques, lesquelles servaient ainsi de commentaire au texte imprimé. Comme on pense, le drame intime qui s'était joué devant lui, chez les Vialis, l'avait trop intéressé pour qu'il n'essayât pas d'en dégager la signification psychologique, ou, pour employer son langage, psychiatrique. La note où il a consigné ses réflexions figurait dans le *Traité de médecine légale* publié, — il y a tantôt

quarante ans, — par Legrand du Saulle, le prédécesseur du judicieux Paul Garnier et du génial Ernest Dupré à l'Infirmerie spéciale près le dépôt à la préfecture de police. Le chapitre onzième de cet ouvrage déjà ancien renferme des pages excellentes, qui résument les vues de la science d'alors sur l'étiologie du suicide. En regard du paragraphe sur *l'Influence de l'hérédité*, Vernat avait tracé les lignes suivantes, qu'il a paru intéressant de transcrire, en dépit de leur terminologie un peu abstruse, et, au demeurant, bien arbitraire, comme une conclusion à ce récit. Sans doute le professeur tenait-il particulièrement à sa formule personnelle sur les fatalités de l'atavisme, car il avait mis deux titres à sa note, un premier tout technique : *Thérapeutique possible du suicide*, et un second, où l'on reconnaîtra sa métaphore favorite : *La Brèche dans la geôle*. Mais voici la note, à laquelle il avait ajouté en marge : « 1904-1914. La guérison semble assurée : » Preuve que cette adjonction est des tout derniers temps de sa propre vie. Il est mort au mois de juin 1914.

« Observation de J.-M. V. — Le père se tue en 1877. Tentative de suicide du fils en 1904. Détermination subite. Déclenchement, par une violente commotion senti-

mentale, d'une tendance certainement héréditaire. Nombreux suicides dans la famille : grand-oncle, arrière-grand-père, autres parents. *Nota bene* : J.-M., anxieux toute sa vie, a toujours ignoré le suicide de son père. Donc, aucune influence de l'imitation par obsession. Il va pour se tuer de la même manière que son père et que son oncle, d'un coup de pistolet. Autre indice d'hérédité : loi d'homopraxie. *Shock* au moment même de la tentative. Arrivée de la mère. Scène entre eux, où elle lui révèle le suicide de son père, et lui raconte les vingt-sept ans de martyre passés à essayer de l'en préserver. Révolution dans J.-M., d'où il sort guéri (???)

« Données probables de la guérison : —
 1. *Shock* à l'instant de la crise. C'est le fait brutal du retournement. Analogie avec l'hypothèse de Brown-Séguard sur les phénomènes de *dynamogénie* et d'*inhibition* par ébranlement des régions centrales. Confirmation de ma théorie, à moi, sur l'*ictus* bien-faisant, quand on sait le donner.

« 2. Effet du *shock*, prolongé par la personnalité de la mère, communiquant son *tonus* à la personnalité plus faible du fils. Cas d'interpsychologie (pithiatisme de Babinski?). Obscurité du procédé, évidence de l'action produite : élévation de la tension morale, donc de la résistance vitale. Identité

des lois de la nature dans tous les domaines. Phrase de Pasteur : « Diminuez par un moyen quelconque cette résistance vitale qui, remarquez-le, n'a rien d'abstrait dans mes discours et représente toujours une forme concrète. Vous verrez ces microbes, jusque-là inoffensifs, prendre possession de l'organisme. » Des idées obsédantes héréditaires considérées comme des bacilles psychiques.

« 3. Guérison rafferme par une meilleure discipline de travail. Dérivation des idées noires par un but d'activité. Étrange exemple cité par Brierre de Boismont : « Une personne qu'un grand chagrin avait jetée dans un désespoir extrême, en fut débarrassée par le goût des autographes qu'on éveilla en elle. » Ici, anciennes recherches d'histoire reprises avec succès.

« 4. Autre discipline bien appliquée : altruisme. Participation de J.-M. aux œuvres de sa mère. Contact avec des douleurs physiques salutaire pour les malades moraux, qui se dominant mieux en se comparant. J.-M. arrivant à reprendre après la mort de sa femme une enfant qu'il a su avec désespoir n'être pas de lui. Réaction en sens contraire. Oscillation déconcertante.

« 5. Adjuvant : renouveau de vie religieuse.

« 6. Singularité du cas : la révélation par

la mère du suicide du père semble avoir aidé la guérison. Fait contraire à l'opinion habituelle. Problème : à un héréditaire vaut-il mieux apprendre *toute* son hérédité? Autre analogie pastorienne : cette connaissance de l'hérédité opérant comme un vaccin mental, et procurant une immunisation. Rechercher si le cas s'est rencontré déjà et dans quelles conditions...

« Points d'interrogation : — *a.* Y aura-t-il rechute? Attendons l'épreuve.

« *b. Quid de filio?* R. V., le fils de J.-M., a quinze ans. Son père et sa grand'mère veulent lui dénoncer la tare familiale, quand il en aura dix-huit. Que conseiller? »

Cet angoissant problème de conscience médicale, le rédacteur de cette note sans conclusion n'a pas eu à le résoudre, puisqu'il est mort, comme on l'a dit, en juin 1914. Au mois d'août, la guerre éclatait. Jean-Marie Vialis partait aussitôt, comme officier de réserve. Il a fait les cinq années de campagne, très bravement, sans avoir été blessé. Son fils René a voulu partir aussi, dès qu'il a eu ses dix-huit ans. — Est-il besoin de dire que ni son père ni sa grand'mère ne lui ont chargé le cœur, à ce départ, du poids d'un secret qui aurait attristé son jeune élan? Il

n'est pas revenu. Il a été tué en juillet 1918, sous le massif de la montagne de Reims, dans la terrible attaque de l'armée Berthelot contre l'aile gauche allemande. Une de ces coïncidences émouvantes, que l'on hésite à considérer comme un simple hasard, a voulu que le caporal René Vialis et le lieutenant-colonel Georges Saintenois servissent dans la même armée, à l'insu l'un de l'autre. L'amant de Sabine a été tué, le même jour, broyé par un obus, à trois cents mètres du jeune homme dont il avait, quatorze ans auparavant, enlevé la mère. Cette mort héroïque a fini de réhabiliter ce dévoyé d'une heure. Il avait tenu parole, travaillé virilement et gagné aux États-Unis de quoi régler sa dette du cercle. Dès la déclaration de guerre, il quittait l'affaire, importante déjà, — une entreprise d'élevage, — qu'il avait fondée dans l'Ouest. Rentré dans l'armée comme capitaine, blessé trois fois, pour tomber enfin, face à l'ennemi, n'a-t-il pas bien mérité que les fidèles du général Saintenois, son père, l'associent, malgré sa faute de jadis, au pieux souvenir qu'ils gardent à cet admirable chef?

Jean-Marie Vialis l'a donc affrontée, cette épreuve qu'attendait le professeur Vernat, et quelle épreuve ! La mort d'un fils si intelligent, si aimé, si aimant, sur qui reposaient ses plus chères espérances d'avenir. Il a sup-

porté ce coup terrible, — chrétiennement. On l'aura remarqué : dans cette note d'un praticien résolu à parler des faits moraux uniquement au point de vue de la clinique, le renouveau de vie religieuse, constaté chez l'héréditaire guéri, est mentionné à titre d'adjuvant. Mais qu'est-ce qu'un adjuvant, en thérapeutique? Un remède auxiliaire qui aide l'action de la médication principale. On a vu en quoi consistait, dans le cas présent, pour Vernat, cette médication principale. Il la fait résider dans le choc d'abord, et il écrit *shock*, pour souligner la ressemblance qu'il établit entre la secousse purement psychologique et le *shock* chirurgical. Mais si Mme Vialis n'avait pas intimement, profondément imprégné son fils de cette vie religieuse, qualifiée d'adjuvant par l'athée, ce fils se serait-il retrouvé, après ce choc inhibitoire, capable de prier avec cette ferveur qui l'a ensuite fait s'associer à toutes les œuvres de sa mère? Là encore Vernat parle d'altruisme, pour ne point parler de charité, par répugnance pour ce mot qui se définit : amour du prochain en vue de Dieu. Cependant, à supprimer toute interprétation mystique de la douleur, comment prétendre qu'un malade moral trouvera un apaisement dans un contact avec des misères qui lui prouveront davantage que la vie est un mal

et ne vaut pas la peine d'être vécue? Comment aussi, un réaliste comme Vernat, et qui connaissait d'origine l'intensité passionnelle du caractère de Jean-Marie, a-t-il pu ranger parmi les médications principales de ce cœur frénétique, la reprise de ses travaux d'histoire? Certes, ils ont été, pour l'ancien élève de l'École des chartes, une dérivation à sa mélancolie, d'autant plus que son sujet primitif, la monographie du dernier duc de Nivernais, s'est élargi. Il s'est proposé d'écrire l'histoire du duché lui-même, avec ses vicissitudes qui en ont fait tour à tour une province romaine, une dépendance du royaume d'Aquitaine, un apanage des maisons de Bourbon, de Bourgogne et de Flandre, et c'est des Gonzague que Mazarin l'a racheté en 1659. S'associer en esprit à la destinée de ce coin de France présente évidemment un autre intérêt que de réunir des autographes. Les deux premiers volumes de cette histoire qui doit en compter cinq, ont paru l'un en 1911, l'autre en 1913. La guerre a suspendu cette publication qui fait déjà autorité. Mais Vernat ne s'est jamais douté combien de fois l'auteur s'est interrompu de cette besogne, posant son porte-plume, refermant ses papiers dans leurs chemises, découragé de cette fastidieuse étude! Afin d'endiguer la vague d'amers souvenirs qu'il

sentait refluer du fond de son passé, il rouvrait un livre, bien étranger aux dossiers entassés sur sa table. C'était simplement une *Imitation*, donnée par sa mère lors de sa première communion. Il avait lui-même écrit sur la feuille de gauche : « Le Christ, c'est la Douleur. La Douleur, c'est l'Être dans la vérité de son être, » et il y relisait indéfiniment le chapitre douzième du second livre sur la *Voie royale de la Sainte Croix*. « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il soulève sa croix et qu'il me suive. » La médication principale, elle est là, professeur Vernat. Le remède auxiliaire, l'adjuvant, — c'est le reste.

Cette pitié de plus en plus fervente, et demeurée pareille dans la pratique à celle de sa mère, explique seule une volte-face que la note du médecin déclare déconcertante, celle qui concerne Juliette, cette enfant de l'adultère, affirmée telle par l'aveu écrit de Sabine elle-même. On a compris, d'après cette note, que le bonheur rêvé par cette malheureuse femme auprès de son amant n'avait pas duré. Elle avait quitté Paris au commencement du mois de novembre 1904. On l'enterrait au mois de janvier 1907 à Denver, où Saintenois s'était d'abord établi. Une grippe infectieuse l'avait emportée en

quelques jours. Contrairement à ses prévisions, aucune demande en séparation n'avait été introduite, aucune en désaveu de paternité, par le mari abandonné. On devine que celui-ci avait pensé à son fils René, comme jadis sa mère avait pensé à lui-même, avec la volonté ferme de lui éviter plus tard de trop cruelles secousses et leurs conséquences possibles. Le petit garçon n'avait oublié ni sa mère, ni sa sœur. Ne valait-il pas mieux qu'aucun document officiel ne lui apprît jamais, avec une indiscutable certitude, ce que les imprévus de la vie permettraient peut-être de lui cacher? On lui avait dit, — c'était d'ailleurs la version adoptée vis-à-vis du monde, — qu'une crise de santé nécessitait l'isolement de Sabine dans une maison de repos à l'étranger, qu'elle avait emmené sa fille avec elle, et que toutes deux reviendraient au premier jour. La nouvelle de la mort était arrivée, et Jean-Marie avait pris une résolution, difficile en effet à concevoir et à soutenir, sinon par une de ces raisons, dont parle Pascal, que la raison ne comprend pas. Il avait revendiqué les droits que le Code lui donnait sur Juliette, et le vrai père ne s'y était pas opposé, soit qu'il eût reculé devant un procès perdu d'avance, soit que, connaissant la noblesse de caractère de son ami d'autrefois, il vît dans cette rentrée de

l'orpheline au foyer du père légal une meilleure chance d'avenir. Lui-même se débattait contre tant d'obstacles ! Son acclimatement à son exil était si dur, sa situation si précaire ! Juliette avait donc reparu dans l'hôtel de la rue de Villejust. On imagine parmi quels commentaires, d'autant plus que la haine de la seconde Mme Lancelot, la marâtre, avait poursuivi Sabine dans son enfant. Le vieux Lancelot avait refusé de voir cette petite-fille qui était de son sang, et que recueillait celui à qui elle n'était de rien.

— « Elle a de la fortune et les Vialis veulent mettre la main dessus. »

Cette ignoble phrase, colportée par toutes les madame de Miossens, toutes les madame Éthorel et tous les Maxime de Portille, avait été répétée à Jean-Marie et méprisée. Ces ragots d'ailleurs sont bien loin. Ce qui est tout près, c'est le mariage de cette enfant, devenue, depuis la mort de son frère, par le futur héritage des Lancelot et des Vialis, un magnifique parti, avec André Moreau-Janville, le futur héritier lui-même des *Forges et Chantiers* de la Rochelle. Les quelques phrases qu'échangeaient, le soir de ce mariage, Jean-Marie Vialis et sa mère achèveront de montrer par quel instrument fut ouverte cette « brèche dans la geôle » dont s'étonnait Vernat.

— « Croirais-tu, maman, » disait Jean-Marie, — après de longs propos sur les chances de bonheur du jeune ménage, les qualités de Juliette, celles d'André, si laborieux, si réfléchi tout ensemble et si sensible, — « croirais-tu que c'est pour moi un tel soulagement qu'elle ne soit plus ici? Quatorze ans », — il comptait sur ses doigts, — « que je ne l'ai jamais embrassée sans que j'eusse mal là, » — il montrait son cœur; — « elle *lui* ressemblait trop. »

— « Je l'ai toujours su, » répondit la mère, « et à moi non plus, cette présence n'était pas douce. Mais nous avons bien agi. Notre pauvre René n'a du moins rien soupçonné. Il aimait tant Juliette ! »

— « C'est bien à cause de lui, » dit Jean-Marie, « pour continuer, quand il n'a plus été là, ce que j'aurais fait, s'il avait été là, que j'ai eu la force de la garder, lui parti. Et puis, comme il est écrit dans cette vie de M. Mollevaut que nous lisons ensemble l'autre jour : « la souffrance vaut la bonne « prière, » et nous avons quelqu'un qui a tant besoin que l'on prie et que l'on mérite pour lui... »

Suivit un silence. Ce quelqu'un dont le fantôme s'évoquait si souvent entre Jean-Marie et sa mère, c'était le suicidé du 15 octobre 1877. On se rappelle les paroles de

Vernat le soir de ce terrible jour : « L'hérédité demeure le mystère des mystères, comme elle est la cause des causes. Un prêtre l'expliquerait, lui, par la réversibilité. Moi, je l'explique par l'évolution des cellules. » Il y a dans ce dogme de la réversibilité autre chose pourtant que la solidarité fatale qui relie dans un organisme ou une espèce les énergies des cellules vivantes. Il y a une solidarité spirituelle et créatrice qui, dans ce monde et dans l'autre, permet aux âmes de s'aider les unes les autres. Mme Vialis avait vécu de cette croyance dont elle avait pénétré son fils. Tous deux conservaient l'espérance que l'acte tragique qui les avait rendus, elle veuve, lui orphelin, avait trouvé grâce devant la Souveraine Justice, ayant été commis dans un accès d'égarement, et que son auteur pouvait être sauvé. L'image de ce père qui lui avait transmis le funeste germe venait de surgir dans l'esprit de Jean-Marie. Il était assis près du bureau dans le tiroir duquel il allait, au moment de sa crise, prendre l'arme chargée quand sa mère était arrivée. Il regarda la vieille femme qui, tout en causant avec lui, tricotait pour un pauvre un gilet de laine gris. Une inexprimable émotion l'envahit, il saisit cette vénérable main, il y déposa le plus tendre et le plus pieux des baisers, et il dit, résumant d'un mot, sans

le savoir, toute cette thérapeutique du suicide dont Vernat avait rêvé après tant d'autres :

— « Comment te remercierai-je assez, maman?... Mais oui. De m'avoir préservé... »

— « Moi, non, mon petit. Toi-même... »

— « Si, toi, en m'apprenant, par ton exemple, à savoir souffrir et à donner un sens à ma douleur. »

Mai 1922-janvier 1923.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
I. — La lettre volée.....	1
II. — Le 14 octobre 1877.....	21
III. — Le professeur Vernat.....	43
IV. — L'appel à la mère.....	61
V. — Après vingt-sept ans.....	90
VI. — La menace.....	111
VII. — La mère et le fils.....	131
VIII. — La belle-mère et la bru.....	152
IX. — La maîtresse et l'amant.....	177
X. — Vers la catastrophe.....	210
XI. — Vers la catastrophe (<i>suite</i>).....	237
XII. — L'exorcisme.....	272
XIII. — Épilogue.....	295



Vertical line of text or a page number on the right side of the page.

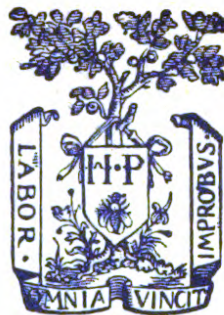
~~11/1~~
PAUL BOURGET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

La Geôle

~~NS 40 2.5~~

140



PARIS

LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE-6^o

Tous droits réservés

69^e mille

L/U 1371



... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

ŒUVRES COMPLÈTES DE PAUL BOURGET

CRITIQUE

- | | |
|--|--|
| * I. <i>Essais de psychologie contemporaine.</i> | IV. <i>Pages de critique et de doctrine.</i> |
| * II. <i>Études et portraits.</i> | V. <i>Nouvelles Pages de critiques et de doctrine.</i> |
| III. <i>Études et portraits (2^e série).</i> | |

ROMANS

- | | |
|---|--|
| * I. <i>Cruelle Énigme. — Un Crime d'amour. — André Cornélis.</i> | * VI. <i>Le Luxe des autres. — Le Fantôme. — L'Eau profonde.</i> |
| * II. <i>Mensonges. — Physiologie de l'amour moderne.</i> | * VII. <i>L'Étape. — Un Divorce.</i> |
| * III. <i>Le Disciple. — Un cœur de femme.</i> | VIII. <i>L'Émigré. — L'Écuyère.</i> |
| * IV. <i>La Terre promise. — Cosmopolis.</i> | IX. <i>Le Démon de midi.</i> |
| * V. <i>Une idylle tragique. — La Duchesse bleue.</i> | X. <i>Le Sens de la mort. — Lazarine. — Laurence Albani.</i> |
| | XI. <i>Némésis. — Un Drame dans le monde.</i> |

NOUVELLES

- | | |
|--|---|
| I. <i>L'Irréparable. — Deuxième amour. — Profils perdus. — François Vernantes.</i> | V. <i>Un Homme d'affaires. — Monique. — Les Deux Sœurs.</i> |
| II. <i>Pastels. — Nouveaux Pastels.</i> | VI. <i>Les Détours du cœur. — La Dame qui a perdu son peintre</i> |
| III. <i>Recommencements. — Voyageuses. — Complications sentimentales.</i> | VII. <i>L'Envers du décor. — Le Justicier. — Anomalies.</i> |
| IV. <i>Drames de famille. — Les Pas dans les pas.</i> | |

THÉÂTRE

- | | |
|---|---|
| I. <i>La Barricade. — Le Tribun. — La Vérité délivre. — Le Soupçon.</i> | <i>Cas de conscience (en collaboration avec M. Basset). — La Crise (en collaboration avec M. André Beaunier). — Le Sens de la mort (en collaboration avec M. Cury).</i> |
| II. <i>Un Divorce (en collaboration avec M. Cury). — Un</i> | |

VOYAGES

- | | |
|--|-----------------------|
| I. <i>Sensations d'Italie. — Notes d'un voyage en Grèce.</i> | II. <i>Outre-mer.</i> |
|--|-----------------------|

POÉSIES

La Vie inquiète. — Édel. — Les Aveux. — Poesies inédites.

En cours de publication.

Format in-8° cavalier.

* Volumes en vente en août 1923. Prix : 12 francs.



